



LE  
**CRIME**  
PAIE

29<sup>e</sup> concours littéraire  
CRITÈRE 2004-2005

Textes des lauréats

[www.cegep-fxg.qc.ca/critere](http://www.cegep-fxg.qc.ca/critere)

 COLLEGE  
FRANÇOIS-XAVIER-GARNEAU  
UQÀM   Éducation  
Québec  Lepire  
DESIGN

# Remerciements

Le concours littéraire Critère n'aurait pas pu être réalisé cette année sans la participation de ses partenaires:

Le ministère de l'Éducation, des Loisirs et du Sport du Québec



La Chaire en esthétique de l'Université du Québec à Montréal



L'Université de Sherbrooke



L'Association des parents, l'Association des étudiants,  
la Fondation et la Coopérative du Collège François-Xavier-Garneau



Lepire Design



# Concours Critère

Concours littéraire organisé par le Collège François-Xavier-Garneau, avec le soutien financier des Collèges participants et de ses partenaires.

## Direction et organisation

Collège François-Xavier-Garneau

Georges Desmeules, directeur du concours

Jean-François Bouffard, conseiller à la Vie étudiante

## Membres du jury

Christiane Lahaie (professeure, Université de Sherbrooke)

Serge Lamothe (écrivain, vice-président de l'UNEQ)

Denys Lelièvre (professeur, Collège François-Xavier-Garneau)

## Secrétariat et administration

Concours Critère

1660, boulevard de l'Entente

Québec (Québec) G1S 4S3

Téléphone: (418) 688-8310, poste 2406

## Édition

Georges Desmeules, coordonnateur

Claude Albert, mise en page

© Concours Critère

Dépôt légal - 2<sup>e</sup> trimestre 2006

Bibliothèque nationale du Québec

ISSN - 0384-0174

# Sommaire

Remerciements .....	7
Crédits .....	8
Sommaire .....	9
Préface .....	11
Avertissement .....	14

## Écrits des lauréats

Katia Belkhodja <i>L'amour paie. Salaire de chair et d'encre.</i> .....	15
--	----

Clémence Dumas-Côté <i>L'histoire de Lucien</i> .....	25
--	----

Andrée Goulet-Jobin <i>C.Q.F.D.</i> .....	37
--	----

Madeleine Légaré-Deslandes <i>Testament d'une écrivaine finie</i> .....	61
--	----

Olivier Paradis-Lemieux <i>Moi et personne d'autre</i> .....	77
---	----

Mathieu Ménard <i>Acier, costards et kératine</i> .....	89
--	----

Maryse Ouellet <i>Un temps pour l'oubli</i> .....	105
--	-----

Christiane Vadnais <i>Conte pour l'âme en partance</i> .....	119
---	-----

Répartition des prix .....	131
----------------------------	-----



# Préface

## Le crime paie

Puissant moteur de l'action, le crime peut exiger audace, courage, témérité, voire inconscience. Sa réalisation rend souvent possible des exploits, des prouesses, des inventions de toute sorte. Bien entendu, on le suspecte volontiers d'être le résultat d'une action choquante, égoïste ou perverse, mais il peut être aussi bénéfique, surtout quand il devient une révolte contre un ordre établi injuste ou l'instrument d'une quête personnelle dont profitera la collectivité. En tout état de cause, pour qu'il y ait offense, nul besoin de meurtres, de vols ou d'actes répréhensibles : l'auteur d'un « délit » peut vivre depuis longtemps prisonnier d'un monde où l'iniquité règne, ce qui place bien entendu la cause de ses actes en amont des événements. Tout est souvent une question de point de vue. Impossible de ne pas s'arrêter aux nombreuses inégalités, à l'exploitation et à l'arbitraire dont nous sommes témoins chaque jour.

Participer par l'écriture, sous toutes ses formes, au développement du sens critique est un geste important et fort dont les conséquences ne sont jamais innocentes. En prenant le parti de l'écriture, chaque participant nous fait profiter du « crime » que constitue une belle irrévérence par rapport à l'ordre établi. Les écrivains lauréats du 29<sup>e</sup> concours littéraire Critère ont abordé diverses facettes du crime, parfois en ce qu'il met en jeu des questions essentielles d'éthique, mais aussi en cela qu'il provoque des conflits, dont on sait qu'ils constituent le fondement de toute action enlevante et captivante.

Ainsi, Katia Belkhouja livre un discours amoureux contre un monde marqué par la peur. L'amour y est en quelque sorte un crime, toujours puni, mais aussi toujours récompensé, car il permet une lucidité plus aiguë. Olivier Paradis-Lemieux montre que c'est un crime de vouloir effacer ses souvenirs douloureux, de ne plus être l'exception, de devenir, enfin ! la norme. Maryse Ouellet met en scène une jeune femme accusée d'infanticide. Son exil lui apprend à surmonter sa condition. Clémence Dumas-Côté rappelle le souvenir de Josée, fugueuse au village de Saint-Louis-du-Cap, et de Lucien, un policier qui n'est pas seul à savoir ce qui est arrivé à la jeune femme. Christiane Vadnais propose l'histoire d'une femme qui fuit, et trompe, son compagnon, trop ancré dans le quotidien. Cette libération équivaut à un « crime », celui qui consiste à prendre sa vie en main. La nouvelle de Mathieu Ménard se déroule en trois temps, alors qu'un tueur, une voleuse et un incendiaire se croisent... Dans la nouvelle d'Andrée Goulet-Jobin, une jeune femme quitte ses études en physique, pour entamer un voyage en forme de quête existentielle. Elle découvre un village où les gens vivent à l'envers du temps. Madeleine Légaré, enfin, met en abyme le projet d'écriture : une écrivaine de 18 ans participe au Concours Critère pour le plaisir d'écrire et de retourner le thème du concours sur lui-même.

Quant à la question problématique de savoir si le crime peut profiter, il est certain qu'elle a interpellé les auteures et auteurs. Leur réponse n'a rien de complaisant ou d'attendu, elle se veut plutôt confrontante et novatrice. Et c'est tant mieux pour les lectrices et les lecteurs qui profiteront pleinement des nuances de leurs réflexions et de leurs investigations.

Bonne lecture !





## **Avertissement**

Quelques auteurs ont sciemment recouru à une disposition inhabituelle du texte pour créer des effets de sens. Le lecteur est invité à en tenir compte.

# L'amour paie Salaire de chair et d'encre

**Katia Belkhodja**

**N**e me racontez pas d'histoires de ces pays où la monnaie, c'est du sang. J'en viens comme on tombe, de très bas vers le ciel, quand on se rend compte que le ciel, ce n'est que du vide.

La désillusion, elle, vient petit à petit. On croit trop qu'elle s'installe, comme une invitée à un Noël de famille où l'ambiance était déjà tendue, avec ses gros sabots et ses cadeaux aux morts.

C'est pourtant faux.

Le cynisme n'est qu'un enfant endormi qui rêve sans oreiller. Un enfant roux, ses cheveux sentent le sang et l'euphorie.

Excuse les digressions, tu me connais assez, ou peut-être pas justement, tu ne sais rien, que douze heures de moi pour m'ensevelir. Douze heures, ce n'est assez pour rien, ou seulement pour se manquer après.

Pas le temps.

D'aimer.

Tu m'as dit.

J'ai eu envie de rire, t'expliquer les frontières. On vient du même ailleurs et si tu as la galanterie lente de nos ancêtres, j'ai leur ironie d'enfants sauvages. Je t'aurais expliqué mes pays.

Montréal

Alger

Tlemcen

Adekkar

Tizi Ouzou

Gué de Constantine

Les nuits, quelquefois, on mitraillait là-bas. Je restais enfouie dans mon sommeil, la maison éveillée entre les prières et l'indifférence. On surestime l'horreur de la guerre, elle a un banal goût d'asphalte. Il suffit d'y naître pour comprendre le gris.

Les couleurs aussi tuent. C'est peut-être pour ça que les linceuls sont blancs, les morts le sont déjà.

Pourtant, l'horreur est verte, toute verte, avec un sourire blanc et des lunettes rondes, une balle profonde à l'endroit de la médaille. Tous morts au champ d'honneur, des laboureurs d'idées, semeurs de lettres vides. Cessez donc de meugler.

En Grèce antique, il y avait un paradis réservé aux guerriers, le cours d'histoire m'avait fait rire ce jour-là. L'au-delà traite avec égards ses principaux fournisseurs.

Tout ça pour du sang noir.

Ouvrez nos gorges à tous pour trouver du pétrole. J'offrirais bien la mienne s'il faut vous asphyxier. Mes artères noyées seront vos barricades.

Barricades de papier.

Aujourd'hui, en dinant, un homme s'est étranglé avec sa carte Visa, trois fois. Ils avaient forcé sur le sel.

Un peu comme aux mariages.

Tu ne les connais pas, ces mariages algériens, gâteaux sucrés à l'amande amère, ces femmes entre langueur et frénésie, ces femmes et leurs corps hérissés des larmes qu'on leur avait versées dessus, leurs ventres contre lesquels mille têtes s'appuyaient déjà, et moi qui m'étais juré de ne jamais être elles. Ne sois pas le millième, j'ai besoin de promesses pour trahir.

Car je te trahirais, rubis sur ongle. Même si je dois rattraper mes bras qui se lancent autour de ton corps comme des danseurs de ballet, de ceux qu'on voit des fois, sur les chaînes culturelles, quand on m'appelle au salon : Viens regarder c'que c'est joli.

L'amour, c'est pire qu'un meurtre, c'est un pléonasme. Un peu comme si je t'avais tué et remplacé par un autre, l'homme que j'aime (je ne sais pas si je devrais dire homme, ça me semble encore étrange, besoin de voir les étoiles dans tes yeux avant d'y voir une hypothèque commune, l'éternité amoureuse ou le romantisme bancaire... Pour ça, tu vois, j'ai besoin qu'on soit encore des enfants.)

Et voilà que tu te retrouves deux fois toi.

Par ma faute, bien sûr, par ma faute toujours.

Tu pourras m'accuser de tout ce que tu veux, du pire, et même du meilleur, je suis coupable à en crever, surtout de vivre encore, d'aimer encore et d'être heureuse avec la même connerie que ce bonheur que je trouvais surfait.

Surestimé, en fait. Le bonheur, d'accord. Et après, on fait quoi ?

On plaide coupable, voilà. J'ai tué avec ma plume assez de mots pour finir entre des barreaux de vers le reste de mes jours. Je les ai transpercés, évidés, torturés, entrechoqués. Je les ai mordus dans ma mâchoire crispée de fausses prophéties. Ils y ont perdu leurs dents, leur dignité, leur sens. J'ai éclaté leurs ailes, trouées de coquelicots.

Qu'est-ce que j'y ai gagné ?

Dis ?

La poésie.

Quoi, je m'éloigne ?

Ça aussi, c'est un crime ? Quand le thème est la transgression, peut-on transgresser le thème ? Versons dans la philosophie existentielle des roses bleues (sans épines).

Qui suis-je ?

Que fais-je ?

Où vais-je ?

Perds-je mon temps ?

Purge le tien.

Même les cours de philo ont une fin. Elle est douce et lente comme le réveil d'un coma, mais elle est là qui vous attend, baignée de lumière, elle ressemble à la fée bleue de Pinocchio, pas celui de Benigni, le vrai.

Les menteurs sont des romanciers qui s'ignorent. Tous les Pinocchio de ce monde... À quoi bon être un vrai petit garçon quand on sait mentir ?

Et là, la femme en moi répond :

Tous les vrais petits garçons ont ce singulier talent, ils savent même prendre les étoiles au ciel pour te les offrir, et tu te rends compte trop tard que c'était des ampoules cassées. Toi, tu leur en avais rendu de vraies que tu avais arrachées de sous tes paupières, de celles qui restent accrochées aux cils quand les larmes se sont évaporées et que tu vois tes mains que le verre a écorchées. Si leurs crimes ont payé, c'est du feu dans leurs bourses.

Je n'ai qu'une estafilade, trop longue, sur la paume, à la place de ma ligne de cœur. Ne la rouvre pas, je ne te demande pas de la couvrir de baisers guérisseurs, mais si tu brûles les points de suture, je te retue encore.

Tu seras celui qui m'a blessée.

Tu seras celui que j'aime.  
Tu seras trois fois toi.  
Tu veux savoir pourquoi....  
L'amour est un crime ?  
Je t'expliquerai un jour...  
Aujourd'hui.  
Parce que c'est la seule promesse à laquelle je n'ai pas manqué.  
*Tu veux savoir à qui je faisais mes promesses.*  
*Et là, tu as compris qu'il y a des endroits où ni la littérature ni toi ne pouvez aller.*  
*Parce qu'à moi-même, à moi cette fois, j'avais promis aussi.*  
*Le pouvoir de me faire mal n'appartient à personne...*  
*Jusqu'à ce que je comprenne.*  
*La douleur n'a pas de propriétaire, elle est esclave du moins offrant, et moi, je l'ai libérée et l'ai laissée planer sur les fibres des tempêtes qu'elles soulèvent.*  
*Tempêtes sur pages.*  
*Dans un verre d'eau, une fois, j'ai vu les sept péchés capitaux d'une civilisation qui n'est ni mienne ni autre et je l'ai bu.*

*C'est toi qui m'avais dit que Vian avait fait cinq mois de taule pour Le déserteur. Illégale, l'incitation à la désertion, pour la France de l'époque. Illégale toujours d'ailleurs. Je t'ai aimé pour m'avoir dit ça, un peu plus que la seconde d'avant. Son crime t'a payé, toi. Il faudra que je te le dise un jour, que tu puisses aller cracher sur sa tombe. C'est ce qu'il aurait voulu.*

*Je t'ai aimé un peu plus de seconde en seconde en fait. Au bout de douze heures, j'étais foutue. Je suis partie juste à temps pour ne pas t'oublier. Délit de fuite, une habitude chez moi. J'ai quand même pleuré dans l'avion, la première fois depuis... On peut tout fuir, sauf ses propres larmes. Va où tu veux, cache-toi derrière tous les nuages qui passent, passe sur le bleu du ciel, cours jusqu'au plus profond de ta gorge, tes sanglots seront torrents quand même, et ils te sortiront par toutes les portes du cœur, sans rien demander. Et ils te font payer leur temps de prison, quand ils gigotaient dans ta cage thoracique comme les nourrissons du diable.*

#### *Larmes du crime*

*La jolie ironie, que d'être née dans le pays de tes parents pour qu'on finisse si loin l'un de l'autre.*  
*Et toi ?*

*Toi, qu'as-tu fait, c'est ça ?  
 Son crime, les innombrables miens, ceux dont je n'aurais pas fini de te  
 parler avant longtemps, ma peur, ma vie, mes rires, chacune des griffures de  
 mes cils quand ils se baissent sur mon regard et que je deviens femme soudain  
 pour t'arrimer à moi.  
 Alors, le tien ?  
 Plus terrible que tous ceux-là réunis...  
 Plus sournois, mon amour, que les yeux nostalgiques des singes de la  
 fontaine fraîche...  
 Tu restes là.  
 Et très méthodiquement...  
 Un peu comme on intègre une dérivée nébuleuse  
 Tu fracasses ma bulle.  
 Ma jolie bulle de soleil et de plomb, de bleu et de colère, ma bulle  
 d'enfance feinte jusqu'à l'éclat de rire  
 Fendue comme un trottoir  
 Ou comme le pont Jacques-Cartier quand ça fait boum tous les deux  
 mètres et que ce n'est plus possible de dormir dans le bus, même sur son écharpe  
 pliée  
 Et à cause de ce crime tu vois, moi aussi, ça fait boum (trop souvent)  
 Avec mes quelques morceaux de bulle, mes reliques inutiles  
 Je suis montée à l'assaut de nos six heures de différence pour me retrouver  
 confrontée à nos sommeils  
 Surtout le mien, pour être juste  
 Et me suis rendue compte que si le crime paie, on s'est tous les deux fait  
 avoir  
 Petits escrocs de pacotille devant un braque qui les dépasse  
 Et qui n'avaient pas prévu ce qu'ils allaient faire du magot  
  
 Les pirates amoureux s'embrassent au fond des mers  
  
 Pilleurs de tombes  
  
 À chacun ses déserts après tout  
  
 Quand l'écho s'invite au silence  
  
 Quelque part entre l'empire qui s'écroule et mes ongles rognés*

*Il y a*

*Mes mots*

*Tes plus féroces rivaux, autant te le dire tout de suite. Ils sauront te trouver mais ils sauront t'exclure. Pardonne-moi mes offenses à venir.*

*Et surtout*

*Surtout...*

*Aujourd'hui, j'ai jeté un bouquet de souhaits à dix centimes du haut du Vieux-Port. J'ai failli glisser sur le verglas et je me tenais à la barre du quai en me demandant ce que j'étais venue faire là, moi, avec mes superstitions à moins dix fauteur vent, gants serrés dans mes poches sur cette pièce unique que j'ai jetée dans le fleuve du bout du quai, là ou j'étais à mon bal. Le fleuve avant qu'il ne gèle a des airs de madone.*

*Le vandalisme rêveur des jeunes amoureuses.*

*Je me suis promis de ne plus faire de promesses aux étrangers. Certains polluent par négligence, moi, je pollue par excès de romantisme.*

*Un jour, je t'apprendrai la neige.*

*Comme tu m'as appris ta ville, je te dirai la glace et les tempêtes, les yeux plissés de froid et les haleines que le matin évapore. Je t'enseignerai (oui, le mot est laid) ces rues qui sont devenues plus chez moi que n'importe où ailleurs et ces mots collés entre deux langues. Je t'apprendrai ma langue.*

*Ma ville aussi est lumière quand elle se fait miroir.*

*Crime contre l'humanité entre autres...*

*Tant de gens dans le monde*

*Je te préfère à eux*

*La logique dans tout ça ?*

*Je t'appellerai mon six milliardième*

*Fraction vivante de mes prunelles*

*Mon minuscule morceau d'humanité*

*Mon bonheur restera coincé sur l'horizon.*

L'amour a un goût de fer.

Le meurtre aussi, selon certains de ceux qui prennent le cours  
Français 713 (oui, tu verras, chez moi, on numérote les langues, dites ah).  
Soyez Baudelaire, soyez Rimbaud : correspondez.

Ânonnons.

À nos noms :

L'amour a un goût de fer.

Le meurtre a un goût de fer.

L'argent a un goût de fer.

Mon coude gauche a son goût douloureux et rance de haine.

Ferme les yeux.

Mords-toi la langue.

Le fer a un goût de sang rouillé.

*Moi, je t'aime comme on tue, avec colère, avec sang-froid (quelque part  
sous mon regard de serpent il y a moi, cherche et prends).*

*Je suis Tchen amoureux.*

*Le guerrier tranquille à genoux  
devant*

Avec terreur aussi

Rien à t'offrir que de la chair sur un peu d'os

Du papier sous des mots

Et mes doigts imprimés

Pauvre plume ambulante

Tu sauras sa douceur sans avoir vu sa rage

Ma douceur crie.

Mes lèvres en douce

Gercent ta bouche

Elles sont deux

Croissants rouges

Et mes mains prises au jeu bâillonnent l'arrachée vive

Tu es toute l'innocence du nu

Les océans exécutés

L'enfance

Finit toujours par mal tourner



*Notes de cours  
J'ai des feuilles à carreaux pour transcrire l'oxygène  
Pour abolir le rêve  
Et j'ai les clés de Dieu pour danser sous l'enfer.  
Notes de ciel.  
Dites cela à mes profs de bio.*

Protège-moi cinq fois du mauvais œil. Toutes nos mains contre lui ne sont plus que de l'eau et tu sais comme moi ses gifles aux départs.

Brel dans tes yeux  
Ta voix vibre à mon dos  
Rire faux de mouchoirs blancs

Excuse-moi, je ne voulais pas de ces au revoir aux yeux rouges.

Les avions sont tranquilles comme des petits canards. Moi, j'écoutais des reprises de Piaf et toutes les chansons d'amour qui passaient étaient les nôtres. Et, déjà, je savais mon retour comme on pressent l'urgence.

Ma peau vide de tes mains

Il y a le doute aussi.

Pas toujours facile d'arrêter de réfléchir. Le doute. En six mille kilomètres, tu m'oublieras. Moi, le cœur en poudre de celles qui ne se comptent pas en s'offrant. Tu laisseras filer nos douze heures. On ne t'a jamais appris à retenir le sable, il faut être fou pour savoir. Il faut être faux. Hallucinée. Tomber amoureuse, c'est décider d'aller voir un film la veille d'un examen pour lequel on n'a pas étudié. Et là, les bulles s'écroulent dans de grands suicides de lumière.

Un jour, je te poserais cette question millénaire.

Et le jour d'après, je me reprendrai au bonheur. Quelle importance ? Quelquefois, ton existence suffit à mon sourire et puis j'écoute le tien, rythmé par mes silences. L'amour fait mal aux joues. Pardonne-moi si mon ventre se tord, je ne suis qu'à moi-même et même si je te veux sous ma peau, je suis seule dans ma chair. Je voudrais douze autres heures, parce que celles-là n'étaient qu'un titre de roman et je suis trop versée dans la littérature pour vivre en suspension sur trois petits points et une quatrième de couverture.

Tous les pays sont libres  
Moi un peu plus que d'autres  
Tais-toi, les ondes m'effraient

Je me pendrai au cou des quatre cavaliers et les ferai mourir pâmés  
contre ma joue. Caressons les fous rires des automutilés.

Ne m'appelle pas princesse  
Et ne m'arrache pas  
Ma langue est mon ailleurs

Je te ferai grâce de tout amour douteux que je crus bon d'avoir  
avant de te connaître, tu me tairas les noms que ma langue brûlerait.

Et nous serons heureux, voleurs de jade ou de papier, tant que tu  
ne me demandes pas l'infini. Je ne saurai t'offrir l'éternité.

Voleurs de jade  
La patience paie presque autant que le crime  
Laisse-moi six mille ans  
Pour me scier les cils

J'ai volé douze heures à l'océan. Il a souri. Ma punition sera mon  
crime. Ma punition sera d'aimer. Neptune châtié parfois avec le bord des  
cils. L'apnée jusqu'à toi. Je m'accrocherai à un rayon de soleil et, d'enfance  
en enfance, je dépasserai l'asphalte. (Là, tu vas dire, je ne comprends pas.  
Ou comme ma sœur, que je cite, « c'est tout du bizarre ». Seulement sache  
qu'il paraît que l'art n'est plus dans les sonnets, il a migré comme nous  
vers la folie.)

Est-ce que la distance tue ?  
Ne réponds pas  
Pas si sûre de vouloir t'aimer par intermittence. Écrire un chapitre  
tous les six mois d'une histoire qui n'existe pas. Je ne sais pas m'acharner  
au bonheur. Je sais à peine y survivre.

Pourtant, je ne veux pas...  
Que tu ne sois rien d'autre  
L'un de mes innombrables assassinats

Méditations

Le sens de la vie au creux de mon bras

Les draps frissonnent

Ta joue à une caresse de ma main

Je suis une infinité d'au revoir et de pages tournées.

L'océan me punit avec le bord des cils. Mon larcin m'aura coûté plus... Regrets de papier froissé. Le crime n'a de tributs à payer qu'à lui-même. L'amour aussi, d'ailleurs.

À quelques kilomètres de plus ou de moins, je t'aurais offert chacun de mes mots, tous ensemble. J'aurais nourri l'amour à la petite cuillère.

Je

t (apostrophe)

...

Badinages criminels

Debout entre deux dos

De ma hanche à ta nuque, il y a des hirondelles.

Il y a aussi des vœux mouillés, les ailes lourdes de pluie, de prières infantiles, de frissons avortés.

Courir en rond

Sous la pluie ronde

Dans la cour carrée du Louvre

Pour toi, j'ai peur à la fois des miens et des tiens. Les miens parce qu'ils ont le danger aux dents, la colère des croisades encore à vif, que moi-même, je te pardonne à peine d'en être si peu. Les tiens parce que là-bas, tu es coupable d'exister et que ton nom est la preuve la plus écrasante qui puisse être retenue contre toi. Si tu veux, un jour, je te raconterai qui tu es, l'histoire de Carthage et la légende de la princesse au fil d'or.

La neige tombe à six heures de toi. Moi, comme toujours, je glisse dans l'encre mûre. Je suis à trois semaines de nous.

Dans quinze jours, j'aurai l'âge légal pour être incarcérée.

# L'histoire de Lucien

## Clémence Dumas-Côté

*«Les policiers ne sont pas des poètes. Les poètes ne sont policiers que grâce au génie, mais police et poésie ont en commun davantage que l'initiale. Dans l'une et l'autre on peut exprimer ses ardeurs les plus intimes. C'est pourquoi la police est si dangereuse.»*

-CASAMAYOR, « Histoire de police »

### Une centaine de minutes

14 octobre, 15 h 26. Lucien est assis dans sa grosse Buick blanche. Uniforme bien pressé, regard fixe. Comme à l'habitude, stylo et carnet de notes sont à portée de la main. Aujourd'hui, ce qu'on peut y lire : son budget du mois à venir, une liste d'épicerie biffée...

16 h 58. Lucien regarde les autos passer, les bras derrière la tête. Il souhaite très fort qu'une d'entre elles dépasse la limite de vitesse, mais rien. À Saint-Louis-du-Cap, depuis longtemps, plus aucune situation n'est suspecte. On y vit paisiblement, sans convoiter le bien d'autrui. « Ça s'aide, ça fait du bénévole ! Pis ça dit que... sont mieux d'même, depuis qu'c'est tranquille. » Là est le grand malheur de Lucien. « L'aut' nuitte, j'ai failli en pogner un, un p'tit bâtard. J'faisais pas d'bruit, j'm'approchais de la maison. Le jeune était en train d'défoncer l'châssis ! Quand j'l'ai surpris — ah ! y avait l'air fin, là — y m'a dit qu'y avait perdu sa clé. Maudite marde. C'tait pas un vrai voleur. On sait ben. » 16 h 59. Il fait un peu froid. La journée du dimanche est terminée. Dehors, le vent balaie des choses qu'il balaie tous les automnes.

## Le rôti

Elle dépose bruyamment l'assiette sur le napperon à carreaux multicolores puis allume la télévision. « Bon appétit », qu'elle murmure distraitement, le nez plongé dans le télé-horaire. Elle ne mange pas ; elle avale plutôt, par petites gorgées rapides, de l'eau plate. Jeanne se dit qu'elle est un peu grosse.

Onze petits pois ensemble éclatent simultanément dans la bouche du policier. Lucien est fatigué. Il ne cesse de se remémorer l'échange qu'il a eu hier, avec son patron : « Six mois, peut-être un an... pas plus, ça c'est sûr. Y faut couper à queq' part, mon homme. À Saint-Louis, c'est rendu vide, tu l'sais comme moi. Mais inquiète-toi pas, mon homme. Moi pis les gars on va t'faire un beau *surprise*. On avait pensé réserver le p'tit bar à gang, question d'fêter ça... Hein, Lucien ? You-hou ! Qu'est-ce que t'en penses ? »

## Les affaires qui se passent

- Grand-papa, conte-moi la fois, là, t'sé la fois où t'as arrêté le plus gros tueur de Saint-Louis ! Please ! Ti-Jacques Sicotte, il me l'a dit !

- Y est trop tard. Grand-papa, Rémi, y est fatigué. Y a eu une grosse journée.

- Ah ! Y est tout l' temps trop tard ! Combien t'en as arrêté d'méchants aujourd'hui ? Est-ce que tu leur as tiré plein d' balles avec ton fusil ?

- ...

- Hein ? Grand-p...

- Chut ! Dors.

- Qu'est-ce qui a grand-papa ?

- ...T'es trop p'tit pour ces histoires-là, mon bonhomme.

- C'est quand que j'vais être une grande personne ? C'est quand qu'tu vas m'les conter tes histoires avec les voleurs ?

- J'voudrais pas qu'tu fasses des mauvais rêves, mon Rémi.

- J'vas pas en faire ! J'vas pas en faire, j'te l'jure sur la tête de...

- Bonne nuit, Rémi.

- Grand-papa !... Ferme pas ! Ferme pas la lumière tout de suite!... Grand-papa... T'es où ?... Tu dis toujours que j'vas faire des cauchemars. Pourquoi tu veux pas m'les dire, tes histoires de police ?

## La banquette

Lucien prend la petite cuillère. En la tournant, il se creuse un tourbillon dans son café filtre. Dehors, la pluie forme de larges flaques huileuses sur le pavé noir. « Faire à semblant. Une horreur. Un crime que tout l' monde parle dans leu' salon. »

## La Martin

Josée Martin avait seize ans quand elle a quitté Saint-Louis. Un départ nébuleux... Personne ne l'avait plus revue depuis une douzaine d'années. Pendant dix ans, sa photo avait tapissé les vitrines des commerces de la région. « Disparue ». Son visage poqué de contestataire en herbe était connu de tous les habitants de la région. Les histoires d'horreur pullulaient. « Est rendue guidoune su'a Main. » « A fini par se tuer d'en haut du cap. » Ti-Jacques Sicotte prétendait l'avoir vue, lui, un an passé, dans un film à la télévision. « J'vous l'jure que c'ta elle ! C'ta au canal... euh... tsé, au poste-là... » Mais il n'était pas certain d'avoir bien vu, alors les commères avaient conclu qu'elle était morte. Cependant, personne ne l'avait vraiment rayée de sa mémoire et sa disparition en intriguait encore plus d'un.

## La tournée

- Heille, les boys ! J'vous paye la tournée ! À tout l'monde !
- Qu'est-ce qui t'prend mon Lucien ? T'as-tu gagné à 6-49 ?
- Non, non...
- Ben quessé qu'on fête d'abord ?
- On fête ma promotion.
- Ton boss t'a pas donné un' promotion ? !
- A soir, on fait l'party, mes amis ! Y a des affaires qui brassent dans

l'village ; vous allez betôt en entend' parler din journaux (Lucienousse pour s'éclaircir la gorge) ou ben peut-êt' par vos femmes qui vont s'ouvrir la trappe...

- Ouin, les femmes, on sait ben ! Ha-ha-ha !

- Je peux rien'qu' vous dire un' affaire : c't'en rapport à' fille au notaire.

- La fille à Martin ? Est pas morte, elle, coudonc ?

- Non est pas morte, est ben vivante. Pis est r'venue exprès pour nous donner du troub', ça j'peux vous l'garantir, les gars.

- Quessé qu'une tite fille de même va v'nir déranger icitte, Lucien, hein ?

- Josée Martin, a l'a pu 15 ans... Pis est pluss maline que vous'l pensez... En ville... A l'a même été en d'dans...

- T'es sûr t'as pas bu un peu trop mon Lucien ? Y m'semb' ça n'en fait quèque z'uns qu'tu bois depuis tantôt...

- Toé là, r'garde-moi ben din yeux ! Y s'passe quèque chose de pas ordinaire à Saint-Louis, pis je vas m'en occuper, OK ? Je vas régler ça, c'est-t'y clair ?

- Heille les gars, on relaxe !

- Ouin, Lucien, Qu'est-ce qui t'prend tout d'un coup ?

## Au lit, côte à côte

- Josée Martin est revenue.

- Quoi ? Qui, t'as dit ?

- Josée ! La fille au notaire ! Je l'ai vue l'autre soir, quand j'faisais ma run. Quand a m'a vu, a s'est sauvée. J'ai essayé d'courir après mais a s'est fauflée dans le p'tit bois avant que j'puisse la rattraper.

- Coudonc ! T'as perdu la raison ma foi du bon Dieu ! Pourquoi c'te dévergondée-là serait r'venue à Saint-Louis ? Pour qu'on y mette une couronne su'à tête pis qu'on y demande de nous conter sa vie d'in derniers douze ans ? Voyons Lucien. Josée, a vivait dans rue pis est morte dans rue. Ça, tout le monde le sait !

- Pis si toute le village s'était trompé ? Hein ? Si c'te p'tite fille-là a l'avait changé, pis qu'était r'venue icitte pour s'excuser...

- C'est quand même bizarre, ce que tu me contes-là. Va pas conter ça à n'importe qui. D'un coup qui penserait t'és viré fou !

- Jeanne ! J'te l'garantis ! C'tait c'ta même p'tite face à claqué qu'a l'avait quand al a disparu.

- ...

- Tu t'en souviens ! Je l'vois dans ta face que tu t'en rappelles comme si c'tait hier. Josée Martin a faisait cinq pieds deux, pas plus, pis maigre, les yeux noirs.

- Qu'est-ce tu vas faire ? Vas-tu l' signaler ? Vas-tu aller l' dire à son père que tu l'as retrouvée ?

- Tu peux être sûre qui vont toute la savoir la nouvelle ! Y vont voir que je sers encore à quelque chose. Que chu pas icitte pour rien. Y vont comprendre...

- Lucien...

- Josée, c'est moi qui va l'avoir r'trouvée !

- Ferme la lampe, Lucien.

## Les marqueurs

Elle a tout entendu. Non seulement cela, elle a même tout compris. Josée était là, au fond du bar. Elle reconnaissait le vieux policier. Il avait vieilli, elle aussi. Mais les ardeurs de Lucien avaient jadis laissé des traces. Comme des marqueurs à encre indélébile sur la peau et les os de la Martin qui était revenue à Saint-Louis-du-Cap pour une raison bien précise.

HART SAINT-LOUIS  
128, RUE DU NORD (713) 545-7144

CHANDAIL FEM 8.89  
SWATCH MONTR 26.88  
PELLE GR 130CM 12.99  
ACCESS CHEV 2.50



LAMP FRONTA 21.54  
\*\*\* SOUS-TOTAL 72.80  
\*\*\* TXE 10,92 TOT 83.72  
VP CARTE DÉBIT 88.31  
N. COMPTE : 4320030156178986  
AUTOR : 6AAAE3 H  
À RENDRE 0.00

Vous auriez pu accumuler 780  
points PC avec la carte MasterCard  
Services financiers le Choix du Président.  
Visitez le site <pcfinance.ca>.

1997/10/19 22 :02 8903 90 3412 312 H342

LE CHOIX DU PRÉSIDENT  
ON CRAQUE POUR LA MARQUE !

## À job

Avec nervosité, Lucien survole dossier sur dossier, en prenant bien soin de lécher son doigt avant de passer à la prochaine chemise. « Martin, Josée. La v'là. » Lucien avait toujours pris l'habitude de conserver les documents relatifs à chaque cas d'enquête pendant de nombreuses années. « Au cas », disait-il. Au cas, en effet, où celle-ci aurait à se poursuivre. Pourtant, les trente dernières années n'avaient jamais confirmé l'utilité de cette manie. En fait, c'était un velours que Lucien se permettait, une tâche plus ou moins utile et qui lui donnait de l'importance, qui le convainquait qu'il était occupé, voire débordé. Oui, le policier en mettait des heures et des journées à compiler photos, interrogatoires vidéo, interrogatoires au-

dio, fiches descriptives, fiches comparatives, fiches démonstratives, objets incriminants et autres pièces à conviction. Lorsqu'il avait à accomplir ce genre de travail, Lucien se préparait un bon café, allumait la radio et écrivait son rapport de sa plus belle écriture. Une tacheture, un mot biffé? Lucien réécrivait la page au complet, « tant qu'à faire ».

Or, avec bonheur, aujourd'hui, le policier découvre la multitude de données relatives au cas de la Martin. Vol chez le dépanneur, possession simple de marijuana, taxage : tous des crimes jugés mineurs mais se retrouvant en quantité innombrable dans son dossier. « Voyons voir... une photo. Une belle face d'hypocrite, hein ? Tu vas voir, icitte, parsonne t'a oubliée. Ça t'surprend-tu ? T'aimais ça, hein, qu'le monde y parle de toi ? Ben tu vas être sarvie, fille ! Pour parler de toi, y vont parler de toi... »

## Première lettre

Désormais, Jeanne est intransigeante vis-à-vis de l'odeur de la fumée de cigarette. « Tu iras fumer dewors, aŝtheur ! Tu iras te g'ler su'l balcon, tu seul ! » Un des seuls bonheurs de Lucien étant de fumer tranquillement sa cigarette en lisant son journal le matin, il se retrouve maintenant contraint à le vivre seul, les doigts boursoufflés de froid.

En s'allumant sa deuxième cigarette, le policier échappe son paquet d'allumettes par terre. En se penchant pour le ramasser, il remarque quelque chose qui dépasse en-dessous du tapis d'entrée. Intrigué, il tire le coin de ce qui semble être une enveloppe, regarde à gauche, à droite, tout autour de lui. Et puis, rien n'est inscrit sur l'enveloppe. Elle n'est même pas cachetée. Avec le temps, « pis avec l'expérience », c'est le genre de détail que Lucien remarque.

Il y a un poème sur la feuille blanche. Quelqu'un a écrit un poème et l'a mis sous son tapis. Quelqu'un est venu porter cela sur son balcon. L'heure, le sujet ; tout y est... Un poète a écrit au policier et s'est enfui.

« Lucien, cossé tu fais, pour l'amour ? Tu vas encore me pogner un' grippe... Tu veux-tu un thé ? Ma't faire un thé... Rent' donc ! Combien

y va folloir t'en fumes à matin ? T'es DÉ-PEN-DANT Lucien, tu t'en rends-tu compte ? DÉ-PEN-DANT ! » Sur ces paroles sages, Lucien rentre à l'intérieur et s'empresse de cacher l'enveloppe dans sa poche.

### 18h16 : L'intérieur de toi

Tu as le bras  
Tu as le bras à faire  
d'aucune riposte

Tu as à sonner.

Elle boit l'eau  
Tu es  
face à la table.

### Scène de drame

Les rideaux s'ouvrent sur une petite pièce peu éclairée. Le personnage principal est assis sur son lit, tenant dans ses mains une lettre. Son visage est figé. Il semble marmonner quelque chose. Soudain, il prend sa tête entre ses paumes. Quelques secondes passent, puis il accourt à la porte de la pièce où il est et la verrouille. Le héros de l'histoire se rassoit sur le lit et se met à pleurer. Le héros se lève et ferme les rideaux.

## 21 h 43 : Toi, dans la boue

L'eau est une plainte restante  
où un dragon  
égal  
à lui-même  
se prend parfois pour une légende fantastique.

il y a les cailloux il y a les algues  
il y a les monstres  
il y a la boue

## L'habitude du parc

En faisant sa tournée habituelle du dimanche, Lucien décide de s'arrêter au parc. Il fait déjà un peu noir. Le policier sort tranquillement de sa voiture. Comme à l'habitude, il entend des voix adolescentes retentir de derrière les buissons ou du petit bois adjacent au parc. Des tintements de bouteilles, des cris, des odeurs... Lucien s'approche à pas de loup. Évidemment, les quelques jeunes se sauvent en moins de deux à la vue de l'homme en uniforme. « Tant mieux... Ça m'eût tentait pas de m'astiner à soir... » Le policier revient sur ses pas, se dirigeant vers son automobile.

Les vitres sont tapissées de « Bonjour mon Lucien » écrits au rouge à lèvres. Les pneus, crevés. Toute la peinture blanche est maintenant égratignée.

Sur le siège du conducteur, des sous-vêtements de jeune fille sont étendus, pêle-mêle.



## Trois hommes sur un perron

- Y paraît qu'la Martin est r'venue.
- Ouain... C'est ça qu'Lucien nous a dit l'aut'jour.
- C'est drôle pareil, vous trouvez pas ?
- En twé cas, une chance Lucien y'est là. Y fait une maudite bonne job.
- Toujours à son affaire...
- Heille, quand c'est rendu qu'y fait des shift supplémentaires de nuitte, pis pas payé en plus...
- Y fait ça ?
- Ben c'est ça qu'Jeanne a l'a dit à ma femme, l'aut'jour... Y paraît qu'c'est ben prenant à'job ces temps-citte.
- A tu dit d'aut' chose ?
- Non. Mais moé too j'lai vu faire une run de nuitte pendant des jours pas habituels darnièrement. Y a une fois qu'y s'est même arrêté en plein milieu d'une rue pour lire dans ses affaires.
- J'te dis qu'y fait pas les choses à moitié !
- Ça non ! Même qu'y s'était parké en plein milieu de la rue !
- En plein milieu ? !
- Oui monsieur, au beau milieu de la rue. Pis y avait d'lair de lire queq'chose, un papier... un' affaire de même.
- ...
- En twé cas, faudrait pas qu'y s'mette malade avec ça...
- Non monsieur...

## Il pleut

Il est trois heures. Lucien ne dort pas. Encore. Il s'habille, sort dehors, s'allume une cigarette. Ses mâchoires sont serrées l'une contre l'autre. Son regard est vide. Le policier se balance un peu de gauche à droite. « A'stheur, les jours vont commencer à raccourcir. »

Quelques cliquetis se font entendre ; la pluie qui tombe sur les toits de tôle. Puis soudain, un orage éclate pour vrai dehors. Lucien

décide de conduire jusqu'au parc. Là-bas, il sort de sa voiture en claquant la porte et va s'asseoir sur un banc. « C'tait sur ce banc-là. »

Ensuite, Lucien s'engouffre dans le petit bois adjacent au parc. À cet endroit, le feuillage lui offre comme un toit qui le protège des cordes qui tombent.

Il ajuste sa lampe frontale, puis soulève la première pelletée de terre, et s'arrête. Lucien ne sait plus par quoi commencer.

Il sort le chandail rose de son sac, puis la montre, puis les élastiques, les barrettes et les pinces à cheveux. Il les éparpille un peu partout et les dissimule un peu avec de la terre. Il essaie d'effectuer ces mouvements si vite qu'il finit par tomber.

Soudain, une silhouette se dessine dans la nuit ; on la distingue à travers la brume et la pluie.

- Lucien... Qu'ess' tu fais icitte Lucien ?....
- ...
- Viens-t-en, Lucien. C'est du passé c't'histoire-là...

Lucien s'allume une cigarette, puis remonte le col de sa veste. Sa journée est terminée.

# C.Q.F.D.

## Andrée Goulet-Jobin

«Je ne sais pas pourquoi de façon générale le monde  
est devenu un tel bordel.»

### L'Auberge espagnole

*Quelle est grande la douleur de l'incertitude  
Au moment de commettre le départ  
À l'instant d'arracher ses racines  
Sans savoir où  
    quand  
    comment  
    pourquoi  
    (si)  
        l'on ira les replanter*

*Quelle est grande la douleur de l'incertitude  
Et qu'il est lourd le poids de la déraison  
Au moment de tout éparpiller  
À l'instant de partir dans tous les sens  
Lorsqu'ailleurs n'est plus là-bas  
Que là-bas n'est pas ici  
Et qu'ici n'est plus nulle part*

### Crépuscule

L'aéroport était situé aux abords du village. Enclavé dans la Sierra, celui-ci renvoyait une froide image de carte postale. Des taxis trop chers happaient les touristes en direction de la grande ville, au bout de la route. D'ici, le village semblait n'être guère plus qu'un bourg endormi.



J'irais à pied.

Pas à pas, la cité se dévoilait. Une tour de guet jaillit, hors du temps. Des maisons blanches s'agglutinaient dans les ruelles. Une cathédrale immense fit entendre son carillon. Il y avait même des pigeons.

Je décidai d'errer du côté des murs de pierre rude.

*Mais qu'est-ce que je fais ici ?*

Et j'étais là, après avoir plané au-dessus des mers, en dérapage contrôlé, fuyant les remparts de ma ville pour me jeter contre ceux d'une étrangère. Une citadelle, fortifiée évidemment, comme la mienne. Comme moi. Les doigts s'écorchaient sur la roche comme sur le front.

*Au moins, il est normal que ce monde-ci m'échappe.*

Confortée par l'assurance de n'avoir ici rien à comprendre, je rejoignis la grande place et abandonnai les murs qui ceignaient la ville.

*J'aimerais tellement abattre les miens.*

Déjà, le jour déclinait sur les pavés, les teintant tantôt d'or, tantôt de rose et d'orangé.

Je respirais enfin.

*J'aime la lumière à l'heure des ombres longues  
Avant que le jour enfui ne laisse planer  
L'incertitude du retour prochain  
Je l'aime chargée de relents de nuits  
Épaisse et ruisselant  
Sur les êtres et les choses*

Le temps se suspendait aux étoffes des rares passants. Les cafés, tout juste ouverts, commençaient à s'animer. Je voulais rester là, un peu plus longtemps, juste un peu, à me gaver de lumière, à m'étioler avec elle. Mais j'avais faim.

## La théorie du chaos

« – Comme vous le savez sûrement, Henri Poincaré fut le premier à élaborer une théorie sur ce que nous nommons aujourd’hui le chaos... »

Mon voisin de droite, obnubilé par le magistral professeur, acquiesce à chacune de ses paroles d’un hochement de tête entendu. Mon voisin de gauche dort. Entassés sur des bancs trop durs, nous tentons presque tous de saisir la science qui nous est infusée. Assez corsé.

« – ... Car en physique classique, ou newtonienne, l’existence de systèmes désordonnés est inadmissible... »

*C’est donc cela. Nous vivons dans un monde newtonien. « Chaque chose à sa place et chaque place a sa chose. »*

« – ... Toutefois, en vertu de leurs comportements erratiques et extrêmement complexes, certains systèmes dynamiques échappent au calcul et à la raison... »

*Beau pléonasmе.*

« – ... Comme tous les facteurs initiaux de ces systèmes dits chaotiques ne peuvent être mesurés ou pris en compte et que d’infinitésimales variations de ceux-ci peuvent grandement affecter le résultat final – Lorenz, célèbre météorologue, imagea d’ailleurs la chose de fort élégante manière: « Le battement d’ailes d’un papillon peut provoquer une tempête aux antipodes. » Je disais donc, comme ces changements infimes – et imperceptibles – des paramètres de départ peuvent littéralement transformer le résultat final, les systèmes chaotiques sont, du point de vue humain, totalement désordonnés... »

*J’aimerais savoir quel papillon m’a conduite ici.*

*Quelque chose cloche dans la chrysalide*

*Pourquoi suis-je assise ici, à me laisser assommer d’adverbes sans mûrir la moindre riposte ? Je n’ai franchement pas besoin d’un doctorat ni d’une barbe hirsute pour savoir que la vie en général et le monde en particulier n’ont ni queue ni tête.*

« – ... Mais attention : les systèmes chaotiques ne sont pas fondamentalement impondérables. En effet, bien que leurs aspects microscopiques puissent nous échapper, leur comportement global s'avère maintes fois récurrent – et, par le fait même, prévisible. C'est le cas en climatologie et en météorologie, par exemple. Ainsi, le chaos n'est pas entièrement, ni fondamentalement, aléatoire... »

*J'ai toujours été fascinée par la manière dont les principes physiques et les raisonnements mathématiques s'appliquent souvent à l'âme humaine. Non pas dans la froideur épouvantable de leur rigueur et de leur implacabilité – quoiqu'il y ait quelques exceptions –, mais plutôt dans ce qu'ils ont de grand, de mystérieux, d'insaisissable ; dans tout ce qui frappe l'imaginaire. « Plus d'allégories, moins d'algorithmes », telle est ma devise.*

*Malheureusement, je semble en être l'unique adepte en ces lieux.*

« – ... Oui, un commentaire fort pertinent, merci. En effet, comme votre collègue [le voisin de droite] l'a brillamment souligné, vous n'êtes pas sans savoir que le chaos entretient assurément un lien avec l'entropie S, grandeur physique indiquant le degré de désordre d'un système... »

« – Fille, veux-tu bien réduire l'entropie de ta chambre ? »

« – ... Rappelons également que, selon la deuxième loi de la thermodynamique, l'Univers tend au désordre maximal. C'est donc dire qu'en théorie, pour tout système isolé, l'entropie ne peut que croître indéfiniment... »

« – Ce n'est pas ma faute, maman, c'est tout l'Univers qui tend vers le bordel ! »

« – ... Par ailleurs, l'entropie s'applique aussi aux êtres vivants : ceux-ci n'ont d'autre choix – en fait, ce n'en est pas vraiment un –, pour continuer d'exister, que de produire l'entropie et dissiper la chaleur... »

*Alors pourquoi y a-t-il tant de mal à mener une vie dissipée, mal foutue, pas arrangée ?*

« – ... »

## Chocolat y mazapán

La fatigue me brûlait les yeux. Atablée dans le café exigu, je grignotais la scène – autrement banale, mais dans les circonstances, exotique – du coin de l’œil. L’air embaumait le chocolat et la pâte d’amandes. Les quelques clients, pratiquement tous des habitants de la place – je m’étonnais encore de rencontrer si peu de touristes dans cette charmante bourgade –, avaient la mine pâle et semblaient un peu hagards. J’avais peine à croire qu’ils puissent rendre justice à leur réputation nationale de fêtards ; étant déjà ivre de sommeil, j’investiguerais demain.

## Altruismes

« – Pourquoi tu t’en vas ? »

*Je ne sais pas. Je ne sais plus si j’ai raison, si je fais bien de partir. Je sais seulement que tout ici me semble insensé.*

« – La physique, c’est pas ma branche.

– Quoi ? Voyons donc ! Il ne te reste même pas un an, te rends-tu compte ? Et comment peux-tu dire ça, t’es tellement douée, t’as des bonnes notes...

– Tu sais, elle a bien raison. Attends au moins d’avoir fini tes études...»

*Quoi, est-ce un sacrilège de tout foutre en l’air ?*

...

*Peut-être que si, au fond. Peut-être mon aller simple mène-t-il droit vers un cul-de-sac.*

*(Peut-être est-ce encore plus grave d’ignorer où l’on va.)*

« – Des fois, je me dis que c’est complètement ridicule. Voyez-vous, je suis capable de prédire exactement la trajectoire d’électrons relativistes (si et seulement s’ils sont sous certaines conditions), de calculer avec précision des choses invisibles, mais je ne peux même pas dire où je serai dans un mois ni même demain.

– Oh ! arrête, veux-tu ? Tu ne charries pas un peu ? Penses-tu sincèrement qu'un seul de nous sache vraiment où il s'en va ? Non. Et personne n'en fait tout un plat !

– Franchement ! Ménage-la un peu !

– Non, c'est correct. Le jour où il perdra sa franchise légendaire, je crois que je n'aurai vraiment plus aucun point de repère. »

*Dehors, la neige passe, horizontale sous les carreaux...*

*Les vents d'hiver lorsqu'ils hurlent  
Déchiquetés par les poignards conifères  
Éveillent les anciennes douleurs  
et les chagrins exigus*

*... recouvrant le paysage de son manteau d'hermine.*

*(De son manteau d'hermine ?)*

*C'est là l'essence de mon malaise : mes yeux ne voient plus que la banalité.  
J'ai le nerf tautologique à vif. Rien à faire, je m'échoue sans cesse dans les mêmes  
lieux communs.*

*« – Pardonnez-moi, mon Père, parce que j'ai cliché.  
À l'instant même où la beauté m'échappait  
j'ai versé des rimes de crocodile  
même pas senties  
pour le paraître.*

*« J'ai péché par excès de lyrisme  
lyrisme écorché  
sur l'appât des vers prémâchés.*

*« J'ai osé effleurer le Verbe  
de mes ailes plumitives  
sans jamais me l'approprier.*

*« Ô mon Père, j'ai si honte,  
si honte que j'en meurs.*

*Saurai-je expier ma faute ?  
Pourrai-je un jour  
espérer le pardon ?*

*n'aie crainte mon enfant*  
*Asparagus sanctus, que l'Asperge Sainte soit avec toi.*

*« – Allez va,  
je t'abscons.*

*– Amen. »*

« – ... et puis, qu'est-ce que t'en dis ?  
– Hein, quoi ? Excuse-moi, j'étais perdue dans mes pensées...  
– Vois-tu, c'est exactement ça, ton problème. T'aimes trop ça, te laisser égarer, avec tes petits airs d'artiste lunatique, t'aimes trop ça te vautrer dans ton petit mal de vivre ridicule. Prends sur toi, voyons ! Nous, on veut bien t'aider à passer à travers ta petite période difficile, mais il faudrait que tu y mettes du tien !

–...

– Je te dis que toi, tu n'y vas vraiment pas de main morte... Mais il a quand même raison. Écoute, vois les choses du bon côté ! Profite des petits riens, retourne aux vraies valeurs... »

Et que suis-je censée faire si j'ai peur que tous mes axiomes de vie ne soient en fait que des postulats erronés ?...

« – ... travaille sur toi... »

*... des sophismes éhontés...*

« – ... et tu vas voir, la vie vaut tellement la peine d'être vécue pleinement... »

*... eh merde, je commence à philosopher en termes scientifiques...*

« –... cesse de fuir le bonheur qui est à portée de main ! Saisis-le, mords dedans à belles dents ! »

*... je hais la psycho pop.*

« – Heille ! Ça suffit, ok ? Gardez-les donc pour vous, vos Calice de vérités ! »

*Il faut vraiment que je me tire. Loin d'ici.*

« – Hein ? Pogne pas les nerfs ! T'es vraiment dure à suivre, tu le sais, ça ?

– C'est vrai, c'est n'importe quoi, ce que tu dis !

– Non. Je suis seulement chaotique ; pas foncièrement n'importe quoi. C'est juste que mes raisons échappent à votre entendement. »

*Et au mien.*

« – Tu sais que tu fais vraiment chier, des fois ? »

*Loin d'ici. Et des manteaux d'hermine.*

## **Champ de grumes**

C'est sans regrets que je quittai l'aubergiste qui m'avait reçue. À l'image de son gîte désert, il ne m'inspirait rien qui vaille – à voir son air suspicieux, c'était réciproque. C'est donc d'un commun et tacite accord que nous nous laissâmes et que je repris, peu après l'aube, mes maigres avoirs et me mis en quête de nourriture.

Il devait être plus tôt que je ne le croyais – point d'aiguille en vue pour me l'indiquer, et «mieux vaut ne pas troubler l'aubergiste qui dort»; surtout qu'il devait se méfier à ce point de moi qu'il m'avait semblé l'entendre marauder toute la nuit. Pas un seul bistrot n'était ouvert, pas la moindre crêperie, pas même un petit marché pour me sustenter. Maudissant le décalage horaire, je décidai de laisser la ville s'éveiller et de désert ses murs. Peut-être qu'avec un peu de recul, j'arriverais à mieux la cerner.

J'errai, comme mise au ban, autour de la cité. Peut-être était-ce le soleil, ou le manque de sommeil, mais la montagne qui hier protégeait la ville semblait aujourd'hui l'étouffer, lui faire ombrage – ce qui n'était pas tout à fait inexact, puisque sise à l'est, elle dérobaux aux citadins leurs premières lueurs.

Ce que j'avais mépris la veille pour une plaine en friche s'avérait en fait une ancienne forêt. Mise à sac, saignée à blanc – comme tant d'autres êtres innocents. Çà et là, le brouillard se déchirait sur les grumes oubliées. Plus loin, les branches d'un arbre dont je ne connaîtrais jamais l'essence s'étaient enchevêtrées dans celles d'un autre, en un vain espoir de conjurer sa chute.

*comme je me suis encrouée à toi* *Exactement  
sans jamais t'atteindre*

*Les années circulaires  
qui vrillent mon flanc  
ne porteront jamais  
la trace de tes nouures*

*Alors je m'entrelace dans un simulacre de toi  
Avec à la gorge un nœud  
Un nœud gordien*

*Et le vent* *toujours  
se jette dans le vide de mes yeux  
en vapeurs océanes.*

## **Le ridicule tue**

« – Pour démontrer ce théorème fondamental, nous procéderons à l'aide d'un raisonnement par l'absurde... »

*Rien de nouveau sous le soleil de la science.*

« – ... Si, en supposant le contraire de notre hypothèse initiale, nous nous butons à une éventuelle contradiction, alors notre assertion de départ – qui est l'opposé de ce que nous cherchons à prouver, je vous le rappelle – aura été fautive. Et comme le contraire de notre hypothèse s'avérerait erroné, cette dernière serait ipso facto vérifiée. C.Q.F.D. »



## Une ville la nuit

La ville resta fermée toute la journée. Les boutiques, les églises, les écoles, les cafés. Tout.

Mes égarements étrangers fleuraient de plus en plus l'angoissante familiarité. Cependant, plus cette ville se révélait dans ses accents cocardiens, plus je m'enlisais dans ses arcanes.

*Ton mutisme est sidéral  
mais je t'attends béate de silence  
soumise à chacun  
de tes malsains tropismes*

Je partirais demain.

\*\*

Les ombres s'étiraient sur la place vide. La nuit rampant dans le ventre de la montagne ne m'égayait plus. La litanie d'aujourd'hui tue les beautés d'hier.

*Le café le chocolat  
les amandes les journaux  
les blafards qui fuient la lumière  
et moi qui regrette les taxis trop chers et le bout de la route*

\*\*

Les gens de cette cité étaient des trompeurs de crépuscule.

Plus la nuit s'enténébrait, plus les rues s'éclairaient. Là où mon appréhension attendait des ombres vampiriques, mes yeux surpris virent des ruelles affluer une horde d'insomniaques, au teint hâve, certes, mais aux manières colorées. On me regardait même dans les yeux. Je commençais à exister.

Une ville de veilleurs de nuit.

Des bambins, des vieillards, des vagabonds, des promeneurs de chiens se succédaient dans une chorégraphie chaotique.

*Sur la lumière, un papillon de nuit...*

Les discothèques ne s'emplirent pas avant les petites heures du matin. La ville s'emballa, étourdie de fièvre nocturne.

*... virevolte frénétiquement autour des lampadaires...*

*... pour se faire dévorer par les oiseaux de nuit.*

**130 km/h**

Je roule trop vite sur la chaussée glacée. Mon autobus quitte dans vingt minutes.

Je suis en retard.

*«... Comme d'habituuuuudeeeeeeee... »*

La musique se tait. L'animateur se mesure à l'actualité.

Quelque part, un ancien dictateur s'est vu couvert d'honneurs. Au bout du monde, juste un peu plus loin qu'ici, un kamikaze s'est éclaté devant une école élémentaire.

*Loin des hauts lieux  
Du luxe et de la parure  
Où les mains gantées  
De blanc innocent  
Hurlent en lettres d'or  
« Ne pas trépasser »*

*Loin  
Dans des contrées  
De religions aux accents de menthe poivrée  
Et de bestioles pas catholiques*

*Des enfances fanées    au détour d'une étincelle  
Un bruit rouge  
Dans l'oreille qui déjà n'entend plus*

Et pendant que l'intelligentsia est décorée de la Légion du Bras  
d'Honneur,  
*des enfants rendent l'âme et les tripes*  
*(Est-ce cela, une guerre intestinale ?)*

### **La racine du monde**

« – Il y a péril en la demeure à se montrer sous son vrai jour. »

Et c'est ainsi que Lorian était entré dans ma vie.

Il était de ceux qui parlent peu, mais disent beaucoup (sauf que ça, je ne le savais pas encore). Il s'était donc habitué aux réparties silencieuses ; me laissant à mon hébétude contemplative, il se tourna vers l'olivier qui s'ébruitait dans la brise, non loin du banc. Il entreprit d'arracher, une à une, quelques épines du rameau puis, avec l'une d'elles, se mit à perforer une feuille gracieuse.

J'aurais bien dirigé mon attention autre part, mais nous étions seuls sur la place, déserte depuis le petit matin.

« – On pourrait, à tort, prétendre que l'arbre cherche la lumière. Ses branches s'étirent vers le ciel, certes, mais c'est dans la noirceur de la terre que son cœur bat. Ses feuilles, son être tout entier tendent vers cet ombrage.

– Je ne suis pas venue au bout du monde pour recevoir un cours de botanique. »

*Meilleure chance la prochaine fois pour la bonne première impression.*

Lorian planta ses yeux clairs dans les miens, gouffres d'incompréhension.

« – C'est qu'il en va de même de cette ville.

Va-t'en. Dès le coucher du soleil, passe la grande porte ; assure-toi de te faire bien remarquer. Rends-toi ensuite derrière les remparts, près de la grande tour. Je t'y rejoindrai et te donnerai un petit cours de botanique sociale.

Je m'appelle Lorian. Bienvenue à la racine du monde. »

Il me sourit et disparut, me glissant à l'oreille un rameau d'olivier.

130 km/h (toujours pas de police en vue)

« La Terre n'arrêtera pas de tourner si tu arrives deux minutes plus tard, fille ! »

*Ni si je n'arrive jamais, j'en ai bien peur.*

*Ne plus me presser. Ne plus courir après les heures. Mieux m'organiser, moins m'éparpiller.*

*Ne pas rater l'autobus.*

J'enfonce l'accélérateur un peu plus.

Dossier environnement, spécial énergie éolienne.

« – ... ce qui fait qu'aujourd'hui, nous ne pouvons plus ignorer les effets pervers de l'énergie hydroélectrique. Nous sommes en train de tuer nos rivières !... »

J'arrive au bout du voyage  
à l'ultime étape l'ultimatum  
J'ai vu les berges desséchées  
Les veines mises à sec  
Les courants moribonds  
Et je touche aux portes de l'estuaire  
à l'horizon plein de ton absence  
Ma coque vide espère encore te franchir  
avant la haute mer  
avant les grandes marées  
avant le point de non-retour  
(avant la dernière fois)

« – ... Évidemment, puisque nous possédons un potentiel éolien qui fait l'envie du reste du monde. De plus, il s'agit réellement d'une énergie verte : il y aura du vent tant que la Terre continuera de tourner... »

Quelque part l'éther se trouble  
Les feuilles bruissent  
Mais les racines sourdes n'entendent pas  
La réponse qui se cache au fond du vent

En attendant, j'appuie sur l'accélérateur.

## Oriel d'Orient

Je ne sais pas pourquoi je me suis rendue au point de rendez-vous. Pas par curiosité, ni même par défi ; peut-être était-ce seulement par apathie. J'ai attendu, bercée par la chaleur du vent. J'ai senti le souffle de la ville qui s'animait, puis je me suis endormie.

« – Je ne me suis pas trompé. Tu dors du sommeil du juste. »

Juiste à côté de la lune, deux yeux moqueurs étaient venus se poser. Lorian m'a tendu la main, je me suis relevée et nous nous sommes glissés, furtifs, dans l'enceinte de la cité.

Nous nous sommes arrêtés au fond d'une ruelle anonyme. Une porte, six marches, un palier, six marches. Un sous-sol tamisé. Une douzaine d'inconnus épars, des coussins, des sofas, des chaises en bois.

À l'angle des murs, sous les tentures d'Arabie, une shisha et des fumeurs de shisha. Une cocotte sur la cuisinière et, dans l'air, du safran. Sur la table basse, une théière en argent.

Dans un coin, une guitare chante : un homme vibre et frôle les cordes avec dans les doigts une tendresse lacrymale. Il y a des fleurs sur le tapis – mais personne n'y trébuche. Et partout, des bribes de poésie ; sur les murs, le plafond, le plancher, la mélodie. Des mots simples comme des caresses dans les yeux. Des langues étrangères, abstraites, mais bien déliées. Vers le plafond bigarré d'étoiles s'élève une rumeur d'interdit.

La lumière diffuse du fond de la pièce. Six marches, un palier, six marches. L'escalier aboutit sur une alcôve vitrée, un immense oriel constellé d'inscriptions mathématiques. Calculs et équations courent sur le verre teinté d'algèbre. Des diagrammes complexes couvrent plusieurs carreaux. Des schémas s'infiltrèrent entre les lignes. Toute lumière entrant par cette fenêtre est filtrée par une fine dentelle arithmétique.

« – Joli, n'est-ce pas ? Je la nomme "Fenêtre sur Lorian". »

Lorian se tourna vers moi.

« – Viens. Nous allons tout t'expliquer. »

## Certitudes

Chaque heure qui passe nous pousse vers la césure  
vers nos maladroitesses envolées  
vers le triomphe des certitudes

Je sais  
Que je dois partir  
loin de toi  
de toi qui défies toutes les lois de la gravité  
de ma raison

Je sais  
Qu'au survol atlantique  
Je jetterai ton souvenir  
en travers des nuées

Je sais  
Que je serai enfin libre  
(peut-être)  
Que je serai enfin mieux  
(peut-être)  
Que je saurai où je vais  
( )

Je sais  
Mais en attendant  
je souffre de toutes les faiblesses de ma chrysalide

## Les faux noctambules

Il y avait d'abord eu la crainte du noir.

Pas celle, commune, enfantine, des monstres de placard ; des yeux dans la nuit ; des cauchemars irréels – non. Une peur maniaque, phobique, démesurée. La moindre usure du jour voyait s'élever les barricades dans la cité. Une nuit méphitique s'installait dans la ville et les esprits. Les démons oscillaient entre chiens et loups. Malgré les remparts des portes

scellées et des volets clos, une terreur sombre s'infiltrait telle une volute d'air glacé, rampant sur le sol et s'engouffrant dans les esprits affolés.

Et les gens s'étaient mis à mourir. Même s'ils avaient les yeux fermés.

On déserta peu à peu le lieu-dit. Les gens en étaient venus à craindre la lumière, trouvant toujours à leurs trousses un filet d'ombre meurtrière.

C'était il y a longtemps.

Puis, on avait décrété : plutôt que de se laisser terrasser par les ténèbres, ils allaient les affronter. C'est ainsi qu'une nuit, ils attendirent. Le soleil tomba. La noirceur se traîna sur le flanc de la montagne. Le vent se tut.

Et soudain, rien n'arriva, et tout s'immobilisa si brusquement qu'ils en furent saisis de stupeur.

Cette nuit-là, personne ne mourut.

Il fit sombre, puis clair... Des jours durant, les gens défièrent la nuit. Ils domptèrent la peur.

*Mais ne la tuèrent jamais complètement.*

Et depuis ce jour, enfin, cette nuit, il était interdit de dormir la nuit.

Oh ! il y en avait bien quelques-uns qui avaient décidé de se montrer sous le soleil.

On ne les avait plus jamais revus.

Les quelques touristes qui ne passaient pas droit leur chemin ne demeuraient jamais bien longtemps. « Une ville morne, ennuyante tout au plus », dit une quelconque bible touristique.

Le bout de la route était nettement plus intéressant.

Ce qui avait commencé comme un défi à la terreur s'était mué en un dogmatique régime. Tout le monde s'éveillait le soir venu. Tout le monde s'assoupissait au petit matin.

Tout le monde vivait à l'envers du soleil.

Sauf ceux devant qui j'étais assise.

« – Un jour ou deux de plus, et nous ne savons pas ce qu'il serait advenu. Tu commençais à faire jaser. »

Et c'est ainsi qu'ils m'ont adoptée, sans raison et sans rien demander. Des êtres disparates, regroupés dans une cave à l'abri des regards, vivant sous un même plancher. Des poètes, des musiciens, des philosophes, mais aussi des cuisiniers, des ébénistes, des scientifiques. Tous des créateurs à la recherche de plus grand qu'eux. Tous des desperados, aussi. Sauf qu'ils transgressaient les règles sans violence, et pleins d'espoir. Mais la marginalité était en soi assez pour en faire des gibiers de potence. De premier choix.

C'est pour cela qu'ils menaient une vie clandestine. Ils se fondaient dans la foule crépusculaire puis, un à un, s'éclipsaient de leur façade pour se réfugier dans la crypte – car c'est ainsi qu'ils nommaient leur logis. Là, ils s'adonnaient à leur vice sans remords ni impunité : ils dormaient. En pleine nuit. Ils dormaient jusqu'à la pointe du jour et, plutôt que d'aller s'y embrocher comme leurs concitoyens, s'ouvraient à la lumière.

Avant, bien avant la folie et la terreur, ils vivaient de nuit. L'obscurité pas encore hystérique couvrait leurs heures créatrices. Mais, peu à peu, ils avaient été stigmatisés, pointés du doigt, mis à l'Index : on craint toujours ceux qui ne craignent rien. Ils avaient fait mine de quitter la ville. Et aujourd'hui, ils vivaient encore à l'envers du monde. Leur peau était un peu plus foncée. Mais, la nuit, tous les êtres sont gris.

La différence, c'est qu'eux ne l'étaient pas à l'intérieur.

Je suis restée avec eux. J'ai appris la musique, la cuisine, partagé prose et poésie, et savoir aussi. Beaucoup de savoir. Et d'incertitude. J'ai appris à me dérober à ceux qui se dérobaient d'eux-mêmes.



J'ai erré dans la lumière. Je me suis perchée aux fenêtres du jour et j'ai vu les amants se délasser, enlacés, et d'autres sommeiller, seuls et délaissés. Je n'ai pas dormi.

J'ai passé de longues heures devant la fenêtre. Je me suis reconnue à travers quelques formules égarées. J'ai tenté de comprendre les autres. Lorian m'a transmis ses connaissances et son amour du firmament. Sans jamais m'expliquer les inconnues ni définir les variables.

« – Parfois, c'est plus joli lorsqu'on ne sait pas. »

Je suis souvent restée à ses côtés. J'ai ri, j'ai pleuré (joie ou peine, tout se termine toujours en larmes – c'est du pareil au même). J'ai ébouriffé ses cheveux sombres. Je me suis dissipée. J'ai perdu le contrôle.

Un jour, il m'a avoué qu'il se levait parfois encore, la nuit.

Personne ne le savait.

Il brisait les règles qui brisaient les règles établies. Un double bandit.

J'ai passé de longues heures avec lui.

**K-O**

*De quel côté est la gare ?*

À la radio, l'animateur se tait enfin.

**Droite ou gauche ?**

Le feu tourne au vert.

« Je ne sais pas où je vais,  
Oh ça je ne l'ai jamais bien su  
Mais si jamais je le savais

Je crois bien que je n'irais plus » <sup>1</sup>

---

1- Où je vais, La Rue Kétanou

*Le boxeur frappe  
K-O dans le ring*

*« L'Univers tend vers la perversité maximale. »  
Je crois en Murphy tout-puissant  
Créateur du fiel et délétère...*

« Aujourd'hui je t'aime, oui mais demain, on ne peut jamais être sûr de rien... »<sup>2</sup>

Je tourne à droite.

### **Supernovae**

Nous avons attendu que la crypte s'endorme et nous sommes sortis.

Nous avons sans peine traversé la cité bien vivante. Personne ne nous a vus. Des inconnus dans la nuit.

Nous nous sommes avancés dans l'abbatis désert. Un vent éthéré nous montait à la tête.

Nous avons marché longtemps, sans rien dire. La route gravissait rapidement la montagne. Lorian a brisé le silence.

« – Nous sommes assez près du ciel. »

Nous nous sommes étendus, des ronces plein le dos et des étoiles plein les yeux. La voix de Lorian a déferlé, soudain intarissable ; le torrent de ses mots alla s'échouer aux abords des constellations.

« – Les étoiles sont ma vie. J'ai toujours été fasciné par la manière dont les mouvances stellaires imitent, à plus grande échelle, celles de l'âme humaine. »

Là-haut, les étoiles vacillèrent un peu. Il poursuivit.

---

2- *Ibid.*

« – Par exemple, il vient un jour où c'en est trop, et l'enveloppe de l'étoile éclate dans une terrible splendeur. Et, pendant ce temps, son cœur implose à des milliers de kilomètres-heure.

Un peu trop comme lorsque l'on tombe en amour. Tu ne penses pas?»

Ici-bas, les étoiles vacillèrent un peu.

« – Là d'où je viens, Lorian, les étoiles n'existent pas. La nuit n'est qu'une éternelle réverbération citadine, orange et claire.

– Ce doit être bien terrible de ne pas connaître la nuit. »

Le ciel se voila, l'espace d'un instant. Lorian se fit plus grave.

« – Je n'ai jamais cru à cette peur du noir. Ce n'était qu'une raison de plus de nous faire plier l'échine.

– ...

– Je suis heureux de vivre dans la crypte. Mais j'ai besoin de la nuit. Je regrette le temps où elle était ce qu'elle devait être, calme, profonde.

– ...

– Ils ont pensé la dompter. Elle n'est plus qu'un perpétuel jour sans soleil.

– ...

– Ils ont tué la nuit. Et un peu de moi aussi.

– ...

Je souffre tellement que parfois je ne sais plus par où m'endormir. J'aimerais qu'ils n'aient jamais profané ni le jour ni la nuit. Qu'ils n'aient jamais essayé de dominer l'ordre naturel des choses. ».

Mon regard se voila, l'espace d'un instant. Le ciel se fit plus grave.

## Le ridicule tue (encore)

*L'on se doit de mener une vie rangée  
Or les voies du chaos sont impénétrables  
(Il possède son propre ordre intrinsèque)  
Donc, il est normal de se sentir perdu  
Et de ne plus savoir où aller*

Une vie raisonnée : voilà Ce Qu'il Fallait Désavouer.

## Péchés

Je suis arrivée à temps à la gare. Tu m'attendais.

Nous nous sommes installés. Le contrôleur est passé. A déchiré nos billets.

Le train s'est ébranlé.

Il n'était pas le seul.

Et nous avons partagé ces dernières heures vers le schisme, l'inéluctable schisme.

*Même le paysage se défilait.*

*J'ai peut-être vu un trouble voiler tes yeux.  
Ou étaient-ce les miens.*

Nous sommes descendus du train. Avons parcouru la distance depuis la gare jusqu'au métro.

*Tout entre nous fleurait l'underground.*

Nous avons pris nos billets respectifs et attendu.

*Des heures latentes, gorgées de silence.*

Et puis la voix a résonné.

Tu m'as dit au revoir.

Je t'ai dit adieu.

*Je t'ai dit adieu à n'en plus pouvoir*

*de vivre sous ton emprise  
de nos relations asymptotiques  
de nos promesses aphones*

Comme autant d'hivers de glaces éphémères

*qui ne laissent  
qu'un sillon dans les chairs  
et une cicatrice à la place du cœur*

Je t'ai regardé.

(Pour la dernière fois.)

Nos avions se sont envolés aux antipodes, s'éloignant à des vitesses blessantes, ridicules.

*Je ne sais pas si tu entendas jamais  
Les paroles que j'ai hurlées  
Au moment de mourir vers l'ailleurs  
J'ignore si elles te parviendront  
Galvanisées d'effet Doppler  
Déformées, aggravées  
Décalées vers le rouge  
(Rouge passion  
Rouge haine  
C'est du pareil au même)*

J'ai enfin pensé m'extirper de toi,  
Quand mon cœur s'est déchiré  
à 800 kilomètres-heure.

### Rédemption

« – Je partirai, Lorian.

– Je sais.

– Loin d'ici.

Mais pas tout de suite. »

\*\*\*

*Je t'ai dit adieu  
Parce que c'était la seule chose sensée  
Je t'ai dit adieu  
Même si mon cœur ne l'a jamais pensé*

*Il m'aura fallu tout ce temps  
toute cette distance  
cette douleur  
cette incertitude  
Mais à présent, je sais*

*Je sais qu'on peut répandre ses racines  
sans craindre de se dessécher  
Je sais qu'on sème sur notre chemin  
une partie de soi-même  
Sans pour autant perdre quoi que ce soit*

*Je sais qu'il ne faut jamais dire adieu  
Car la mort est l'unique dernière fois*

*Je sais qu'on peut  
qu'il faut  
abattre ses murs*

*Et surtout, je sais qu'on ne peut pas  
qu'il ne faut pas  
tout savoir  
et soumettre au dogme de la raison*

*Alors même si l'on hurle  
Même si l'on s'indigne  
Et qu'on m'incomprend  
C'est le cœur plus léger  
Plus léger et plus riche de ce que j'aurai planté derrière  
Que j'irai te retrouver  
Au milieu de tout ce bordel*

*(Mais pas tout de suite)*



# Testament d'une écrivaine finie

Madeleine Légaré-Deslandes

*[Insérer ici  
Citation Stupide  
Remerciements torrides]*

Merde, une rime.

20 mars 2005 ; Dimanche des Rameaux

Mesdames et Messieurs membres du jury,

Ce n'est pas que je prends ma vie pour une tragédie, mais je dois vous l'annoncer dès maintenant : je mourrai dans quelques jours. Dans une semaine, tout au plus.

Je ne possède pas grand-chose d'intéressant. Pas d'auto, pas de château, même pas de rouge à lèvres. J'ai bien quelque part un vieux film allemand, un Ferdydurke reçu de Saumon à mon anniversaire, les œuvres complètes d'un automatiste imprimées sur du papier bible... mais aujourd'hui, rares sont ceux qui y portent encore attention.

Tout ce que j'ai vraiment, ce sont mes dix-huit ans. Mais ce n'est pas que mon âge : cela représente bien plus que des chiffres. Ce sont mes dix-huit ans à moi. Mes dix-huit années de vie terrestre, d'expériences, de pensées. Elles équivalent peut-être à trente. Peut-être à deux. Je ne sais pas trop si elles valent assez pour être lues. De toute façon, j'ai déjà voulu apporter ma contribution à ce monde si ouvert. J'ai déjà voulu donner par l'écriture ; ce fut ma passion. La dernière fois, c'était pour un concours de philo et je n'ai rien gagné ; j'ignore encore pourquoi. Je ne faisais même pas partie des finalistes.



En fait, toute ma vie fut ainsi. Tant d'années de pensées à mettre en mots et à partager. Et toujours un non muet pour réponse.

Je n'arrive même plus à rédiger mon roman. Depuis mon lamentable échec en philosophie, je me heurte constamment à l'agonie de mon style. Mes mains ne veulent plus jouer, ma tête est sourde, mes phrases se boudent. Je dois faire des efforts pour que le verbe « être » ne revienne pas à tout bout de champ et le mot « ça » ne m'enlève de la crédibilité. Je regrette le temps où écrire n'était pas pénible, où mon vocabulaire s'étendait de Québec à Pluton et où mes phrases ne pesaient pas des tonnes. Désormais, j'ai l'impression que les mots me fuient. Il me faudrait les attacher, mais plus je fais d'efforts pour les retenir, plus ils perdent de leur charme et plus ils collaborent insidieusement.

C'est un constat : je ne sais plus écrire, je n'aime plus écrire et je ne comprends pas. En fait, je déteste mes mots. Je les voudrais beaux, immuables, mélodieux. Mais non.

Ils meurent en moi.

Balbutier devient cruel et insoutenable, mais c'est tout ce qui semble subsister de mes dix-huit ans. C'est tout ce qu'il me reste à offrir et j'en ferai mon testament. Le testament d'une écrivaine finie.

Mais je n'ai que dix-huit ans. Je ne sais pas trop si c'est suffisant.

21 mars 2005

Je me suis inscrite à ce concours en décembre, ignorante et illettrée.

J'avais bien quelques idées, éparses, mais tout ne me renvoyait que vers un cliché ou vers un cul-de-sac. Rien ne méritait cinq mille mots, rien ne méritait vraiment une quelconque attention. Ce que je connaissais du crime, son aspect grossier, éclatant, télévisuel, semblait être si loin de moi que je ne voyais pas comment m'en faire une idée propre. Et comme j'habitais dans un quartier de retraités (migrateurs l'hiver, laveurs de roulottes l'été) et que je n'avais pas vu *Les Dangereux*, je conclusais être incapable d'alimenter un récit, ainsi dépourvue d'expériences personnelles de la criminalité.

Pour la cause, j'aurais pu être tentée de me lancer dans la première organisation criminelle venue afin d'en retirer une édifiante formation, mais, heureusement pour vous, je m'étais dès le départ résignée à éviter toute tentative de braquage de banque ou de trafic de rein. J'ai supposé récurrent et peu original ce genre de lecture du thème.

Je cherchai donc de l'aide. Dans mon dépliant — je n'ai pas dit pamphlet, un point pour moi — je trouvai ceci :

« CRIME : (délit, faute, forfait, infraction, péché, attentat, complot, espionnage, empoisonnement, trahison, infanticide, parricide, grivèlerie)»<sup>1</sup>

Je ne connaissais pas les trois derniers mots (un point pour vous), mais à voir les dix premiers, je constatai l'ampleur qui, souvent, semble être accordée au concept « crime ». Un crime, c'est vulgaire, ça crève les yeux, c'est la souillure d'un gros méchant qui ne vit que pour faire souffrir tout le monde. Et cetera.

Oui, oui. Même dans le cas de grivèlerie, découvris-je plus tard.

Tout cela bien considéré, je vis certains choix s'offrir à moi :

1. Écrire une histoire d'ignobles manipulateurs complotant contre l'humanité — c'est vendeur — ou pire encore, une nouvelle policière (comme les polars de Fred Vargas — ça aussi c'est vendeur).
2. Représenter un gouvernement pourri, des riches exploitant des pauvres, des insensés tuant par plaisir...

Bref, faire de votre lecture un vrai calvaire. Parce qu'il est facile de s'exclure du blâme, de prétendre qu'il n'existe sur Terre qu'une poignée de personnes responsables de tous les malheurs du monde et que tous les autres, pauvres victimes impuissantes, font pitié.

J'ai donc eu envie de développer un autre genre d'idée, de soulever la responsabilité des gens face à leur vie, face à leur mort aussi. Mais je renonçai bien vite, car la forme que cela avait prise devenait assez pénible pour moi :

---

1-Dépliant du 29<sup>e</sup> concours littéraire Critère 2004-2005.

*Ils portaient la marque de l'ennemi avec classe. Nous méprisions leur soumission, cherchions à pulvériser les chaînes de leur ignorance ridicule, symbole de notre injuste société et cause de notre misérable existence.*

*Cette nuit, leurs corps pleuvront et le feu dansera. Pour notre révolution, nous sacrifierons nos frères et nos sœurs, et leurs enfants avec eux.*

*Notre présence chez les masques noirs ne sera pas pardonnée.*

*Et notre combat ne fera que commencer.*

Deux ou trois pages composaient cette ironique critique d'une société et des gens qui la composent. J'essayais d'y exposer des problèmes tels que la discrimination, l'ignorance, le mépris, la censure, le conformisme, le rejet de l'originalité, l'irrespect... Mais bien évidemment, mon style était lourd — je le comparais avec de prodigieux textes que j'avais lus dans le recueil de Critère, édition 2002-2003. Quelle grâce, quelle mélodie ! Et, moi, pauvre de vocabulaire, maladroite, mal à gauche, titubant et trébuchant sur les mots...

Je me suis inscrite en décembre, ignorante d'être illettrée.

22 mars 2005

Le premier janvier, je dressai le bilan de mon existence :

### Ma vie aurible

Passé : pourri

Présent : affligeant

Avenir : conditionnel

Dois-je prendre des résolutions ?

Ce devait être le karma. J'avais **péché** et maintenant je récoltais du poisson pas frais.

---

« AURIBLE : Terme péjoratif pour « horrible » suivant la théorie voulant que le négatif d'un négatif n'est pas positif, mais pire que le négatif d'origine. » *Le nouveau dictionnaire*, Saumon et Salade.

Pour être franche, j'ai bien cru déclarer **forfait**, ainsi privée de bonnes idées, et surtout, de style. Il m'aurait fallu comprendre la cause de mon état pitoyable. Il ne m'aurait pas fallu combattre un ennemi invisible. Ou il se cachait, ou j'étais aveugle.

Mais, il y eut un mais et voici ce mais :

Mon ami, Guillaume Voisine, lauréat du concours Critère 2003-2004.

- Si tu ne participes pas, tu n'as aucune chance de gagner. Et si tu ne gagnes pas, pas de saumon fumé. Tu y as pensé ?

À la remise des prix, l'année dernière, des canapés au saumon fumé étaient servis aux lauréats ainsi qu'à leurs accompagnateurs. Depuis, Guillaume rêve que je gagne à mon tour, et de la sorte, avoir l'occasion d'en manger une fois de plus. Il est obsédé par la viande, ce gars-là. Moi, je suis végétarienne. Il m'appelle Salade et je l'appelle Saumon. On ne sort pas ensemble.

Offrir du saumon fumé à Saumon devint donc ma raison d'être. J'espérais de toutes mes forces qu'en cas de miracle — mon texte remportant un prix, même le plus minuscule — les organisateurs n'oublieraient pas de fumer quelques saumons (quinze devraient suffire) pour Saumon. Je crois même que j'en mangerais. Ah, et non. Mieux : si mon texte est couronné de lauriers, j'aimerais qu'à la remise des chèques il y ait du saumon fumé végétarien pour tout le monde, en mémoire de moi et de mes bonnes actions en faveur du respect des animaux. L'an passé, la serveuse m'a obligé à boire au moins quarante verres d'eau Perrier dans une mini-coupe en plastique — ouais, parce qu'en plus, je ne suis pas alcoophile<sup>3</sup> — ; elle devait s'inquiéter de ma survie, étant donné mon refus de m'alimenter de chair animale et de liquides **empoisonnés**.<sup>4</sup> Pourtant, ce n'était pas moi qui étais en danger de mort ! Enfin, pas à cette époque.

---

3-Ce mot manque cruellement au dictionnaire.

4-« L'alcool est un poison pour plusieurs types de cellules humaines. En faible quantité, l'alcool inhibe l'activité de ces cellules. À des doses élevées, l'alcool peut les tuer. » <http://www.icicemac.com/edito/sante.php3?nid=45>.

Grâce au féroce argument de Guillaume, je serais peut-être publiée un jour. Il ne me restait plus qu'à avoir des idées... Mais comme mes neurones semblaient de moins en moins coopératifs à l'effet de trouver une façon originale d'aborder le thème du concours, je parlais avec Guillaume. De littérature, le plus souvent. Il étudie là-dedans à l'université. Il travaille aussi dans un stationnement et c'est tellement pas intellectuel comme job qu'il peut lire un roman par jour. Moi, je suis pauvre et j'ai des dettes de quelques centaines de dollars parce qu'on préfère investir ailleurs que dans l'éducation. Chez moi, on a repeint le salon plutôt que de m'aider à développer ma culture. Pourquoi des connaissances essentielles à toute ma vie future semblent-elles valoir si peu ? Pourquoi suis-je moins importante qu'un salon ?

On préfère investir dans l'apparence : ça rapporte. On peut alors commettre l'infanticide avec plus de classe. Oh, mais oui, bien sûr que les rejetons vont survivre ! Quelques instants, comme des poules pas de tête qui courent n'importe où et qui chient partout... Pauvres d'esprit... mais dans un maudit beau salon.

23 mars 2005

J'ai rencontré Guillaume sur un site de poésie. Y publiaient, en majorité, des jeunes qui ne savaient pas écrire (encore moins que moi, genre texto et phôtes de frencè auribles) et des pédants qui vouaient un culte à de vieux auteurs en imitant leur style. Ceux-là composaient de grands vers vides d'originalité, comparaient plus que souvent la femme à une fleur, sa peau à l'ivoire, et ses yeux aux étoiles. Beaucoup rimaient abominablement chaque vers, espérant probablement cacher la perte de sens par l'apparence. Et, bien entendu, tout cela fonctionnait très bien : ces cultivateurs de mauvaises herbes s'amusait même à s'idolâtrer entre eux et à ignorer les autres, à exclure du glorieux podium les chercheurs, les explorateurs, les créateurs : les artistes.

Guillaume et moi les appelions « poètes ». Avec un tréma. Eux, c'est ainsi qu'ils se plaisaient à se qualifier parce que leurs sources soutenaient que Victor Hugo l'écrivait ainsi. Nous, nous riions vigoureusement de cette infâme dénomination et cherchions à en exposer le ridicule. Car, bien que nous n'eussions rien contre Victor Hugo et que nous croyions qu'il fût sûrement un grand écrivain, nous ne souhaitions pas du tout encourager ses **fautes**.

Parfois, pour soigner l'ennui qui nous assaillait d'un coup, de grandes parties de « poème ô azare » étaient prescrites. Seuls devant notre ordinateur, nous cliquions sur un lien du site qui nous renvoyait aléatoirement et généralement vers un poème de « qualité ». Nous recherchions alors les pires extraits possibles.

« si un jour je moeurt/et que lon ouvre mon cœur/il serais ecris en lettres d'ort/ricky je taime encore » avait été particulièrement payant pour Guillaume.

Que le *plusse* pire gagne.

Plus tard, nous avons eu envie de contribuer à ce zoo. Moi, j'écrivais de la poésie expérimentale et libre de rimes que malheureusement Guillaume était le seul à comprendre (cause : métaphores néophytes) et lui, entre deux nouvelles et l'écriture de son Journal, expliquait à tous les membres que leur grand Rabelais était scatophile<sup>5</sup>, que Chrystine Brouillet ne savait pas raconter des histoires et que citer du Boris Vian pour argumenter, cela ne valait rien.

Comme nous sentions que notre message méritait plus ample polémique, nous décidâmes de publier, dans la section « lettres ouvertes » du site, une correspondance ironique sur la poésie. J'y promus follement la complaisance dans la médiocrité et Guillaume y joua le rôle du défenseur de l'art. En gros, nous fîmes semblant de nous disputer, mais avec l'esthétique gracieuse d'un film de samouraïs. On nous a tellement pris au sérieux qu'on a voulu m'expulser. J'avais seulement affirmé que l'art, c'était d'écrire « la femme est un pissenlit d'ivoire brillant » et que la poésie n'était que la « répétition de vieux clichés usés »...

Mis à part ce fameux duo, notre autre grand accomplissement se trouvait être *Le Nouveau Dikhcionière*. Cet inventaire encore incomplet était né du plaisir que nous avions à déformer ou à inventer des mots. Nous y répertorions des néologismes et des définitions réajustées de mots connus. Le mot « néologisme » y révélait ainsi son sens caché :

---

5- Ce mot-là existe dans le dictionnaire.

## NÉOLOGISME

Mot interdit. Sauf si vous êtes un écrivain reconnu.

\* \* \*

- J'ai repensé à poète, avec un tréma, et puis... Ça ne se prononce même pas poète, mais « po-eut ». C'est encore plus ridicule. Victor Hugo n'a certainement pas écrit ça...

- Peut-être qu'il l'a écrit après sa mort. Genre réflexe post-mortem. Son cerveau avait déjà commencé à pourrir, alors c'est excusable.

- Ou bien quelqu'un l'aidait en lui tenant la main.

- Possible.

### 24 mars 2005; Jeudi Saint

Je n'écrivais habituellement rien du tout, même quand j'essayais de toutes mes forces. Le plus souvent, je m'assois devant mon ordinateur et je regardais ailleurs. La suite était inévitable : dès que je manquais d'inspiration, mon regard s'attardait du côté de ma bibliothèque, et je restais comme cela longtemps, ne fixant rien en particulier. Comme si mes yeux m'imploraient d'effleurer de nouveaux mots. Comme si mes yeux savaient qu'il y avait là deux livres que je n'avais pas lus... Le premier, odieusement dédicacé par le mauvais écrivain, c'est-à-dire Guillaume, le second trouvé à cinquante cents dans une friperie. Un Gombrowicz, un Orwell. Peut-être, en fait, que c'était eux qui me demandaient de les lire.

J'ignorais encore ce que je ferais de mes bouquins. Un ami à qui j'avais raconté mes aventures avait trouvé insultant de vendre *1984* à un prix si bas. J'approuvai. Je décidai donc que si je le revendais, moi, au moins, je demanderais dix dollars.

Parce que je n'aimais plus la lecture, moi. J'avais de mauvaises expériences. Les personnages qui n'évoluaient pas m'exaspéraient, les romans qui se terminaient en deux pages — par hasard ! — m'horripilaient, la somme de détails inutiles me scandalisait, et les métaphores stupides me faisaient hurler. Bref, beaucoup trop de livres m'ennuyaient profondément et me déprimaient. Et j'en avais marre d'être déprimée, moi. Je ne lisais donc que lorsqu'on m'y obligeait, et j'écrivais pour les mêmes raisons.

Pour le concours, c'était différent. Je croyais sans doute retrouver mon talent perdu en me bagarrant avec les mots...

- Écris-moi un poème s'il te plaît.
- Hein ?

Un mouton avec ça ? J'étais en train d'oublier cette discussion virtuelle avec un genre de Petit Prince version s'est-cogné-la-tête-pas-mal-fort-à-l'atterrissage, trop absorbée que j'étais par la contemplation de ma bibliothèque. Sources de déconcentration, certes, ces dérangements répétés m'inspireraient peut-être...

- T'es une artiste, alors j'aimerais que tu m'écrives un petit poème. Seulement quelques vers.

- Là, tout de suite ?
- Oui, et avec de l'émotion. Donne-moi des frissons.
- Hum... Un poème sur quoi ?
- Sur la température. (Je vous jure qu'il a dit ça.) Allez, je vais t'en écrire un après.
- Sur la température... Bon, donne-moi quelques minutes.
- Au fait, tes parents sont séparés ? Excuse si je suis très curieux.
- Ils sont séparés. Je vis avec ma mère.
- Si t'as besoin de te confier, dis-toi que je suis là et que je suis capable d'être sérieux. J'ai suivi un cours d'intervention individualisée qui m'a beaucoup aidé. Oh, excuse-moi, je te laisse écrire. (Un temps) Ah au fait, je t'invite à regarder le football demain, très bonne partie en perspective. Si tu préfères, on peut aller au ciné. Si ça te tente, évidemment. (Un temps) Alors, le poème ?

- Je ne suis pas vraiment bonne en poésie, tu sais. La seule chose que j'arrive à faire ces temps-ci, c'est avoir des idées de film.

- Spielberg ?
- Il est bon, mais il n'y a pas que lui. Robert Wiene, Orson Welles, Claude Jutra, Akira Kurosawa, Hugo Latulippe... Bon. Donne-moi quelques minutes pour que je termine ma strophe.
- Pas de problème excuse-moi. (Un temps) J'apprécie de toi : un, ta qualité de français, deux, ton imagination, trois, tes blagues. (Quand j'ai raconté ça à Guillaume, il m'a fait remarquer que l'ordre était assez curieux.)

- Là-haut, accroché aux montagnes/Un Xanadu de blafards flocons/Mon affable palais de glace/Douce vie de grabataire/Mais pourquoi veux-tu brûler mon hiver ?



- Très nice, mais c'est quoi un Xanadu ?
- Le château de Charles Foster Kane.<sup>6</sup>
- T'es cultivée toi ! J'aime bien. (Un peu après, je lui ai sorti le mot ineptie et comme il ne le connaissait pas, il m'a qualifiée de « savante ». C'est relatif : on pourrait aussi parler de son ignorance.) Il habite où lui?
- C'est dans un film...

Lui, ce n'était vraiment pas mon ami. Il ne comprenait pas qu'il faisait tout foirer. Il ne m'a jamais donné le poème promis. Et je ne suis pas allée voir du football chez lui. J'avais mieux à faire. Regarder ma bibliothèque, par exemple. Ou bien regarder des films de Welles et de Wiene. Par contre, je n'arrivais jamais à regarder ne serait-ce qu'un seul de ces films avec mes proches, ce qui faisait que je me sentais incroyablement isolée dans mes passions. Je ne savais pas comment leur faire apprivoiser ces œuvres magistrales sans perdre éternellement leur intérêt. Je ne savais pas comment leur dire que leur peur est futile, que lorsqu'on plonge enfin, plus rien n'est pareil.

Quand la peur de l'ennui ou de l'effort s'évapore, s'installe alors une vision magnifique, un univers à découvrir, bouleversant pour toujours notre petit monde personnel. Et alors, à cet instant précis, devant tant de beautés saisies, on ne peut qu'aimer encore plus le cinéma.

Mais parfois, je crois que les gens ne veulent pas comprendre les films. Ils préfèrent exciter leurs pupilles habituées à regarder sans voir. Pourtant, refuser d'utiliser ses yeux, c'est comme avoir peur d'être heureux. Mais ça, on ne le sait que lorsqu'on essaie...

Puis, une phrase s'imposa :

« Mangez et buvez-en tous : la culture, c'est bon pour l'esprit ».

Dès lors, je sus comment développer le thème du concours. Pendant six jours, je relatai toute l'histoire jusqu'aux derniers événements. La nuit était déjà très avancée lorsque je m'arrêtai, et je n'avais pas eu tant de plaisir depuis longtemps. Quel délice ce fut d'écrire.

---

6- *Citizen Kane*, Orson Welles.

Mais maintenant, je sais que je me suis **trahie**. Mes livres n'arrêtent pas de me fixer. Faut vraiment que je dorme, il est 5 h 08.

### 25 mars 2005; Vendredi Saint

Il est sept heures. Je ne dors pas. Je ne dors plus. On dirait que mes couvertures veulent m'asphyxier. J'ai mal partout. J'ai mal aux mains. J'ai mal aux yeux.

Ce matin, sur la couverture d'un journal culturel reposant sur la table de la cuisine, posait André Forcier. Je n'ai pu réprimer un naïf cri de joie en le reconnaissant. Mais je n'étais pas seule près de cette table.

- « Ah oui, André Forcier, bien sûr ! », m'a-t-on répondu.

Vous ne pouvez pas lire tout le sarcasme dans ces paroles. En fait, l'imbécile d'ignorant qui me servit cette réplique fumante ne connaît même pas Forcier. Mais encore, par une finesse de ton hors du commun, il alla même jusqu'à sous-entendre la honte que je devrais éprouver, moi, à le connaître et à jubiler toute seule dans l'attente de son dernier film (même s'il passera probablement à moitié inaperçu). Pourquoi ? Avoir des connaissances que d'autres n'ont pas est très mal jugé. Par respect, par politesse, par savoir vivre, par courtoisie ! oh oui ! il ne faut jamais faire en sorte, même involontairement (c'est le cas ici), que des gens se rappellent qu'ils ne savent pas tout. Cela pourrait leur donner envie de corrompre la jeunesse et d'inventer de nouveaux dieux<sup>7</sup>, ce qui constitue deux des pires **infractions** existantes.

Sérieusement. Devrais-je devenir stupide ? Serait-ce plus normal, moins insultant, plus payant ? Devrais-je cesser d'apprendre sous prétexte que d'autres ont arrêté depuis longtemps ? Cela leur éviterait-il la douleur de se sentir coupable ?

Cela leur évitera certainement le goût de se prendre en main.

---

7-On se rappelle de Socrate, hein ?

J'ai entendu des gens déclamer que la télé-réalité ne vaut pas grand-chose, mais me donner tant de détails que je ne pouvais que soupçonner qu'ils étaient accros à l'**espionnage**. Des gens qui se disaient anti-conformistes, mais qui couraient le plus vite possible voir tous les films québécois faits à l'hollywoodienne. Une bibliothécaire comparer l'art abstrait de Kandinsky à un bricolage de troisième année. Et même, des supposés maîtres à penser donner des romans médiocres comme lecture à leurs étudiants.

C'est certain que si tout le monde prône ainsi la propagation d'une non-culture, les œuvres originales et sensées resteront dans l'ombre, inaccessibles au peuple, sur les étagères d'une élite minoritaire.

Et si le peuple se plaint, un jour, d'avoir été trompé, je rirai. Quand un bon film sortait en salles, il préférerait regarder un gala télévisé. Quand il a eu l'occasion d'aimer la lecture, il a choisi un télé-roman. Quand des musiciens ont cherché de nouveaux sons, il était trop absorbé par de drôles de voix qui chantaient les mots des autres, ces vedettes instantanées qui s'intéressaient plus à la gloire qu'à la musique.

Tiens, c'est drôle, ça me rappelle l'histoire du cinéma québécois. Dans les années vingt, des prêtres sont devenus les pionniers de notre cinéma, s'assurant ainsi de la « qualité » religieuse du septième art. Après que « l'œuvre de Satan » ait été censuré ou charcuté, Albert Tessier est arrivé, se faisant chantre de la beauté de la nature et des valeurs paysannes, désapprouvant l'exode vers les villes. Il fut l'un des pires cinéastes de l'histoire du Québec : il ne maîtrisait pas le langage cinématographique, ne savait pas monter, n'exploitait qu'au minimum les possibilités du cinéma. Durant les années quarante, ce ne fut pas mieux : on fut en mesure de se permettre de grosses productions ; en résultèrent alors *Un homme et son péché*, *Séraphin*, *Aurore*, *l'enfant martyr*. On parlait même d'un « Hollywood » québécois ! Dans les années quatre-vingt, après l'explosion de joie qu'offrit le cinéma des années cinquante auquel participèrent Claude Jutra, Michel Brault et Gilles Groulx, trois des meilleurs cinéastes du Québec, ils reçurent tous les trois un prix pour l'ensemble de leur œuvre : le prix Albert-Tessier.

Premier constat : horreur. Nous retournons aux années quarante. Bientôt, Duplessis. Deuxième constat : le prix Albert-Tessier est un scandale. Si jamais je reçois un truc pareil, je le refuse publiquement et le lance sur le responsable d'un film hollywoodien fait au Québec.

Je ne veux pas vivre dans ce Québec-là, moi.

Pourquoi est-ce que, malgré tous les artistes qui ont amené quelque chose de nouveau, j'ai l'impression que la culture populaire stagne toujours ? Ils sont passés où, nos beaux espoirs, nos révolutions, notre culture ? Oublier ses origines, voilà le pire **parricide** !

Pourquoi est-ce que les **grivèleries** des *Bougou* choquent, alors que depuis longtemps, en art (notamment en peinture), les sujets autres que les princes, les princesses et les paysages magnifiques sont reconnus comme étant admissibles ?

Est-ce qu'au Québec, on est retourné au Moyen Âge ? Je croyais que depuis la Révolution Tranquille, les tableaux de bouleau avaient tous été brûlés et que tout le monde connaissait Claude Gauvreau.

Qu'est-ce qu'elle a, notre société ? Ceux qui se sont tant battus pour la liberté durant les années peace and love ont-ils triplé leur consommation de pot depuis mai 1980 ?<sup>8</sup>

Des fois, je me vois dans une rue, toute nue. Dans un hôpital psychiatrique. Rasée. Il y a dix mille personnes et vingt mille trous. Partout. Des regards vides. Tellement vides qu'on dirait qu'ils s'additionnent pour former des montagnes de vide. Comme si on pouvait compter le vide. Je ne sais pas comment ils font pour me foncer dessus tous en même temps. Quand je crie, quand je leur dis d'arrêter de me couper les cheveux, quand je hurle de ne pas m'arracher les yeux, ils tirent encore plus fort. Et si je parle, ils se lacèrent les oreilles.

C'est au silence que je déclame :

CE FUT UN GRAND VAISSEAU TAILLE DANS L'OR MASSIF  
SES MARINS PUENT, MOUSSES GLUANTES,  
SUR DES MERS INCONNUES  
IMMONDE CYPRINE, MILLE ETRES EPARS, CHAIRS NUES  
CROISENT OBSCUREMENT AU SOLEIL VISQUEUX<sup>9</sup>

---

8-Le référendum du 20 mai 1980.

9-Terrible mélange du « Vaisseau d'Or » de Nelligan et du « Nénuphar » de Louis Dantin.

*Dans ce monde, on se soumettait ou on se cachait pour faire valoir ses droits. De la même façon qu'il y aurait toujours des exploités, il y aurait toujours des exploités. C'est ce qu'on disait en tout cas. La foule m'enserrait comme un étou. Bientôt, j'étouffai. Liberté ! Liberté de ne pas être ce que vous voulez ! On gueulait, on se marchait dessus. Liberté ! Je tombai. Liberté de ne pas être...*

Et si je me décomposais comme tout le monde, personne ne m'en voudrait d'être vivante. Personne ne penserait à piller ma vie, à taire mes envies. *La censure, c'est le crime à l'état pur.*<sup>10</sup> *La terre est bleue comme une orange verte.*<sup>11</sup> *Ceci n'est pas une pipe.*<sup>12</sup> Ni une blague.

J'ai tellement peur de finir comme eux, qu'ils assassinent le phénix et qu'ils embrasent les cendres. Dans notre monde, les gens qui sont originaux sont des perdants. C'est ça, le sort que l'on jette à ceux qui ne font pas l'académie, à ceux qui cherchent hors des sentiers battus : l'ignorance. C'est l'ultime crime contre la culture.

Ô Cesare,<sup>13</sup> mon zombie préféré, viens dire à tous ces gens que, même après une défaite, tout n'est pas perdu, qu'il ne sert à rien de noyer son désespoir dans l'illusion (et encore moins de conquérir l'Europe, bien entendu).

J'aurais dû écrire une histoire de gouvernement corrompu, j'aurais gagné le premier prix. J'avais même pensé à un happy end...

De toute façon, à quoi bon faire gagner une écrivaine qui ne savait même plus écrire. Il paraît même que les écrivaines n'existent pas ! Je n'existe donc pas. Je ne suis qu'un personnage et on vous a menti. Est-ce qu'écrire, c'est mentir ? Est-ce condamnable ? Mais quel **délit** ce fut d'écrire ? D'exister ? De grâce, si vous pensez ne pas retenir ce texte, mettez-le au moins au recyclage, de façon à ne pas encourager d'autres **attentats** contre les arbres.

---

10-*Les Oranges sont vertes*, Claude Gauvreau.

11-Amalgame de *Les Oranges sont vertes* de Claude Gauvreau et de « La Terre est bleue comme une orange » de Paul Éluard.

12-Peinture de René Magritte.

13-*Das Kabinett Des Doktor Kaligari*, Robert Wiene (Film des années vingt qui visait à encourager la population découragée et sans-le-sous de l'Allemagne à se prendre en main).

Et puis, c'est vrai, je n'ai pas fait mieux que tous ces gens dont j'ai fait le procès. Je n'ai rien fait pour changer ce monde. Je l'ai regardé mourir et je l'ai laissé m'achever. J'ai fermé les yeux sur ce qu'il restait de beau. Je suis devenue pourrie et j'ai écrit des textes pourris. Je ne suis même pas allée voir *Ce qu'il reste de nous*.<sup>14</sup> J'ai oublié. J'ai tant oublié. J'ai arrêté de vivre après un revers, comme ces gens qui n'ont jamais accepté l'échec du OUI.

Est-il trop tard pour vivre ?  
Il est quinze heures. Je suis morte de fatigue.

27 mars 2005, dimanche de Pâques

Après le non final vient un oui,  
et de ce oui dépend l'avenir du monde.

WALLACE STEVENS

Ayant conquis ma liberté,  
je ne gênais plus la leur.

PAUL-ÉMILE BORDUAS

Merci.

Ce matin, dans ma chambre-tombeau, j'ai lu deux livres. Un Gombrowicz, un Orwell.

---

14-Film de Hugo Latulippe et de François Prévošt.

Et j'ai repensé au mot « crime ». J'ai cherché à comprendre ce qu'il représentait. J'ai fait une liste. Dans l'ordre d'apparition : « complot, péché, forfait, empoisonnement, infanticide, faute, trahison, infraction, espionnage, parricide, grivèlerie, délit, attentat ».

Un crime, c'est peut-être une pauvreté de vocabulaire, un manque de style, un néologisme, un texte arrogant. Mais c'est surtout l'académisme, l'écriture impersonnelle, l'oubli, la non-culture, la discrimination, l'ignorance, la stagnation, l'abandon.

Le fait de rester immobile quand on peut faire un petit pas.

Sommes-nous tous des criminels ?

Même si plusieurs imperfections subsistent, je crois profondément qu'il n'est pas trop tard, il n'est jamais trop tard pour vivre. Je crois que nous pouvons faire un pas. Voilà pourquoi j'ai pris le pari d'écrire ce texte en quelques jours, et d'y laisser ma vieille peau...

Ce matin, je suis sortie de mon tombeau. Je suis allée m'acheter des bouquins. Je suis allée voir ce qu'il reste de nous.

## «Moi et personne d'autre»

Olivier Paradis-Lemieux

*Je suis vieux, trente-cinq ans, pourtant, à une époque, il était d'usage d'être centenaire. Il y avait même eu, autrefois, un être, quelque part, qu'on disait immortel.*

**H**ier, pour ce que cela veut dire aujourd'hui, s'est tenue une partie de hockey sur glace, histoire de préserver une certaine tradition. Peu se souvenaient des règles et les autres n'en avaient que faire. À la fin, seul un petit garçon se tenait debout, le visage maculé de sang, les autres gisaient soit sur la glace, soit sous la glace. Quelqu'un qui y était, peut-être le garçon, peut-être son père, aurait raconté qu'on ne souciait pas de jouer, que chacun n'en faisait qu'à sa tête, que tous respectaient le plus total chaos.

*Avant la noirceur, j'avais appris à jouer au hockey, mon père m'avait montré, j'étais bon.*

Je me suis échappé ce matin. J'essaie de toujours garder le contrôle absolu de ma personne, mais, ce matin, je n'ai pas pu arrêter toutes ces folles pensées qui traversaient mon esprit. Il est si facile de faire ce qu'on veut.

*Dans la pénombre de la noirceur, le bien et le mal s'étaient fusionnés en une sorte d'éthique chancelante.*

Demain, j'irai à l'épicerie, malgré les ragots et autres ragoûts, il faut toujours manger. Un homme dormant derrière moi est en piteux état, il n'a pas mangé depuis des jours. Avant, il aurait certainement été un scientifique.

*Les gens disent n'importe quoi. Certains n'emploient aucune syntaxe. Ce n'est pas étonnant ; personne ne leur a appris, personne n'a trouvé bon de leur enseigner quoi que ce soit. Chacun pour soi !*



Je me suis donc échappé, je déambulais tout bonnement, comme on déambule souvent, d'un pas léger, mais décidé, l'assurance naïve de simplement aller d'un point A à un point B. J'ai osé saluer quelques ombres dont le visage me semblait d'une familiarité évidente. Certains m'ont salué en retour, d'autres sont partis en courant, encore un autre a baissé la tête, une a souri, enfin, un est resté stoïque.

*On s'était réveillé un matin, comme dans le brouillard. Il avait fallu enterrer beaucoup de gens. Mon père ne souriait pas, ses muscles s'étaient affaiblis. Ma mère avait beaucoup vomis. Le décompte des jours se fit dur alors je ne peux qu'affirmer que, quelque temps plus tard, j'ai dû les enterrer aussi.*

Il n'y a pas si longtemps, un enfant — je devrais dire un moins jeune, ce serait plus représentatif — faisait de la bicyclette quand une bande l'a entouré et est repartie avec une de ses roues. L'enfant a longuement pleuré, je l'ai regardé, amusé.

*Certains changent des mots pour le plaisir, d'autres en inventent mais, comme il n'y a personne pour régulariser la pratique, tous s'en donnent à cœur joie. On ne parle plus comme on parlait, on ne parle pas comme on parlera, il est de plus en plus dur de parler. Un intime n'a déjà plus un seul mot en commun avec moi. Nous nous sommes perdus de vue.*

*À ce moment, je ne m'étais pas encore échappé, mais cela n'allait plus tarder, déambulant comme je déambulais, je fus surpris d'entendre un bruit venir à mon oreille droite. Ce n'était pas une voix, pas un murmure, pas un ruisseau malsain, mais un frottement. Deux membranes s'étaient rapprochées puis distancées promptement. Cela avait engendré une onde qui avait fait vibrer mon tympan un peu à la manière de vétustes tambours. Ma déambulation s'est rapidement arrêtée, tous se sont arrêtés. Un événement se préparait.*

*La noirceur, personne ne sait ce qui l'a causée, on a tous notre opinion, la mienne étant évidemment la seule valable. Pourtant sur les conséquences nous sommes presque unanimes. Des morts, de la dévastation, une perte sensible de toute luminosité, des mutations, de la peine, un rapetissement de l'espace vital, un manque flagrant de nourriture. Je suis peut-être le seul à avoir remarqué qu'en plus toute hiérarchie a disparu, que toute forme de gouvernement s'est dissipée, que les gens ont vu tant d'horreurs qu'ils sont capables de commettre*

*les pires sans avoir une parcelle de remords apparent. La législation est chose du passé. L'anarchie n'existe pas car elle est la seule chose qui existe encore.*

Il y a à peine une heure est passé devant moi un singulier cortège masculin. Ils étaient trois, un devant, deux derrière. Ils formaient un V, ou encore, un triangle. Celui de devant était différent, les deux autres auraient pu être jumeaux. Le différent a crié et s'est effondré. Indifféremment, les faux ou vrais jumeaux l'ont enjambé. Ce n'était qu'une coïncidence.

*Au bout de la route, le sol s'arrête abruptement. En contrebas, il n'y a rien de plus ou de moins qu'en haut. Le sol s'arrête. La musique s'arrête. Les gens s'arrêtent. On prend un temps et on revient. Nul ne va plus loin. J'irai, j'y suis allé, j'en reviens tout juste, j'y suis déjà, je n'y serai jamais plus, je n'y ai jamais été. L'espoir a disparu avec ses couleurs. Seule persiste une certaine noirceur.*

J'ai eu mal, si mal. Je m'étais juré de me contrôler, de faire comme avant, de ne pas être comme les autres, insouciant, de continuer à croire, d'agir correctement, de suivre une ligne. Tous se sont remis à marcher, épars. Seul, en cette masse, j'avais mal. Un passant a disparu, je me suis senti mieux. Ce n'était pas suffisant. Ce n'est jamais suffisant

*Je suis sans voix, les mots me manquent, chut ! tais-toi ! on ne parle pas dans les rangs, monsieur Moore, empêche-la de parler, se taire et être belle, arrête de penser tout haut. Tous les gens parlent régulièrement, constamment, souvent pour rien dire.*

Une fois, quelqu'un qui comme moi se souvenait a tenté de rétablir les règles. Il était charismatique, certains l'ont suivi jugeant l'idée bonne. J'ai laissé faire. Il a instauré une dictature communautaire, on ne pouvait penser que ce qu'il voulait qu'on pense en faisant pousser des tomates. Ce fut dur au début, mais je me suis habitué. J'ai ouvert les yeux, son rêve utopique s'est éteint. Je ne crois pas qu'il se souvenait d'avant, prendre le pouvoir doit être inscrit dans l'homme, le perdre aussi.

*Avant, je mangeais des pâtés et des tartes, il n'en reste rien, pas même des miettes. La noirceur a tout emporté.*

Je me retenais désespérément de crier, mes yeux étaient exorbités de souffrance, ma langue se faisait mordre nerveusement. Un outremoi s'est

avancé. Sous chaque bras, il tenait un flamand rose. L'outremoi me toisait. Son regard me pénétrait, me vidait. Soudain, un flamand se retrouva au milieu de sa poitrine, l'autre vola au loin, l'outremoi perdit son coup d'œil tranchant. Je n'avais plus mal. La cohue autour de moi se poursuivit de plus belle. En tous sens, les gens marchaient, se rencontraient, tombaient, se levaient, demandaient leur chemin, fermaient la bouche, naissaient et mouraient.

*On peut parler, on ne peut écouter. On peut marcher, on ne peut s'arrêter. On peut expirer, on ne peut inspirer. On peut écrire, on ne peut lire. On peut regarder, on ne peut voir. On peut perdre son temps, on ne peut prendre du temps. On peut mourir, on ne peut vivre. On peut tout, on ne peut rien. Bien-venue dans une noirceur certaine.*

Tout à l'heure, on a cogné à la porte. Le dîner était prêt. Je ne sais ni ce que c'était, ni si c'était bon. Je n'irai pas à l'épicerie. Cela m'arrange, je ne l'aurais pas trouvée. Elle change si souvent de place que plus personne ne la trouve. L'épicier la cherche encore. Avant, il aurait certainement été un scientifique.

*Mot à mot, on finissait toujours par se comprendre. On émettait une série de sons en montrant un concept, en mimant un objet ou en exprimant une émotion. Petit à petit, on traduisait les langues et certains se faisaient les gardiens de cette conversion. Cela me manque, personne n'est mon traducteur. Je suis seul dans cette prison de bruits.*

J'étais bien, satisfait. Commettre un acte de violence envers un outremoi est si facile. Avant, on m'aurait montré les conséquences de mes actes. On m'aurait dit que ce j'avais fait était mal. On m'aurait puni, mis à l'écart. Tous auraient cru que c'était mieux ainsi, qu'en m'écartant des autres, je ne serais plus une menace. Ils croiraient avoir retrouvé un confort évident, que j'absoudrais mon crime en regardant les quatre mêmes murs pour des années. Pourtant, on est maintenant, et tous se contrefoutent de cette mort d'homme autant que de ma liberté. Le crime impuni est d'autant moins doux que la punition est petite. S'il y avait eu encore des lois, j'aurais savouré cet instant, alors que, maintenant, je vais me coucher.

*Minuit moins une, il est tard tu sais. Je sais qu'il est minuit moins une, toi tu n'existes pas.*

Un homme avait été, autrefois, amoureux d'une femme. Un bateau avait traversé la lagune et l'homme retourna chez lui. Ainsi pourrait commencer mon autobiographie.

*Il avait plu longuement, de cette pluie qui vous transperce le corps et l'âme. Cette damnée pluie ne s'arrêtait jamais, toujours elle prenait les gens et les emmenait au loin. Elle s'est arrêtée tard, si tard qu'on ne voyait plus les couleurs miroitées dans les gouttelettes tombantes. Dans la noirceur, j'ai levé la tête une dernière fois et j'ai vu la dernière parcelle de lumière s'extraire de la dernière goutte. C'était fini, il ne pleuvrait plus.*

Je ne me suis jamais couché. Je suis resté là, à me voir tuer l'outremoi, une fois, deux fois, trois fois j'ai ressassé la scène. Chaque fois, elle s'amplifiait et répandait en moi un bonheur véritable. Peu de temps après, je suis devenu complètement obsédé par mon crime. J'étais devenu omniscient de cet instant. Les points de vue se modifiaient à chaque seconde. Je voyais la séquence de tous les côtés, du haut, du bas, de l'intérieur, de profil, en stéréo, d'un œil, puis de l'autre. Les images se multipliaient à une cadence folle. Mon crime en stroboscope était toujours le même. Ce n'était plus suffisant. Les images cessèrent et mon monde redevint le même, moins les gens. J'attendis.

*Une prison, l'attente est une prison. La clé est le futur, un élément du futur sur lequel je n'ai aucun pouvoir et qui vient me libérer en attendant la prochaine attente. L'attente serait-elle donc l'élément libérateur de la détention. Qu'est-ce qui est pire : attendre que l'attente se termine ou qu'elle commence ? Je n'attends plus rien, il n'y a plus d'éléments futurs. La noirceur a amené avec elle toute temporalité. Ce moment n'est rien, ni celui-ci, ni celui-là.*

Le mois dernier, on avait ouvert la bouche devant moi. Puis, on s'était mis à articuler distinctement. Des sons m'avaient atteint. Des lèvres semblaient former des ronds ou des carrés autour de chacun de ses sons. Elles les englobaient puis les projetaient violemment vers toutes les directions. Béat, je ne comprenais rien de ce maelström sonore, encore moins de ce qu'on me dit alors, si encore c'était des paroles. Pourtant, je restai là à écouter ce qu'on éruçait. J'étais en transe médiatique, spectateur passif d'une représentation dont je ne saisisais pas le sens. Le lendemain, peut-être demain, je cochai un carreau sur une toute petite feuille de papier, je la mis dans une boîte. On me félicita, j'étais utile.

*Que je me déplace, ici ou là, que je me projette, ici ou là, que vous vous déplaciez, ici ou là, que vous vous projetiez ici ou là, le point de vue reste le même. L'observateur, prisonnier de son corps et de sa réalité ne peut vivre hors de lui, même en prenant une bonne inspiration. Tout tourne autour de lui. Chaque point est à chaque instant le centre de son propre univers.*

J'attrapai le futur au vol, pour voir que rien n'avait changé. Comme je l'avais oublié, mis de côté, que je m'étais réfugié dans l'inaction le plus tard s'était dénaturé. Ce n'était plus le futur encore moins le passé. Je commençai alors à réaliser ce que cela impliquait, ce que j'avais accompli, ce que je vous avais fait. Profitable nature. Vous en stase complète, je commençai à vous inventer des scénarios, une vie dont seuls mes désirs seraient maîtres.

*Jeune, j'étais assis sous un pommier et je mangeais une orange mécanique. Je ne pris pas la chose avec trop de gravité.*

Le garçon s'était éveillé douloureusement, abruptement réveillé par les cris qui se promenaient dans les longs corridors de son antique demeure. Il sortit rapidement de sa chambre pour tenter de déterminer la provenance des hurlements stridents. Alerté par ses sens, il regarda par-derrière son épaule brûlante et vit que des flammes gigantesques se dirigeaient droit sur sa maigre personne. Il voulut se réfugier dans son lit, mais la porte n'était plus là. Il courut en direction inverse de l'enfer tourbillonnant qui se profilait derrière lui, mais le tapis roulant de l'interminable hall ne lui fit perdre que cinq kilos, sans pour autant qu'il s'éloigne de sa mort annoncée. Après avoir ri de la situation un temps, je superposai les flammes au garçon, et il se consuma rapidement. Au columbarium, on le prit ainsi. J'effaçai l'image de mon esprit, et en ouvrant les yeux, le garçon n'était plus dans la foule inerte. Les scénarios se succédèrent et la foule diminua rapidement.

*On avait souvent souri, affichant un paraître heureux, puis on avait compris que sourire ne donnait plus rien. Nos visages s'étaient assombrés, la noirceur venait de descendre sur nos âmes. Nos cœurs se durcirent, certains plus rapidement que d'autres, jusqu'à ne devenir qu'une pompe à sang vicié ou propre. Il y eut guerres, génocides et autres désagréments passagers causés par ceux qui ne souriaient plus. Leurs moues désagréables se propagèrent, et après quelque temps, il n'y en avait plus qu'un seul qui souriait, un déséquilibré. Sourire devant la noirceur, je m'en confesse, c'est unique, marginal, complètement pervers.*

Quelque temps après, le vent soufflait dans la crique et les oiseaux moqueurs marchaient sur les galets tranchants. Ma nymphe prit le volatile, le secoua doucement, cura ses ongles, brossa son duvet. Une plume se détacha et vint se nicher entre deux pierres. Elle était noire, opaque, lourde. Cela aurait pu être une simple caractéristique raciale, mais une bourrasque emporta une multitude de fines gouttelettes noires vers le large. La plume, lavée, enfin blanche comme avant, partit un peu plus tard avec le dernier souffle d'Éole qui mourut sur la vague tardive. Ma nymphe, toussant du goudron de tous ses poumons, m'adressa un regard et marcha, noire comme les autres oiseaux, vers la mer qui se retirait déjà. Elle battit longuement des bras, mais ne s'envola jamais. L'or noir brillait à tout jamais dans le fond de ses yeux.

*Tout ne peut pas être allégorie, il doit y avoir, quelque part, en quelques lieux, du concret, ou rien n'est plus vrai ? Rien n'est plus vrai.*

Les outremois se sont tous remis à marcher, très rapidement cette fois, se cognant entre eux à tous les instants, aux intersections comme dans les places isolées. Ils n'obéissaient à aucun schéma logique, à aucun ordre prescrit par la nature. J'ai eu mal, encore eu mal, toujours eu mal. Pourquoi dois-je avoir toujours aussi mal quand ils tournent autour de moi ? Ils n'avaient l'air que de pathétiques électrons orbitant aléatoirement autour d'un noyau vibrant empli de multiples forces de cohésion tiraillées par l'extérieur. J'en pris un au hasard, rien d'exceptionnel chez lui. Je le broyai en peu de temps. Il ne lâcha aucune plainte ni ne posa une seule question. La douleur s'était enfuie, pour moins de temps cette fois. La foule ralentit puis s'arrêta.

*L'homme au manteau m'avait prévenu. On ne peut pas s'asseoir ici. S'asseoir, c'est se reposer, s'asseoir c'est prendre son temps. Il n'y a plus de temps ici, on ne peut donc pas le prendre, on ne peut donc pas s'asseoir. Rebelle, j'ai tenté de faire autrement. Je me suis assis, debout. Les réalités physiques ne sont plus réelles et encore moins physiques. Dans mon virtuel mental, l'homme au manteau rit abondamment. Avant, il avait certainement été un scientifique.*

Vers la fin, on était entré chez moi sans crier gare. On me rudoya longuement. Ils prenaient un plaisir morbide à voir mon corps se cogner contre des objets toujours plus massifs. Je n'étais pour eux qu'une poupée de chiffon dans les mains d'un garçon découvrant les joies de la testos-

térone. Ils s'attendaient à ce que je les implore, que je leur hurle que c'en était assez, que je les supplie d'abrégé. Non. Je leur commandai d'arrêter. On était déjà basculé en moi. Riant sur mon trône neuronal, nous vîmes sur grand écran, sous-titré en binaire, leurs âmes s'étioler.

*De rien jaillit tout, et sans tout, rien ne peut exister. Ce monde en est un de contraste.*

De la foule inerte, un outremoi s'est avancé. Il ne me fixait pas. Ses yeux se promenaient tout autour et sur moi, sans jamais s'immobiliser. Il examinait chacune des parcelles de mon environnement. Il posa une main contre la mienne et je sentis son froid contact. On discuta, on se comprenait, on parlait la même langue. Avant un temps, la foule disparut, emportant avec elle ses dérangeants échos de chœur grec. Ses réflexions étaient aussi valables que les miennes, son esprit me charmait. J'étais enfin capable de vivre avec un autre. Il me lança un clin d'œil au moment où je lui en faisais un. Je brisai le miroir contemplatif, il en fit autant. Il n'avait jamais existé. Je bouillonnais de rage devant ma faiblesse, mon manque évident de logique. IL ne peut pas être mon égal, alors à quoi bon que IL vive ? Dans un soubresaut, les outremois réapparurent. Une onde de choc dont j'étais l'épicentre les repoussa suffisamment loin pour que je n'ai pas à m'en soucier.

*Isb, hmff, beurk, kinks, bang, ha, pouish, crack, ouf, keuf, ssssss, tchout, grrrr, gne, arg, zzzzzzzz. Tant de sons qui n'existent que dans la mémoire sociale, tant de vérités qu'aucun mot ne pourrait remplacer, les onomatopées sont seuls porteurs de sens. Foutaises dictionnaires et autres conjugueurs, vous n'êtes que geôliers d'un mensonge édifié en sacro-saint savoir. Bla bla bla.*

À un moment, ma symphonie intellectuelle atteignit son paroxysme. Chaque mesure faisait valser avec de plus en plus de régularité la troupe apeurée des outremois. Je me dressai enfin devant eux dans mon chic habit de soirée : un pingouin, une canne blanche et un chapeau. Les couples, dont les partenaires peu fidèles s'interchangeaient au rythme des crescendos et decrescendos, penchaient constamment la tête à droite et à gauche pour m'apercevoir, cherchant une quelconque vérité de leur condition dans la mienne. Plus besoin d'en éliminer pour asseoir mon autorité, ils m'étaient acquis. Je ris à gorge déployée et la musique tomba en sourdine. Mon rire fusait dans tous les recoins de mon esprit rebondissant aisément sur les souvenirs refoulés. Je chassai la foule du revers

de la main. La fiction fantasque d'une oligarchie s'évanouit. Jamais plus je n'aurais besoin d'inventer les autres pour être. Nu comme un ver, au milieu de nulle part, j'entendis au loin, faiblement, l'écho de mon bonheur illusoire.

*Il serait faux de croire que beaucoup s'étaient soucié de l'apparition de la noirceur. Cela est parce que cela doit être, disait-on. Elle aurait peut-être pu être contrée dans ses tous débuts. Un effort de masse aurait suffi. Un effort ne peut être qu'individuel ; la masse ne possède que de l'inertie. Avant, j'avais été un scientifique.*

L'onde de choc les avait annihilés. **Pas moi, ni toi.** Je mentirais si je disais que ce n'était pas mon but. Pourtant, que ce succès se colle de si près à mes fantasmes m'enveloppa dans une euphorie aussi soudaine qu'inespérée. Je tournais et tournais sur moi à une vitesse qui vous lève normalement le cœur. Ma vision n'était plus qu'un flou uniforme où aucune aspérité ne subsistait, aucune incongruence, aucun homme. Ce n'était pas une harmonie, mais un apaisement. Je fermai les yeux un moment, essayai les chaudes larmes sans tristesse qui bariolait mon visage, les ouvrit. Ma rotation s'épuisa, une tache marquait le flou. Je vacillai un moment, crachai ma bile et affrontai l'inconcevable. Un mètre dix de haut de chair humaine se dressait, intact devant moi. Je n'étais plus seul, j'avais mal.

*Les langues comportent des centaines d'exceptions, tant d'exceptions qu'elles finissent par former une règle : c'est l'exception qui confirme la règle. C'est donc l'exception qui l'infirme aussi. Elle nous fait peur, cette sottise hors du commun, car on ne peut la contrôler. Du moment qu'on accepte l'exception, on ne peut plus rien. Je ne peux plus rien.*

À aucun moment, je n'y suis parvenu, être complètement seul. Je voulais juste être moi ; me sentir, me toucher, me goûter, pleinement. Et te voilà, toi. Un moment après que j'aie senti le bonheur final et complet, tu viens abréger une infinité d'extases. **Je ne suis pas réel, alors chasse-moi.** Tu sais que je ne peux pas. **Alors, oublie-moi, range-moi ailleurs. Tu es maître ici, fais ce que bon te semble. Dehors, il n'y a personne, il n'y a qu'ici qu'il y a des gens.**

*Je les ai tous effacés, un à un, cela prit un temps, ou cela se fit instantanément. Ce ne fut pas dur, encore moins pénible. Il n'y a que toi, toi à qui je narre ma vie, toi qui ravives tous ces souvenirs. Tu es pervers, fous-moi la paix. Tu n'es même pas ma conscience. Cela fait longtemps qu'elle a fait ses valises,*



*entassant dans tous les recoins qu'elle a pu trouver ses robes aguichantes et ses parfums enivnants, et qu'elle a pris un aller simple pour partout sauf ici. Elle y est allée, mais elle s'est retrouvée nulle part. Partout est ici.*

Tu n'es qu'un petit garçon, ne me fais pas croire que c'est l'espoir inhérent à l'enfance ou l'innocence juvénile qui fait que tu es encore là, intact et sain. Sur la plus haute branche, un rossignol chantait. Tu as le cœur à rire, moi, je l'ai à pleurer. Maudit sentimentaliste, tu es enraciné loin, il va m'être encore plus dur de t'arracher, mauvaise herbe.

*Les entre-deux surviennent toujours après coup.*

À la fin, il n'y a plus que moi ; le petit garçon et autres outremois se sont estompés, il ne reste même pas une marque d'eux. Je tire sur la corde et le soleil s'éteint avec lui son reflet lunaire. Les étoiles crachotent leurs derniers photons. Pas un éclat ne vient troubler la noirceur, finalement complète.

*Je ne suis pas un Cavalier de l'Apocalypse. Tu es ce qui s'en approche le plus. J'en retire une certaine fierté. Je sais.*

Je n'ai jamais été hargneux, encore moins colérique. Non pas que je refoulasse mes sentiments, mais je savais toujours prendre les choses avec un grain de sel. **Alors, pourquoi te fâches-tu contre moi ?** Parce que tu ne dois plus être ici. Si tu étais parti avant, tout serait déjà terminé, tu ne fais que retarder l'inévitable. **D'accord, si tu le prends ainsi, je pars bientôt, mais avant, trouve la réponse à cette question, cela t'éclairera sûrement sur les raisons pour lesquelles je suis encore ici.**

*Je ne veux pas me coucher, ne ferme pas la lumière, j'ai peur du noir, il y a un monstre sous mon lit, un voleur va venir me dévorer, il y a un serpent dans mes couvertures, des araignées rampent sur mon pyjama. Ne ferme pas lumière, j'ai peur de la noirceur. La nuit sera bientôt complète. Alors, ce ne sera pas du noir.*

**Qui suis-je ? telle est ma question.** Le petit garçon. **Ce n'est pas suffisant, cherche plus loin.** Ce n'est jamais suffisant. **Tu te répètes.**

*La maîtresse nous fait épeler un mot C-R-I-M-I-N-E-L. Plus loin. À la récré, je fais sauter les lunettes du petit garçon avec mon ballon rouge. Plus loin. On joue au gendarme et au voleur, je l'attrape et lui fais payer son crime. Plus loin. À la campagne, derrière le chalet, j'entends un bruit, dans les fourrés, il y a un petit garçon qui me regarde, je fonce vers lui, saisis un galet au sol, saute et lui enfonce dans l'œil, voyeur, tu ne regardes plus. Ça y est. Mais tu n'étais pas mort. Si plus tard, avec les autres, mais pour toi, cela revient au même. C'était la première fois que tu riais autant.*

Toute ma vie, je n'ai fait que tenter de recréer ce moment. À la manière d'un toxicomane, il m'en fallait toujours plus, les sensations devaient toujours être plus importantes. Toutefois, rien négale le bris de l'innocence et rien négale le bris de ma propre innocence. **Même tous nous tuer.**

*Ailleurs : C'est inconcevable, personne ne peut espérer une telle chose, personne n'est assez inhumain pour tenter une telle entreprise. On ne peut pas se réjouir de notre finalité. Dire que je lui ai donné les fonds. De toute façon, il n'y aura personne pour me crucifier sur la place publique, ni pour profaner ma mémoire. C'est maintenant ? merde, moi qui voulais dire au revoir à ma maîtresse.*

**Tu as pensé à une épitaphe.** J'ai trouvé la réponse à ton énigme, tu pars maintenant. **Prenez un homme, enlevez-lui tout ce qui fait de lui un humain, et vous avez ce qu'il y a sous vos pieds.**

*Ici : rien de tout ça, pas un cri, pas un remords, pas de préparatifs ni de veillées funèbres, pas d'acceptation non plus, encore moins de rechignements. C'est enfin normal, six milliards au nom de la paix, au bout du compte, infinie. Un peu à contrecœur, tu ne trouves pas ? ne me dis pas que c'est pour nous que tu as fait ça, quel troubadour tu ferais.*

Peut-être, quand tu seras parti, je continuerai un moment. **Non, tu te trompes. On ne peut définir les choses que par ce qu'elles ne sont pas. Quand tu seras seul, tu seras tout, indéfini. J'aurais bien aimé être un scientifique. Je suis athée.**

*Quand j'ai fait exploser le monde, j'en ai trouvé un autre en moi. Nous sommes tous prisonniers de notre crime, ce n'est pas pour me déplaire.*

*Je fais mes valises.*

Tu pars.

*Cette fois, pour de bon, profite de toi un dernier moment.*

Je m'y efforce.

*Tu as tout bien rangé ? tu as tout épousseté ? il ne reste plus aucune saleté ?*

Que toi, que toi.

*C'est une urne, conformiste jusqu'à la fin.*

Je trouvais le clin d'œil charmant. Je vais t'y enfermer comme le génie des contes des mille et une nuits.

*Ce sera plus facile d'oublier l'urne que d'oublier ce qu'il y a dedans.*

Et le contenu partira avec le contenant.

Où est la maison  
Où est la rue  
Où est le petit garçon  
Que j'ai connu

Voici la maison  
Voici la rue  
Mais le petit garçon  
A disparu.

# Acier, costards et kératine

Mathieu Ménard

J'ai toujours cru que la croûte terrestre pouvait se retourner comme  
un bas au lavage.

J'ai toujours cru que les autobus étaient au sommet de la chaîne  
alimentaire automobile.

J'ai toujours cru que l'ironie était le moyen de défense par excellence  
contre l'humanité.

J'ai toujours cru que la honte, par son empreinte sur la mémoire,  
était la complice de l'éducation.

...

Puis, j'ai cessé de croire.  
Voici mon histoire.  
Ou peut-être que non.

Au commencement, il y avait du gris. Puis, dans la variation de pression et de température de l'air ambiant, les molécules du gris débutèrent une valse laborieuse. Le gris s'élevait en filaments élancés, suggérant des structures parfois circulaires, parfois filées. La lumière se joignit à la partie, révélant des transparences autrement invisibles à l'œil nu. Le gris semblait croître de façon organique, ainsi qu'un fluide longtemps oublié par le plus entêté des alchimistes, comme un explosif douxereux prêt à accomplir quelques cabrioles avant de se diluer dans l'infini.

Mais bon, quel intérêt y a-t-il à considérer la sublimation du gou-dron ?

Revenons plutôt à l'instigateur du phénomène, vers la pointe de cet instrument rempli d'ingrédients hétéroclites, comme un bâtonnet renfermant les ingrédients occultes de l'essence de la solitude. Au bout de ce cylindre délicat et pourtant redoutable, une paire de doigts jaunis, aux phalanges creusées par le poids des années et au teint altéré par une accoutumance conservée depuis des temps immémoriaux pour pallier un stress incommensurable.

Ces deux doigts, participant à une main allongée, élégante, mais curieusement dépourvue d'un cinquième boudin de chair, s'élevaient au-dessus d'une table d'un bois sombre. Au terme de cet organe de préhension, un veston de coupe austère, avec néanmoins le raffinement qu'on peut attribuer à un type frayant dans les hautes sphères sociales. L'étoffe trahissait tout de même de subtils relents, résultat de la fréquentation d'endroits peu recommandables.

Mais bon, quel intérêt y a-t-il à détailler un costard marqué par l'ambivalence ?

Continuons plutôt ce trajet inutilement long, et ce, jusqu'au sommet du vêtement. S'élève alors le regard blasé d'un individu qui en a connu d'autres. Le type de tronche qui pourrait gagner au poker par la seule force du bluff. Les cheveux coiffés avec affirmation, les traits sculptés par le passage impitoyable de la vie, les yeux noirs comme un labyrinthe sans sortie.

À l'occasion, un sourire vaguement coloré et quelques dents en moins, mais surtout l'étincelle d'une malice obscurément violente. Le menton, un tantinet trop volontaire, complète le tableau brossé à la hâte de cet homme inquiétant. Sa présence dans ce café branché, aménagé pour plaire à des jeunes idéalistes et écolos, savait pourtant s'effacer dans l'ombre et dans la fumée d'un coin moins fréquenté.

Enfin, nous faisons connaissance avec K.

De son autre main, il tapotait machinalement la poche de son pantalon. Le contact avec le tissu créait une base rythmique sertie d'innombrables subtilités : un rythme longuement oublié, imprimé dans l'ADN fondamental du genre humain. Il faut dire qu'au fond de ce repli, on ne pouvait pas trouver une connaissance depuis longtemps assimilée,

mais plutôt la raison de ce tapotement harmonieux. Sommeillant effectivement, protégée des regards inquisiteurs, une somme considérable. Le patibulaire distingué attendait l'occasion d'accomplir une opération de blanchiment ; pour cela, il faudrait d'abord que le soleil paresseux de l'après-midi cède la place au néon clinquant de l'infatigable existence nocturne.

Pour l'instant, il se permettait une excursion dans ses souvenirs, remontant le pendule de quelques jours. Confortablement assis dans son bureau, en train de remplir une quelconque paperasse administrative reliée à une future transaction immobilière, il aperçut la pointe d'un parapluie à l'entrée de son antre. Au bout de cet instrument, un individu frêle le regardait placidement. Ce dernier n'avait pas l'intention de s'étendre en larges discussions philosophiques : il voulait simplement lui transmettre un rendez-vous avec son supérieur, le soir même.

C'est ainsi que sous un ciel gris, annonciateur d'un quelconque typhon, K. rencontra le lieutenant. Si la logique sociale la plus élémentaire avait supposé une absence totale de communication entre un truand de son espèce et un représentant des forces de l'ordre, il n'en demeurerait pas moins que, dans la réalité, ces derniers entretenaient des relations cordiales quoique occasionnelles. Le microcosme humain n'étant jamais ni noir ni blanc, les compromis et la corruption favorisaient ce type de rapprochements. Après tout, comme l'avait dit un vieux sage, que faire d'un scalpel dans un jardin de parfums ? La rectitude morale avait les nombreuses facettes d'un prisme, où la lumière se diluait en nuances infinies de gris, et voilà qu'ils se retrouvaient de nouveau, dans un recoin neutre de l'urbanité.

Mais bon, quel intérêt y a-t-il à annoncer une réunion sans en mentionner l'ordre du jour ?

Si le lieutenant et K. se rencontraient, c'était en raison d'un enjeu commun. En cette société, il existe apparemment une certaine faction de jeunes qui ne savent guère apprécier la vibration de l'air sans s'enfiler derrière la gorge un cocktail aléatoire de composants chimiques. S'altérer la conscience semble être dans l'ordre naturel des choses, sauf lorsque cela atteint des proportions démesurées : alors les instances parentales commencent à manifester de l'inquiétude, la serre des petits caïds gagne en vivacité et l'influence des forces de l'ordre perd proportionnellement en vigueur.

Ainsi fut conclu le marché : devant le dégonflement du corps constabulaire (qui est, après tout, davantage un corps de la suggestion du respect de la loi), ce seraient K. et ses confrères qui auraient la tâche de ramener une certaine rectitude aux célébrations musicales, moyennant une somme tout de même colossale. Ils en retireraient comme bénéfice supplémentaire la continuation des rapports amicaux entre les groupes de l'harmonie et du chaos, dans une atmosphère de complets cravates et d'opérations gentiment légales.

Deux jours plus tard frappaient littéralement les gentlemen truands : les petits trafiquants furent rapidement localisés, puis escortés dans des allées moins fréquentées. Ceux d'envergure modeste s'en tirèrent avec une discussion légèrement étranglée (c'est toujours ainsi lorsqu'on vous retient par le collet) et humide (dans l'immobilité, les postillons deviennent des projectiles humiliants). Les plus téméraires, la tête brûlée par l'appât du gain et le cerveau chimiquement altéré,<sup>1</sup> eurent parfois le privilège de goûter à l'acier galvanisé. Au bout du compte, l'important était que la menace fût dissipée, ne serait-ce que temporairement. Les inquiétudes céderaient la place au mutisme, et le corps policier pourrait retourner à sa patrouille tranquille et sans histoire.

Enfin bref, revenons au moment présent.

K. continuait à tapoter la poche de son pantalon, mais c'était désormais un signe d'impatience. La discussion d'un client, enfoncé dans une banquette, commençait à gagner en décibels. Ne se sentant guère l'énergie pour passer de l'agressivité passive aux menaces actives, il décida plutôt d'écraser son bâtonnet de vice et de ramasser son manteau.

Il déposa un paquet de billets pour régler sa consommation et laisser un pourboire digne d'un grand mécène, et alla chercher au gré des vents un endroit où passer le temps. Le soir viendrait bien assez vite, avec l'ouverture de son quartier général de blanchiment. Il était l'actionnaire principal d'une échoppe vendant divers logiciels à un prix ridiculement abordable, et pour cause : tout disque était factice, résultat d'une minutieuse opération de contrefaçon.

---

1-Pour information, la consistance rappelle l'intérieur d'une barre Crunchie, mais sans le goût.

\*\*\*

Baignés dans la lumière évanescence qui passait à travers la façade vitrée, deux interlocuteurs entretenaient une discussion assez mouvementée. Ou plutôt, on aurait pu dire qu'il s'agissait d'une quasi-tirade, interrompue de l'autre côté par des répliques parfois monosyllabiques, parfois interrogatives. Sur la table, un thé dans lequel avaient sombré des billes noires, encore plein aux deux tiers. Aussi, une boisson dans un bol transparent déjà à moitié vide : un vert rappelant les murs d'un hôpital et une consistance écœurante qui n'avait pas l'air de faire sourciller la consommatrice.

L'enthousiaste s'appelait Richard. À l'occasion, il prenait de courtes pauses, où il souriait comme un chat qui vient de gober toute une famille de souris (et le cousin en visite). Quant à son regard, il exprimait à lui seul la quintessence de l'unisourcil. Les traits de son visage étaient capables d'une telle plasticité qu'ils prêtaient une intensité marquée à ses propos.

Devant lui, une adolescente ayant quelques années de moins que lui ; pour préserver son anonymat, appelons-la seulement M. On ne remarquait d'elle que ses cheveux tressés descendant jusqu'au bas du dos. Elle n'intervenait que très rarement dans la discussion, et préférait s'intéresser au liquide verdâtre dans son bol, concoction capable de rendre diabétique tout humain normalement constitué.

\*\*\*

R. – Supposons que le Créateur existe, en tant qu'instigateur du phénomène de la vie. J'aimerais penser que son influence emprunte des voies qu'on ne lui soupçonne pas. En fait, j'irais même jusqu'à dire que la manifestation de la divinité apparaît sous des traits jugés déplorables.

*(M. lève son regard du contenu de son bol.)*

M. – Pourquoi ?

R. – Lorsque le Créateur s'affaire à modeler une nouvelle instance de vie humaine, il dispose d'un certain modèle. Celui-ci contient les qualités essentielles de l'humanité, l'idée métaphysique du genre humain. Or, si l'Histoire nous a enseigné quelque chose, c'est que le Créateur est fort



enclin aux facéties. C'est pourquoi je crois que, lorsqu'il dispose du temps, il se permet de modifier ce modèle au gré de ses inspirations.

*(R. prend sa tasse, fait mine de prendre une gorgée, puis la dépose derechef. Il sourit.)*

Cela se manifeste par les tics nerveux, par les grains de beauté, par l'absence de coloration dans les yeux, par les pieds désarticulés, par les globules rouges en forme de faucilles, par les changements minutieux dans l'éponge qui niche au fond du crâne. Lorsque le Créateur n'est pas accaparé par d'autres occupations et que, à partir de l'ennui, l'étincelle du génie de l'art se manifeste en lui, il se permet des changements plus ou moins subtils de l'idée de l'essence humaine.

De fait, le trait divin se manifeste de façon éloquente lorsque l'unicité de l'instance humaine devient spectaculaire. L'imperfection témoigne de la créative patience, de l'intention délibérée. Ces gestes peuvent sembler malheureux, mais ils n'en demeurent pas moins la porte d'entrée à une variation de l'expérience de la vie humaine, dans une échelle plus ou moins réduite.

*(M. croise encore une fois le regard de son interlocuteur, mais ses pensées voguent en de tout autres contrées. En fait, elle se demande comment elle pourrait entrer dans l'appartement de son ancien petit ami. Elle pourrait s'approprier quelques-unes de ses possessions. Sa guitare, par exemple. La disparition de ce ramassis de fibre de verre et de métal ne devrait donc pas lui entraîner trop de déception — ça fait des lustres qu'il ne joue plus de cet instrument — et ce serait un gain substantiel. Elle pourrait changer son téléphone portable, et profiter pleinement du concert qui aurait lieu dans quelques semaines.)*

M. – Hmm...

R. – Parfois ces mutations semblent favoriser le déclin de la société, portant en elles de sombres nuages. Quoi qu'il en soit, elles permettent quand même de révéler des qualités humaines qui resteraient dans l'ombre. Sans faire l'expérience de la souffrance dans ses propres entrailles, comment peut-on ressentir de la compassion pour quelqu'un d'autre ? Sans côtoyer plus démunie que soi, comment peut-on prendre conscience de ses

privilèges ? L'altérité devient une porte d'entrée ; elle change l'expérience de la vie, pour le pire mais surtout pour le meilleur.

*(M. fait un signe de tête, esquisse un sourire vaguement malicieux.)*

M. – Pour cette fille, je crois que le Créateur avait un long congé.

*(R. tourne légèrement la tête, prend une gorgée de thé. Il regarde M., qui elle-même semble fascinée par sa réflexion dans une cuillère. Il se rappelle la première fois qu'il l'a aperçue : la tête à l'envers, en train d'entrer par effraction dans son logis, via une fenêtre entrouverte. Loin d'être hostile à cette apparition, il avait plutôt profité de l'occasion pour acquérir, en échange de son silence, une disciple.)*

R. – As-tu vu son magazine ? Des mises en page élégantes, dynamiques, servant à fortifier l'impression que laisse la beauté retouchée à l'aérographe. Je serais prêt à parier qu'elle souhaite, consciemment ou non, atteindre ce canon esthétique. C'est l'air du temps : pour ressembler à ce qu'on trouve sur les pages glacées et sur les écrans plasma, on est prêt à se faire charcuter le visage, sinon le reste de l'anatomie. L'élocution perd du terrain, mais la symétrie de la dentition et l'apparat capillaire deviennent des armes redoutables pour progresser dans la hiérarchie sociale.

*(M. acquiesce d'une inclination de la tête, puis croise ses jambes. Elle vient de se rappeler qu'elle possède encore une clef de l'appartement. Elle connaît le temps idéal pour accomplir une visite : un après-midi écrasé, marqué par l'absence de l'ancien copain, le quartier vide tandis que les salariés gagnent leur pain en d'autres régions de la ville. Peut-être que son amie la suivrait dans cette expédition. Si elle avait une dose suffisante d'alcool dans le sang, elle était prête à accomplir les frasques les plus stupides sans ressentir les inhibitions reliées à la peur des conséquences.)*

\*\*\*

Après avoir quitté le Vestal, K. emprunta quelques ruelles pour réapparaître dans le marché à ciel ouvert. Après toutes ces années, il savait encore apprécier l'effervescence urbaine. Après un survol de l'endroit, il s'installa à un poste informatique. Le temps de glisser quelques pièces pour s'acquitter du tarif horaire, et il commença à pianoter sur le clavier. Changer constamment l'endroit où il accédait à la toile lui assurait un certain anonymat. Apparut devant lui une interface tout ce qu'il y a de

plus normale. De fait, un novice n'aurait pu savoir s'il était en train de payer ses factures ou d'écrire un billet doux à la dame de ses pensées.

Mais bon, à quoi rime un terminal sans une finalité ?

Il quitta le kiosque quelques minutes plus tard pour continuer sa ronde dans les dédales du quartier. Ses pas résonnaient contre les pierres pavant le sol, mais son sixième sens lui serrait les tripes et aiguïsait ses perceptions. Lorsqu'il se retourna, ses suspicions se confirmèrent : il était suivi. À peine plus âgé qu'un gamin, les pas feutrés, un poids léger. Le garnement avait évité la ronde d'épuration des gentlemen truands, et il voulait désormais venger ses confrères mis hors circuit.

Pendant un instant, l'air sembla devenir liquide. Dans un ballet assuré, K. évita le forcené qui le chargeait. Aussi rapidement, l'acier se joignit à la danse pour s'enfoncer dans la chair de la recrue, coupant l'élan en même temps que le souffle. L'assaillant s'écroula doucement sur la pierre ; K. poursuivit sa marche. Il était déjà loin lorsqu'un cri d'horreur retentit, implorant l'appel des secours pour un délinquant qui aurait droit à une convalescence respectable et à quelques transfusions.

\*\*\*

R. – Pourquoi pas ? Pourquoi ne pas standardiser l'apparence ? Quoi de mieux que de plonger dans l'acier duveteux de l'anesthésiant ? Ce qui ne me tue pas me rend plus fort. Au final, Nietzsche avait peut-être raison pour la mort de Dieu, mais il n'avait pas choisi les bonnes voies. Les gens sont trop angoissés pour abandonner les dogmes spirituels et les réponses à la peur indicible du vide.

L'ambition d'eugénisme, elle, n'est pas sur le point de disparaître. L'Homme n'a pas honte du génocide : il le pratique depuis l'époque où, selon les historiens, il côtoyait un cousin vaguement apparenté, dont il aurait effacé la présence terrestre par un contrôle calculé des ressources et le développement d'outils plus efficaces.

M. – Je viens de me rendre compte que je n'ai pas un rond. Pourras-tu payer pour moi ?

*(R. approuve et sourit. Il prend une autre gorgée.)*

R. – Il est impossible d'isoler tous les facteurs d'une destinée historique aussi large. Peut-être y a-t-il une coalition de bien-pensants, sortie d'un enfer pavé de séduisantes intentions. Chose certaine, une industrie s'est bâtie autour de ce phénomène, aussi puissante qu'influente. Nous sommes en surface : naître mieux, naître en plastique. Ce qui est maintenant une opération macrométrique aura plus tard un potentiel nanométrique, quand les hautes sphères de la science auront rassemblé toutes les clefs.

Or la conséquence inévitable est un eugénisme fonctionnel : ce moule entraîne nécessairement une limite des opportunités, des activités. À partir de ce point, nous tombons assurément dans la mort du divin : le décès de l'unicité de l'expérience entraîne la disparition de la multiplicité des points de vue, des chemins tracés par le geste de l'activité créatrice. C'est l'effritement de la polysémie ; en fait, on pourra rayer du dictionnaire tout ce qui a le préfixe « poly ».

M. – Et c'est mauvais ?

R. – Non, justement. C'est d'abord et avant tout la mort de Dieu. Cela peut sembler effronté, mais il s'agit d'un crime spectaculairement payant : le déicide suppose que l'humanité assume son autonomie sur la corde raide. C'est le bénéfice simultané de l'affranchissement des ficelles de la destinée, et la naissance de l'utopie. C'est la société bâtie sur un eugénisme esthétique et fonctionnel — une sorte de démocratie de facto, stupide mais cohésive.

Peux-tu imaginer les prémices de cette configuration ? La société annoncée par un vieux philologue à moitié délirant, accomplie au terme d'un processus longtemps violent, devenu simultanément pernicieux et normatif.

*(Satisfait de son effet, R. s'enfonce dans le silence. Son visage, marqué d'une expression béate, trahit une profonde expédition dans l'imaginaire. En fait, un regard plus observateur pourrait y discerner des tressaillements subtils, parfois même des orbites révolues le temps d'une fraction de seconde.*

*Autour de R., le monde semble temporairement s'arrêter, ou du moins prendre un rythme ralenti. Il soulève sa tasse vers ses lèvres, dirigeant un liquide qu'on ne sait tiède ou chaud. Il prend une gorgée, s'assure de la conserver*

*en bouche afin d'assimiler les subtilités des épices et autres concoctions ayant servi à la préparation de cet élixir.*

*Après un moment de dégustation, R. déglutit. Il tousse deux, peut-être trois fois : sans que l'individu ne montre de signes d'étouffement, on pourrait deviner que le liquide a hésité avant de prendre la bonne voie. R. tousse encore une ou deux fois, puis il semble pris d'un frisson secouant l'intégralité de son être.*

*Pendant un court moment, le temps perd toute pertinence. R. sent ce qui ressemble à la division de sa conscience en des centaines, voire des milliers d'éléments disparates. Pour cause : sa tête vient tout juste d'exploser, marquant ses derniers moments sur ce plan de l'existence. Dans les recoins les plus intimes de son cortex, sa réflexion métaphysique avait atteint une telle profondeur qu'il n'avait plus aucune raison de prolonger son séjour sur la planète bleue. Devant la force de sa révélation, il décida plutôt de plonger, tête première, dans la certitude d'une existence meilleure par-delà le voile des perceptions sensorielles. Comme ça, tout simplement.)*

\*\*\*

Comme d'habitude, cette perte spontanée de la cohérence physique ne fit guère tressaillir les clients du Vestal — chacun continua à vaquer à ses occupations avec diligence. La jeune fille se pencha vers feu son interlocuteur et lui retira la Rolex du bras et le portefeuille de la poche intérieure de son veston. Elle en retira une liasse de billets, y laissa un montant correspondant à l'addition et à un généreux pourboire (le nettoyage serait sans doute peu plaisant). Après une courte hésitation, elle conserva le reste. Elle donna quelques tapes sur l'épaule de R., puis sortit de l'établissement. Dans le soleil effacé de la fin de l'après-midi, elle braqua son cellulaire pour composer le numéro d'une de ses plus fidèles amies.

\*\*\*

Installé sur une table parallèle au mur, partiellement masqué par une arche où grimpaient la végétation, un client essayait machinalement les quelques bouts de chair qui avaient atteint l'endos de son ordinateur portatif. L'écran le baignait dans une lumière éthérée : on aurait pu se demander s'il appartenait vraiment à cette dimension, ou s'il s'agissait d'un fantôme revenu hanter cette ville, irrésistiblement attiré par la révolution numérique.

En fait, si Colin était assis à cette place et que l'explosion défiant les lois physiques ne l'avait guère fait bouger, c'était parce qu'il occupait un point stratégique. Il affectionnait particulièrement cette table, parce qu'elle se situait à la limite d'un point d'accès Internet sans fil. Il ignorait le propriétaire de cette connexion, mais il savait surtout qu'il avait été trop idiot pour en bloquer l'accès à quiconque était doté d'une carte réseau appropriée. Pour la modique somme de rien du tout, il pouvait donc consulter l'actualité et, qui sait, accomplir quelques délits virtuels en étant difficile à retracer.

Pour l'instant, il ne profitait qu'accessoirement de la connexion, téléchargeant un divertissement sans y prêter trop d'attention. En fait, sa concentration était entièrement accaparée par le logiciel qu'il utilisait : devant ses yeux s'étalait une savante procession de vecteurs - une abstraction visuelle permettait de deviner qu'il était en train de modéliser un personnage en trois dimensions.

Colin appréciait l'interface conviviale de cette application, qui lui permettait de donner aisément une structure et des articulations à ses visions. Lorsque venait le temps d'insuffler la vie à la valse des électrons, l'opération s'accomplissait sans douleur. Par quelques clics de souris, il pouvait provoquer une interminable cavalcade d'opérations algébriques, et le tour était joué.

Il y avait déjà quelques mois qu'il avait déménagé dans cette ville ; il commençait enfin à maintenir une certaine stabilité financière. Il faut admettre que le coût des appartements s'avérait au final onéreux (surtout lorsqu'on considérait la superficie) et que les logis comprenaient habituellement le strict minimum d'infrastructures. Par ailleurs, il devait payer la « protection » offerte par les mafieux du coin : pas très officiel comme politique d'assurances, mais certes plus agréable que de se faire tabasser et pousser en bas d'un escalier.

Tout de même, il n'avait aucune raison de se plaindre alors qu'il pratiquait le métier de ses rêves. En développant ses propres techniques, il était parvenu à donner à ses créations un rendu unique, fluide, qui lui permettait de se démarquer de ses concurrents. Qui plus est, il pratiquait l'art vénérable de la sculpture virtuelle sans déboursier le moindre centime. Un détour dans les souterrains du réseau électronique lui avait permis de dénicher une copie du programme de son choix, puis de la télécharger à

l'aide de la connexion sans fil du mécène qui s'ignore. Il n'éprouvait pas la moindre gêne à accomplir cette pratique : il ne pouvait certes pas se justifier des investissements personnels se calculant en milliers de dollars pour un simple coup de tête ou par l'influence de la curiosité.

Marqué par la logique binaire du monde dans lequel il frayait depuis déjà quelques années, Colin séparait l'univers virtuel en deux catégories: ce qu'il désirait obtenir, et ce pour quoi il ne manifestait pas le moindre intérêt. Qu'importe le fait qu'il accomplissait parfois des acquisitions sans payer son dû : dans une sorte de logique karmique, il se disait qu'il allait déboursier en d'autres occasions. En fait, il opérait déjà selon ce processus: lorsqu'un divertissement le touchait, il finissait toujours par se procurer un exemplaire authentique.

Du côté des logiciels, il n'éprouvait pas de sympathie pour la froideur des grandes entreprises. Lorsqu'il accusait une rechute dans les tréfonds de la culpabilité, il connaissait une petite boutique sympathique. Devant l'inventaire consistant d'exemplaires trafiqués, ses délits pouvaient se parer de brouillard : qui accuserait de vol le propriétaire d'une copie d'apparence authentique, jaquette en couleur et tout ? Il n'était que la victime d'intermédiaires peu scrupuleux.

Sans se préoccuper davantage de ces réflexions, Colin retourna à la scène qu'il était en train de compléter. Il en était à situer les derniers détails, et l'on pouvait d'ores et déjà apercevoir les fruits de ses derniers jours de labeur. Son prototype détaillait la marche d'une femme élancée, aux cheveux bouclés rappelant la grâce de la Renaissance florentine, comme si la Vénus de Botticelli avait rencontré une sculpture de Giacometti. Chacun de ses pas sur la terre provoquait la naissance d'une riche flore : son simple passage entraînait l'apparition de magnifiques bouquets, dont on devinait une symphonie de fragrances.

Au terme de son parcours, l'héroïne se penchait pour cueillir une fleur. La conservant dans sa main, elle l'élevait vers le ciel. Tout à coup, la rose commençait à croître en spirales, pour prendre graduellement une apparence métallique. Finalement, elle se transformait en grillage organique, ou plutôt en porte. Le personnage ouvrait cette dernière, et se trouvait subitement dans un temple à ciel ouvert, baigné d'une lumière dorée et révélant une architecture rappelant tout autant le style corinthien que les grandes envolées du postmodernisme.

Satisfait, Colin constata qu'il parviendrait à achever sa présentation avant la fin de la journée. Le lendemain, il avait une réunion avec ses supérieurs. La richesse de l'animation, de concert avec le temps minime qu'elle avait exigé, allait sans doute les convaincre de la pertinence de ses propos. Grâce à lui, l'entreprise allait officiellement adopter le logiciel qu'il préférait. Cela signifiait l'achat d'une douzaine de copies et, par le fait même, plusieurs dizaines de milliers de dollars de profit pour les concepteurs de cette application. Déjà, la logique karmique de Colin était à l'œuvre : l'entreprise à laquelle il avait volé son produit allait récolter, grâce à ses expérimentations, des recettes correspondant à son salaire pour une année entière — sinon plus.

Consultant l'heure affichée à l'écran de son bureau virtuel, Colin décida de fermer boutique. Il referma son portable et rangea le tout dans son sac en bandoulière. Il déposa de quoi payer la boisson énergisante dont il avait pris quelques lampées, ainsi qu'un pourboire abondant, ce qui lui permettait de s'installer à son aise sans qu'on l'interroge.

S'assurant de n'avoir rien oublié, Colin se leva et franchit l'entrée. La soirée commençait à se pointer à l'horizon et la température gagnait en fraîcheur. Disposant d'un temps limité, il dressa mentalement la liste des courses dont il devait s'affranchir avant de regagner son domicile. Il savait qu'il devait refaire provision de vivres, aller chercher son veston porte-bonheur chez le nettoyeur et acheter des gouttes pour son œil gauche.

Il devait avoir parcouru une cinquantaine de mètres lorsqu'une puissante déflagration se fit sentir dans son dos. Il se retourna brièvement, et aperçut le café en flammes : il ignorait la cause de cet incendie, mais il pouvait sans difficulté constater que des flammes orange léchaient les rideaux. Rapidement, mais sans broncher, les clients et le personnel sortirent de l'établissement avant que la chaleur ne pût commencer à gagner du terrain. Effectuant un décompte approximatif, Colin conclut que, aussi formidable que pouvait paraître l'explosion, elle n'avait pas fait la moindre victime. Remarquant ensuite le crâne nouvellement chauve d'un homme dans la cinquantaine, il révisa son constat pour concéder qu'un scalp n'avait pas survécu à l'aventure.

Étant donné que les secours commençaient déjà à s'organiser autour du sinistre, Colin poursuivit son parcours réglé au quart de tour. Il ne pouvait pas se permettre d'arriver en retard chez le nettoyeur : son cos-



tard était devenu un ancrage psychologique qui lui permettait de parler devant un public avec aisance. Dans son empressement, il ne remarqua pas, adossé contre la vitrine d'une boutique anonyme, un type habillé avec élégance (si ce n'est deux petites taches rouges sur sa manche), cigarette à la main, un sourire accompli, les yeux éclairés par les cabrioles des éléments déchaînés.

\*\*\*

Confortablement assis dans sa voiture, H. attendait la fin des classes. Il songeait, avec une certaine émotion, à son rôle de père dévoué. D'ici une dizaine de minutes, les jeunes allaient dévaler les marches de l'entrée de l'établissement, tel un raz-de-marée turbulent et jovial. Éventuellement, sa fille franchirait la porte avec sa démarche tranquille. Sa petite chérie, la prunelle de ses yeux... si adorable, avec sa tresse descendant le long de son dos et ses bas maladroitement remontés jusqu'aux genoux.

Depuis que sa tendre moitié avait décidé d'explorer d'autres prés, H. avait investi presque tout son temps dans son travail. Si le sablier n'était pas encore vide, il consacrait à sa progéniture ses derniers rayons de soleil. Il faut dire qu'en cette époque difficile, sa coquette lui inspirait courage, ainsi qu'une lueur d'espoir contre cette société qui semblait avoir perdu les notions de respect et d'entraide. La petite se comportait toujours de façon exemplaire, avec une maîtrise remarquable de l'étiquette et des paroles sagement pesées.

Certes, les temps ne permettaient pas de délier les cordons de la bourse, et il savait apprécier le fait que son enfant ne lui faisait pas de pression sur le plan monétaire. Frugale, elle semblait faire preuve d'inventivité, sinon d'indépendance, pour parvenir à ses fins. En fait, H. ignorait tout des tours de passe-passe qu'accomplissait son rejeton ; il préférait consacrer son sens de l'observation à son boulot. Tentant désespérément de tenir son établissement à flot, il avait d'ailleurs transformé le café, quelques mois auparavant, dans l'espoir d'accueillir et de conserver une nouvelle clientèle. Son initiative semblait avoir un certain succès, mais il ne parvenait toujours pas à joindre les deux bouts.

En fait, ses difficultés financières provenaient d'embûches dont il n'était même pas responsable. La confiance, ingrédient principal d'une économie de marché, avait disparu en même temps que plusieurs prêts accordés à de grandes entreprises par les institutions financières.

L'éclatement de l'économie était le fruit d'une bombe à retardement, armée du plus redoutable explosif : le silence. Aujourd'hui, toutes les sphères de la société en récoltaient les poisons : il faudrait encore quelques décennies avant que le système ne puisse de nouveau tourner à plein régime.

Pendant de nombreuses années, la mafia a utilisé le secteur immobilier comme vecteur de ses combines économiques. N'hésitant pas à acheter et à revendre le même domaine en l'espace de quelques heures, elle a fini par court-circuiter l'économie, se tirant dans le pied par la même occasion. Ce n'était qu'une question de temps avant que la nature molasse des banques soit révélée au grand jour, que les emprunts sombres dans l'oubli ne finissent par faire tomber les géants de la finance sur leurs genoux.

On avait cru qu'un tel fiasco serait une leçon d'humilité pour toutes les strates de la société, mais la nature humaine reste imperturbable devant l'échec. De fait, les difficultés financières ne firent que catalyser l'inventivité des fraudes. Les artisans de la paperasse déployaient chaque jour plus de créativité et, pendant ce temps, la ruine se nourrissait d'elle-même. Coincé dans ce tourbillon, H. en était venu à transiger avec les mêmes responsables de cette débâcle financière pour émerger de sa propre misère. Le temps d'une entente verbale, de quelques gribouillis sur un papier, et la tension circulait dans le circuit des infractions. Attendant sagement sa fille à l'orée de son école, H. disposait ainsi d'un alibi de béton et parviendrait, sans la moindre difficulté, à récolter la prime d'assurance résultant de l'incendie du *Vestal*, pour repartir à neuf et agrandir son établissement.



## Maryse Ouellet

### Un temps pour l'oubli

Il n'y a pas de miroir sur les murs, d'ailleurs rien en quoi je me reconnaisse dans cette pièce. Du reste, il y a longtemps que les miens m'ont défigurée, qu'ils m'ont rendu la pareille. Nos reflets se haïssent à trop se reconnaître. Je n'ai rien à me reprocher, je le soutiens. Et puis, au fond, je me fiche de ces quatre murs qui me dévisagent. Ce qui se veut une prison constituée pour moi un exutoire. Je préfère ma petite boîte blanche au théâtre de marionnettes de ces traîtres.

La fenêtre donne sur le lac. Il respire l'été. C'est plutôt gai. On se sent éloigné de beaucoup de choses, ici. Ma logeuse fait du vacarme. Ah! Huguette ! Ils vous versent une pension si énorme pour me garder en cage ! Vous pourriez montrer un peu plus de respect pour l'objet de votre fortune !... En réalité, la paix n'existe pas vraiment : c'est un état de grâce, un répit, une impression de perfection qui, comme le bonheur, ne prend son sens qu'à travers l'idée d'ennui. En somme, elle n'est pas faite pour durer.

Ça y est, Huguette s'est calmée. Ce doit être agréable, en quelque sorte, de ne pas entendre. Depuis tout ce temps qu'elle vit ici, dans ce petit nid d'ombrages bordé par le lac, Huguette sait peut-être mieux que moi ce que signifie la paix, la sainte paix ! Comment ont-ils pu ne s'apercevoir de rien ? Je recevrais des dizaines d'amants et jouirais plus fort qu'un chat qu'elle ne s'en rendrait même pas compte ! Peut-être s'agit-il d'un don ou, simplement, après un certain temps, s'est-elle habituée à lire sur les lèvres, si bien qu'elle arrive à communiquer normalement et que l'on n'y voit que du feu. Huguette, quelle magicienne vous faites ! Peut-être avez-vous eu pitié de moi ? Non. Vous n'avez pas perdu l'usage de tous vos sens ! Vous avez simplement flairé le profit !

Elle a recommencé son tapage. Cette fois, je ne marche pas ! Maintenant que je me trouve au seuil d'une nouvelle vie, il est hors de question que j'autorise ce brouhaha à creuser les parois de mon havre.

J'ai les joues gelées et j'écoute du jazz grâce au tourne-disque des voisins. Le chalet d'à côté représente une véritable caverne d'Ali baba ! Je ne suis pas une voleuse, seulement une emprunteuse. Et puis, les bourgeois de Québec ne viendront pas au lac avant l'été, sans doute. Je danse un peu. J'ai glissé dans les murs des brises et des cailloux gorgés de soleil, je porte aux doigts des cordes et mille accents de guitare. Une petite flaque sur le plancher : j'ai les cheveux mouillés par la première tempête et de l'hiver plein les dents. Huguette n'a pas soupçonné mon escapade. Elle dormait à poings fermés. Moi, je n'y arrivais pas : les étoiles brillaient sur la vitre, ouvraient constamment mes paupières. J'ai glissé mon drap le long de la maison. Pour ne pas laisser trop de traces, j'ai pris le sentier qui traverse la forêt.

Je me jette sur mon lit. Je n'ai plus envie de danser et pas vraiment de dormir. Et puis au fond, je ne suis pas vraiment en paix. Je croyais qu'une fois habituée au boucan d'Huguette, ça irait mieux, mais je ne savais pas, pour ses copines. Demain sera dimanche. Comme à la messe, les vieilles mégères des environs feront leur pèlerinage hebdomadaire pour amasser des provisions de biscuits sablés et de foulards de laine pour je ne sais quels démunis de notre village si peu peuplé... Pourtant, ces bonnes intentions cachent bien mal leur vraie nature, celle de femmes perfides et voyeuses... Elles ne cessent de discuter encore et encore de la criminelle du deuxième, dès qu'Huguette a le dos tourné :

- On dit qu'il s'agit d'une fille-mère...
- Est-ce vrai qu'elle a tué son bébé, Marguerite ?
- Je l'ai vue le serrer contre elle et le mettre en terre, puis le couvrir du peu de neige déjà tombée.
- Et s'il était déjà mort ?
- Je suis sûre que je l'ai entendu pleurer, cet enfant !
- Seigneur !

Comme si dimanche dernier ne suffisait pas, hier, elles étaient encore ici : c'était l'anniversaire d'Huguette. Pourquoi doivent-elles absolument venir jouer aux bonnes sœurs ici ? Après tout, elles sont toutes vieilles filles : elles vivent toutes seules. Chaque fois, c'est la même chose, les mêmes médisances. Que croient-elles ? Je ne suis pas sourde, moi ! Se comportent-elles ainsi volontairement ? À moins que ce ne soit par envie

ou pour passer le temps, pour se soulager, pour croire qu'il existe bien des gens qui connaissent une histoire plus médiocre que la leur. Ça les excite sans doute de venir faire leurs prétendues bonnes actions sous le même toit qu'une pécheresse ! Et moi qui croyais que j'aurais droit ici à un doux exil. Ce sont toujours les mêmes mensonges !

À force d'y penser, ça m'a rendue malade, complètement folle. J'ai voulu mettre un terme à cette hypocrisie tissée de laine. Le jour commençait à se lever. Je suis sortie à nouveau et suis descendue au premier étage d'un pas décidé. J'ai saisi le panier de pelotes et j'ai marché jusqu'à la plage. Je me suis défoulée. J'ai envoyé toutes les balles au loin, de toutes mes forces et, seulement après, j'ai réussi à dormir.

## II

Jour saint. J'entends miauler les bonnes sœurs. Je perçois presque les bruits de leurs mâchoires fatiguées qui se prêtent à une véritable gymnastique alors qu'elles tentent de bien faire saisir leurs paroles par Huguette:

- J'en étais sûre, Huguette ! Cette fille est une sorcière !
- Allons donc, Gertrude !
- Alors, comment expliquer le phénomène ? La porte est fermée à clef là-haut ! Et puis, tu ne souffres pas de cécité à ce que je sache et tu as toute ta tête ! Les pelotes ne peuvent avoir disparu ! Gertrude n'a pas tort, quelque chose de louche se cache chez cette fille.
- Voyons...
- Peut-être as-tu relâché ta surveillance un peu, Huguette... Après tout, c'est compliqué pour toi...
- Alice, ce n'est pas toi qui vas venir m'insulter, ma petite fille !
- En tout cas, je te trouve bien courageuse, Huguette ! Moi, cette maison me donne froid dans le dos ! Je ne serais jamais capable de vivre seule ici avec cette fille sachant qu'elle peut s'échapper à tous moments. Dieu sait ce qu'elle est encore capable d'accomplir !
- C'est vrai, avec les crimes qu'elle a commis...

Elle m'a imposé le jeûne, la grand-mère ! Comment peut-on être si vieille et avoir si peu de cœur ? Huguette va toujours se promener sur le lac en après-midi, depuis qu'il est gelé, elle a dû voir les pelotes et elle a compris... Je regarde les murs : j'ai au moins cinq heures à tuer avant qu'il

vaille la peine de me coucher, et pas même un bout de pain pour raccourcir le temps. Je voudrais sortir, aller en ville, voir du monde, mettre ma plus belle robe et qu'on se retourne sur mon passage. J'ai déjà été si courtisée, je savais comment. Mais je savais toujours rester sage. Sauf une fois. Ils ne s'en sont jamais remis. Ça ne devait pas se passer comme ça. J'aurais dû, à mon tour, agir comme les autres enfants : Les regarder construire mon malheur et jouer la comédie, au bras d'un homme dont je n'aurais évidemment pas voulu. Rester près du clan. Déjà, Ils ne me reconnaissaient plus, j'avais souillé notre sang. D'ordinaire j'arrive à ne pas penser à Eux. Il faudrait me noyer, engloutir ma mémoire. Combien d'heures encore ?

### III

Je me suis tracé un petit sentier qui mène au chalet. J'y vais à l'heure où la neige est violette et où Huguette se repose. Je retrouve l'odeur de bois et de froid. J'enlève mes bottes comme si j'étais invitée, cela fait si longtemps... Parfois, je joue à saluer mes hôtes et j'accepte la neige bouillie servie dans un verre de vin avec mille politesses. Je danse comme si l'on écoutait une valse, je discute avec des grands airs et des expressions qui disent : « Ceci est outrageant ! » ou « Je comprends tout à fait ce que vous voulez dire ! » ou « C'est trop de compliments, vous me faites rougir ! ». Et parfois, je ne dis rien, j'allume un petit feu dans la truie et je vais droit au fauteuil face à la fenêtre qui donne sur le lac. Je m'y love et je regarde le bleu-gris de la fin d'après-midi. J'y reste jusqu'à une heure lorsqu'il neige doucement. Il arrive que je chante un peu. Il arrive aussi que je sois si attentive aux bruits de l'hiver ou aux craquements dans la neige que je crois entendre quelqu'un venir quand ce n'est que mon cœur qui bat dans mes tempes. Et puis il y a des moments où je suis très proche de moi et où je sens la nature comme une deuxième peau : mes larmes s'ajustent au temps qu'il fait. Il y en a que j'étouffe, quand il fait tempête. Et parfois je crie, car personne ne peut entendre...

Un jour, je me suis endormie dans le fauteuil. Quand je me suis réveillée, la maison baignait dans la noirceur et je voyais que, dans celle d'Huguette, il y avait de la lumière. Elle n'est jamais venue au chalet.

### IV

Un autre dimanche. Le chat de Gertrude est mort ce matin.

- Huguette, il faut faire quelque chose ! Depuis qu'elle vit chez toi, rien ne va plus ! Quand ce ne sont pas les pelotes qui disparaissent, ce

sont de pauvres bêtes innocentes qui sont assassinées par cette vermine ! Elle nous gâche la vie ! Elle n'est pas en droit, cette vicieuse, de régenter dans ta maison. Si tu veux mon avis, cette pécheresse ne mérite ni pardon ni aide et tout juste le boire et le manger !

- Gertrude, nous n'avons aucune preuve de sa culpabilité !

Le soleil frappe de plein fouet la petite bouteille de mort-aux-rats sur ma table de chevet.

- Cela ne fait aucun doute : elle a tué son bébé, ce n'est rien pour elle de tuer un chat !

Je n'ai pas tué mon enfant ! Je me bouche les oreilles. Surtout ne pas les entendre ! Je les entends quand même... Je me mets à tourner en rond, frénétiquement, en chantant à tue-tête, j'ai envie d'exploser, j'ai envie qu'elles meurent toutes ! Je pioche dans le plancher ; qu'elles meurent, qu'elles meurent !

- Allez au diable ! Allez au diable ! Allez au diable !

Je me fiche qu'elles m'entendent, je veux qu'elles sachent à quel point je les déteste !

- Mon doux ! Vous l'entendez !

Huguette n'entend rien : elle ne me voit pas.

- Huguette je te jure, elle crie, elle menace de nous tuer !

- Cette fille est habitée par le démon, c'est sûr !

- N'exagérons rien, Marguerite ! Elle est jeune, elle a seulement besoin qu'on la mette au pas. Suivez-moi...

Huguette et sa bande de vieilles frustrées sont montées dans mon donjon. Elles se sont mises à quatre pour me tenir. J'ai commencé par crier en frappant le sol à grands coups de talons. Quand la première s'est approchée, j'ai bondi à quatre pattes et j'ai hurlé comme un loup. La mettre au pas, qu'elle dit, hein ? Je leur en ai donné autant qu'elles en ont voulu et je crois qu'elles s'agrippaient à moi davantage par peur de me lâcher que par désir de contrôle. J'ai mordu à belles dents Gertrude qui



est devenue hystérique et s'est sauvée en courant et en criant au diable à travers ses sanglots. Mais la grosse Marguerite m'a saisie par le bras en me traitant de traînée. Les autres l'ont imitée, m'ont tirée par tous les membres, comme une bande de chiennes sur un os, en me plantant leurs ongles dans la chair et en vociférant toutes sortes d'insanités. Huguette n'a pas bronché, n'a pas frémi une seconde, parfaitement emmurée dans son monde. Elle a sorti mon matelas en silence pendant que je crachais au visage quelques-unes de ces vierges pour les épouvanter. Leurs yeux roulaient dans leurs orbites, mais Marguerite ne se laissait pas impressionner, elle. Elle m'a giflée à chaque crachat en me disant, tout sourire :

- C'est ça que tu veux, ma belle ?

Ah ! Ah ! Ses amies l'ont regardée scandalisées ! La folle ne mettra pas les pieds dans la maison sainte d'ici longtemps ! Demain toutes les vieilles filles iront à la confesse et feront des cauchemars en se rappelant la scène : mon allure dévergondée, la réaction de Marguerite. Peut-être en ai-je fini de leurs oui-dire et de leur bavassage ! Au fond, elle fait pitié, cette vieille que personne n'a jamais aimée... Si elle avait déjà frôlé un homme, peut-être serait-elle moins sadique ! Huguette est rentrée au moment où Marguerite me frappait. Elle leur a dit d'un ton ferme d'arrêter et de rentrer chez elles. Elle avait besoin de leur aide pour me retirer ma couchette en paix, pas pour me battre : ça, elle pouvait s'en charger elle-même.

- Avez-vous perdu la tête ? Votre conduite fait honte à voir !

Huguette ! Cette femme a de la poigne ! Mais jamais elle ne me battra, non, ça, jamais ! Elle a fermé la porte, je me suis étendue sur le sol et j'ai rêvé de vivre dans le Grand Nord, dans la surdité naturelle et rien que mon ventre pour habiter tout un continent d'absence et de songes.

## V

J'ai mal à la tête. Marguerite n'est pas revenue depuis un peu plus d'un mois. Et puis bientôt, les autres aussi ont cessé de venir. Déjà huit mois que je suis ici. Le temps ne se laisse pas atteindre, on s'essouffle à tenter de le rattraper. Plus d'un mois qu'il n'y a que moi dans une pièce blanche, appuyée à une présence que tranquillement j'apprivoise: Huguette, ces bruits que j'espère en retenant mon souffle. Quand je n'en

peux plus, je vais au chalet. Huguette n'en sait rien, je crois, mais elle devine ma solitude et se soucie davantage de fredonner, c'est sa manière à elle de me tenir compagnie. L'autre jour, cependant, elle s'est assise à côté de moi pendant que je mangeais. Elle regardait par la fenêtre un peu de la même manière que moi. Il y avait au loin ce fil que je guette parfois, entre l'eau et le ciel, un espace étroit, sans égard à la terre des hommes, où je suspends mon cœur, comme si détourner une seconde mon être de cette ligne ténue pouvait me perdre... Je crois qu'elle voyait cette ligne.

Depuis que nous partageons l'espace si étroit de la fenêtre, Huguette et moi, je sens remonter en moi une saveur que j'avais oubliée. J'ai des cristaux de sel aux coins des lèvres.

## VI

J'avais oublié cette saveur. J'ai mal à la tête, je suis malade, je ne peux sortir du lit. Même le chalet me paraît inatteignable. Par la fenêtre, je la vois, là-bas... Huguette visite le monde, elle est partout et seule à la fois, là-bas, sur le lac gelé. Sa croûte dure est un tapis de pourpre, elle avance sur sa peau comme une reine. Et le lac reste impassible, si longtemps, il se tait, l'entraînant vers son centre. Et même s'il parlait, elle ne l'entendrait pas. Elle n'entendrait pas ses entrailles se déchirer, ses parois se dénouer, elle ne l'entendrait pas gémir de se sentir écartelé, de ne plus se reconnaître...

Et puis soudain... il s'ouvre, traître. J'étouffe un cri.

Je ne bouge pas, car je ne le peux pas, mais si je le pouvais, cela ne donnerait rien : je sais qu'elle ne se débat pas...

Je pleure, car je suis ici et pas avec elle ; je pleure, car je voudrais être là plutôt qu'elle. Mais, plus encore, je pleure car j'appréhende un silence enfin vide, un silence que je ne connaissais pas. Je pleure de savoir que j'ai davantage peur d'être seule avec moi-même que d'être seule sans elle. Je pleure un peu de ne pouvoir l'aider, de rester face à la vitre, plus froide qu'elle encore. Je pleure de sentir la glace et l'eau lui couler sur le dos, de voir fondre Huguette et un petit peu de moi avec elle. Voilà que sa mort tombe comme de l'encre sur le levain des jours à venir et me prépare des nuits sans rêves...

## VII

Tout d'un coup, j'en ai eu assez. J'ai hurlé, j'ai couru, j'ai tourné sur moi-même, les bras en croix, prête à offrir mon cœur au premier coup du sort. J'ai tellement désiré tomber, être foudroyée, étouffée par trop d'air, par trop d'absence à combler. J'ai tout arraché, tout s'est renversé : les chaises, la table, les vases sont tombés, se sont fracassés sur le plancher et j'ai battu la mesure de ma tempête avec mes larmes ; j'ai ouvert les portes, j'ai laissé entrer la neige, je me suis laissée gifler par le vent et ses parfums de sang séché, d'amours jaunies. J'ai laissé le froid se glisser en moi, raviver les souvenirs, j'ai voulu sentir ce petit corps inerte entre mes cuisses, encore, et son silence...

J'ai fermé la porte derrière moi. La cour était blanche. En serrant mes bras pour me réchauffer, j'ai cru sentir à nouveau ton corps raide comme l'hiver et ta mort traverser mes côtes, mon enfant d'un jour, mon enfant au souffle coupé, comme stupéfait, déjà dans mon ventre, d'avoir à naître, ici. Ma petite mort, je n'aurais pu pour toi que des visages plus durs que ton trou de terre, ceux de cette famille qui marchande les enfants et se vend avec eux. Toi, tu as su éviter ce qu'elle te préparait : les bras qu'on t'aurait attirés et peut-être pire. Peut-être tout ce que l'ombre des couvents de l'anonymat réserve à leurs jeunes pensionnaires, ceux dont on ne veut pas. Et puis, qu'aurais-tu su de moi ? Même pas mes masques et ceux du clan dont plus aucun des membres ne veut porter le nom, miroir de toutes les fautes. Alors, je ne t'en veux pas ; rien n'est plus redoutable pour l'homme que de ne compter pour personne. Cet anonymat s'oppose à l'essence même de la vie humaine. Moi, je vis dans un cirque désert, des bébés morts dans les gradins et, partout, des visages que je ne peux plus toucher.

Mais *Ils* ne seront pas là demain, pas plus qu'aujourd'hui. Je suis, maintenant, l'unique sève des jours. Tout compte fait, *Ils* ne m'ont privée de rien ou de si peu ; je n'aurais pas supporté qu'*Ils* te voient naître et qu'*Ils* te donnent. Ainsi, mon histoire n'a pas été un naufrage, je ne me suis jamais égarée. Les racines et l'honneur constituent les lois des faibles. Je ne considère pas leur devoir fidélité. Quoi qu'il en soit, s'*Ils* ne m'avaient éloignée, j'aurais quand même fui. Je crois qu'*Ils* m'envient d'avoir eu le courage de m'octroyer une liberté, pourtant si élémentaire. Là-bas, on n'a pas le droit d'aimer, là-bas, on joue et je crois que celle qui m'a élevée ne doit pas en dormir la nuit : son enfant qui s'offre ce qu'elle

n'a jamais goûté, même du bout des lèvres. Oh ! Je l'ai payée, ma faute! *Ils* ont cru comprendre, *Ils* ont vu mon corps dessiner les contours du piège, de l'interdit, et *Ils* ont eu honte. Il fallait tirer le rideau, fermer les yeux, brouiller les pistes. Surtout, qu'on ne voie ni la mère ni... surtout qu'il ne porte pas le nom sacré ! Cependant, *Ils* se sont taché les mains : agir selon la loi du talion n'honore personne, encore moins une famille. Pour ma part, ce n'est pas l'exil qui blesse, c'est de découvrir, derrière soi, ces années de solitude qu'on ne soupçonnait pas, c'est de se trouver entre deux rivages qui ne nous regardent pas. Je pourrais voir en ta mort un châtiment divin, croire à une culpabilité dont je ne reconnais pas les fondements, mais mes chevilles sont de marbre, je mourrai de soif avant que des coups.

## VIII

J'ai vu d'abord cette drôle de voiture... Je n'en avais encore aperçu de semblable. Elle imitait une boîte de savon bicolore et rondelette avec des portes pouvant s'ouvrir sur son ventre... et un tournesol sur le bout de l'antenne. Je lus sur la peinture blanche en lettres roses : Pétula. Et puis, apparut ce drôle de petit personnage, très mince, les yeux bleus, les cheveux fins en corolle autour de son crâne rond et nu. Il portait une chemise rouge à pois blancs et des pantalons à bretelles vertes. Il sortit une mallette de cuir et son chapeau melon de derrière son siège, me salua et pénétra dans la maison comme si c'était déjà chez lui, comme un père de famille qui rentre d'un voyage d'affaires, fatigué, mais satisfait de retrouver ses pantoufles. C'était Lucius, trapéziste à la retraite.

Il ne venait pas d'ici et pas vraiment d'ailleurs. Il était son propre monde, il avait ses propres règles. Tous les matins, il se levait en fredonnant « September Song », il descendait en pyjama, se préparait un café, puis installait, entre la salle à manger et le salon, le tapis multicolore sur lequel il pratiquait sa gymnastique. Il enfilait ensuite ses raquettes et partait dans le bois, par la cour. Je le revoyais à onze heures, presque tapantes. Il se faisait griller du pain et mangeait en regardant le lac par la fenêtre. Puis, il retournait se coucher et je n'avais la permission d'aller le retrouver qu'à trois heures trente. Je lui apportais un goûter. De temps en temps, il me parlait un peu de sa promenade matinale ou alors je faisais jouer de la musique grâce au tourne-disque emprunté au chalet des bourgeois et il fumait la pipe. Il avait le plus souvent l'air sérieux. Il ne parlait pas beaucoup et, moi, je l'observais. Je contemplais son impressionnante rigueur, la précision avec laquelle il posait chaque geste, sa manière de me surpren-

dre à l'épier sans laisser passer aucune émotion sur son visage. Il vivait chez moi comme si ç'avait été sa seule et unique demeure, comme si elle lui appartenait plus qu'à moi, comme si ses habitudes avaient déjà donné leur patine aux murs de la maison. Je ne savais plus où me mettre ni comment occuper mes journées, j'étais complètement déstabilisée, comme si ma routine devait embrasser la sienne plutôt que l'inverse. C'était lui qui donnait le rythme. Quand il se couchait, toutes les lumières de la maison s'éteignaient et je retenais mon souffle. Il avait tout d'un rigolo et, pourtant... Il était vieux, comme ses chemises à fleurs qui ne révélaient rien de celui qu'il était aujourd'hui.

## IX

Était-ce une bonne idée, après tout, un pensionnaire ? Certes, si je voulais ébranler mon quotidien, c'était réussi ! Mais désormais, ai-je vraiment un quotidien à moi ? Je suis confuse et de plus en plus agacée. Pour qui se prend-il, ce vieux bouffon, avec ses exercices matinaux, sa routine et sa foutue rigidité ? Je suis chez moi, tout de même ! C'est vrai ! Huguette m'a légué la maison... au grand dam des voisines, d'ailleurs. Elle n'a jamais eu d'enfant... enfin si, comme me l'expliquait sa lettre. Un enfant qui n'eût guère plus de chance que le mien, et sa mère non plus... Elle avait modifié son testament pour m'y inclure peu de temps après mon arrivée. Bien que nous n'ayons jamais été grandes amies, elle se sentait assez proche de moi pour laisser passer mes révoltes et mes caprices tout ce temps. Il y a de ça trente ans, elle avait donné naissance à cette autre femme qui l'habitait depuis. Nous avons été, je le sais maintenant, vraiment unies lorsque nous regardions au dehors, déjà, dans ma chambre, ma petite prison bénie.

Il était quatre heures, les ombres s'allongeaient, Lucius est descendu. Je ne me suis pas retournée, je suis restée assise à ma table de bois, le menton dans les mains.

- Eh bien ! Vous en faites une tête !

Je ne pouvais pas le renvoyer. Mieux valait ce pensionnaire-ci que personne.

- Lucius... voilà... je... Depuis que vous êtes ici, j'ai l'impression de ne plus être à ma place dans ma propre maison. Je ne vous trouve pas si dérangent, c'est juste que...

- Venez avec moi, j'ai quelque chose à vous faire découvrir...

Il m'a pris la main et m'a emmenée entre la salle à manger et le salon, puis il est allé chercher son fameux tapis multicolore.

- J'espère que vous ne croyez pas que je vais me mettre à la gymnastique moi aussi ? Il me semble que vous devriez chercher à vous plier à mes habitudes plutôt que de tenter de m'imposer les vôtres. Je vous le dis, je n'ai pas du tout envie de me tortiller et, à vrai dire, il m'incomberait davantage de vous montrer ce qui me plaît.

- Je ne demande pas mieux !

Bon ! Dans quel pétrin je m'étais mise ! Après tout, je n'allais quand même pas lui raconter qu'on m'avait envoyée ici pour que j'y accouche d'un enfant qui s'avéra mort avant sa naissance et que je demeure le plus longtemps possible loin de la famille, car j'en étais devenue la honte. Qui plus est, que ma logeuse, une sourde, elle aussi victime des convenances, avait déjà dû abandonner son enfant et me tenait enfermée pour mieux me surveiller, car elle recevait ainsi des gages qui assuraient son existence et la mienne. Finalement, que depuis sa mort seulement, je vivais seule dans une maison où j'avais davantage appris à tuer l'angoisse que le temps ! Toutefois, à défaut de m'adonner à bien des passe-temps qui méritent d'être partagés, je pouvais lui dévoiler mon refuge. Je crois que, plus que tout, j'avais besoin de faire confiance et, peut-être, d'avoir une sorte d'ami.

- Que diriez-vous d'aller souper ailleurs ?

Nous sommes allés dans le chalet voisin. Nous avons mangé ce qu'il restait de ragoût. Tout de même, la vue d'ici était plus belle. Elle nous donnait l'impression de flotter sur le lac.

Je ne lui ai pas parlé de ma vie ici. Mais, pour la première fois depuis longtemps, j'ai prononcé leurs noms, j'ai parlé de la grande maison sur l'Avenue du Parc, de ses boiseries sombres, des robes du dimanche, des soupers silencieux autour de la longue table, du père qu'on craignait toujours un peu, de cette mère qui se croyait trop belle, qui cachait derrière ses sourires fardés son amertume d'une existence laquée sur laquelle elle n'eût jamais d'emprise. J'ai décrit la cour et la balançoire emmêlée aux feuillages où l'on avait cru vivre une enfance gaie et pure avec une mère sincère et aimante, malgré tout. Et je n'ai rien dit de l'adolescence et de

mes 19 ans, je n'ai rien dit du reste. J'ai dit « Parfois j'aimerais arriver ici comme on arrive d'ailleurs. Être partie loin et revenir comme dans un refuge. »

- Quand nous partions en tournée avec le cirque, nous nous absentions des semaines. Vous savez, je n'étais pas riche à l'époque ! Je ne l'ai jamais vraiment été, mais j'étais heureux ! Je louais une petite chambre à un couple de retraités, au Nord de l'île de Montréal, sur une ferme. Je n'ai jamais vraiment aimé la ville, vous savez. L'hiver, ils allaient souvent visiter leur fille et sa famille qui vivaient, eux, à Québec. Quand je revenais, souvent ils étaient partis et la maison était glaciale. Je trouvais toujours bizarre de revenir dans le « vrai monde », surtout quand il n'y avait personne ; être pris dans une tornade puis retomber à terre et se trouver complètement seul. Je ne saurais dire si j'étais ou non heureux. Alors j'allumais un feu et puis, vraiment, je me sentais bien. Ce qu'il y a de plus émouvant dans le voyage, c'est le retour. Vous verrez...

Sa voix contenait de l'affection et un drôle de présage.

## X

J'ai accepté de m'initier à la gymnastique. Je suis très souple et je ne le savais même pas. Depuis quelque temps, Lucius me regarde, il m'apprend toutes sortes d'exercices, mais lui-même ne fait presque plus rien. Il sort moins souvent aussi ou moins longtemps, mais j'ai toujours hâte qu'il revienne. Quand j'exécute « le pont », il pose une main sur le bas de mes reins pour me soutenir et une sur mon ventre. Puis, il me lâche. Je le regrette toujours un peu. C'est le moment où je me sens le plus proche de lui.

## XI

Lucius repose dans son lit et ne se lève pas. Je n'ai pas besoin qu'il me dise qu'il est malade pour le comprendre. J'ai voulu lui faire plaisir : je lui ai installé, au-dessus de son lit, un trapèze que j'ai fabriqué moi-même. Il a souri, puis il a grimacé. Il ne me dit rien de son mal et puis je ne pourrais sûrement pas l'aider. Il m'a dit de ne pas aller chercher le médecin, que c'était inutile. J'ai senti mon visage se décomposer. Je suis sortie par la fenêtre de la chambre et j'ai foncé vers la plage. Il me fallait refroidir ma colère.

## XII

L'été arrive. J'ai amené Lucius dans le bois aujourd'hui. Il s'agrippait à mon bras. Nous avons dû nous arrêter très souvent, car il éprouvait des malaises. Il ne cesse de me dire de ne pas m'inquiéter. Il ne veut pas me dire de quoi il souffre, mais c'est grave, assurément. Je crois que cela explique pourquoi il est venu au lac. Il n'a jamais été très pimpant pour un ancien trapéziste. Peut-être savait-il qu'il allait mourir et, ici, il faut le reconnaître, la nature appelle le repos. Je ne lui en veux pas. Je n'ai pas dit dans l'annonce que je cherchais un compagnon, j'ai offert une chambre, voilà tout. Je regrette ma colère, celle de ce jour où j'ai deviné qu'il ne se battrait pas. Je ne dois plus me plaindre. Devant lui, je n'ose plus, quand je songe à Huguette non plus. L'allocation est toujours versée, ils ne savent pas qu'elle n'est plus. Huguette avait stipulé qu'elle ne voulait pas qu'on publie son avis de décès et elle avait toujours pris soin de ne pas parler aux mégères de l'origine de la pension. Si j'économise un peu...

- Vous n'avez jamais quitté les environs de Québec ?
- Non.
- J'ai une sœur aux Îles-de-la-Madeleine. Vous savez, l'air de la mer est encore plus enivrant que celui du lac. Ah ! Si vous voyiez la Gaspésie ! Il faut passer par là pour aller aux Îles...

## XIII

Il ne s'agissait pas vraiment d'un présage, mais d'une sorte de promesse. C'est peut-être pour ça que je suis sereine. J'ai une mission et des oiseaux dans la gorge. Il est venu comme un ange gardien. Lucius m'a rendu la liberté que mon havre lui a donnée. J'ai du sel dans les cheveux et sur les joues. Pétula regarde la mer, pendant que j'imagine ma rencontre avec une femme petite et mince, des fleurs dans les cheveux et une photo de Lucius sur sa cheminée. Je ne lui décrirai pas les circonstances exactes de sa mort. Nul besoin de lui décrire le visage de son frère et les cordes du trapèze savamment nouées à son cou. Je crois que Lucius a fait le bon choix. Ce n'était pas un lâche. Il n'aurait pas vécu encore longtemps. Et puis, il n'abandonnait personne, même pas moi. Lucius m'avait confié sa mort comme un cadeau. Gertrude est restée bouche bée quand je lui ai offert la résidence. En achetant son silence de la sorte, je crois que les miens ne sauront rien de moi. Jamais *ils* n'auraient cru m'affranchir de la sorte : mon histoire n'a pas connu de fin, mais un nouveau visage, plus pur. Jamais je n'aurais pensé trouver tant d'espace sous l'écorce de ma faute. Maintenant, je ne veux plus revenir au lac ; maintenant j'habite un continent.





# Conte pour l'âme en partance

Christiane Vadnais

Je fuyais. Dans la voiture, l'air s'alourdissait d'un jazz noir, troublant. D'une voix de femme rauque, une voix de femme qui sentait l'alcool et la cigarette. Sulfureuse. Indécente. Tu l'aurais détestée. Le soir était chaud comme une guitare cubaine. Je cherchais à me perdre dans le vert du ciel, qui ne me rappelait pas du tout tes yeux. J'aurais voulu m'enliser dans ce vert hallucinant rempli d'anis étoilé. Tomber à la renverse, me diffuser dans son intensité magnétique et sentir les étoiles effervescentes me frôler la peau. Mais elles étaient timides.

Je longuais la côte parce que la mer, elle me fait penser à Dalí. Elle bouge sans cesse, elle est bleue. Elle renferme des rêves effrayants qui en bouffent de plus petits. [*Ce sont les plus aptes qui survivent. C'est la sélection naturelle.*] La route était infiniment droite, mais se contractait et s'étirait langoureusement au rythme de la musique déphasée. J'en étais un peu étourdie. J'ai bien cherché de l'aspirine dans mon sac, mais je me suis rappelé que sa réaction avec la frénésie est explosive. Nous l'avions démontré au labo, tu te rappelles : un rat en était mort. J'ai changé le jazz pour du rock bien sage et tout est rentré dans le battement régulier des choses.

Le labo. Je me suis rappelé qui tu étais, ce jour où nous nous sommes rencontrés. Nous devons disséquer ce cadavre humain, blanc, froid, mort. Tu étais un universitaire brillant. Séduisant. Je me refusais à violer ce corps devant nous, à lui retirer son mystère originel d'un trait de scalpel. Tu m'as forcée à ouvrir les yeux, pendant que nous lui découpons la chair à petits coups incisifs, tu m'as forcée à voir la beauté de la complexité, de l'ordre. Je n'ai su voir que la poésie de l'inertie. Et celle de ta fascination. J'ai frôlé ta main de latex ensanglanté et j'ai eu un frisson. Nous étions des étudiants ordinaires, mais j'ai cru que nous avions en commun ce quelque chose qui me faisait sentir trop légère pour nos salles de classe stérilisées.

Dans la voiture, je me suis rappelé le jour de notre rencontre, celui où je ne te connaissais pas. Je ne voyais pas la fin de cette route que

j'empruntais et j'aurais voulu qu'elle s'envole vers le ciel comme une montagne russe tandis que je te pensais. J'aurais voulu ne plus rien voir d'immobile, me laisser bercer par la fractalité insondable du monde... Mais un n'importe quoi me rappelait cette image que j'ai gardée de toi, numérisée dans mon hippocampe obsessif, cette image aussi précise de toi qui souriait dans le soleil et dans cette odeur de mort dont je ne me suis plus rappelé depuis longtemps. Peut-être souris-tu encore quand tu opères un homme, par habitude de cette journée où j'étais là, peut-être répètes-tu ce portrait à l'infini et je ne le sais pas, peut-être ce portrait n'a-t-il plus le caractère sacré de l'instant et pour cette raison il se pourrait que je ne l'aime plus. Ce serait bien toi. Ce serait bien moi.

J'ai regardé les vagues insatiables qui léchaient le rivage comme les douces langues de mille amants inépuisables ; j'aurais voulu m'y baigner, m'imprégner de leur sel, de leur rythme, de leur bleuitude... [*dissolution irrémédiable de l'être dans un milieu miscible à son âme*]. Un goéland volait au-dessus de l'eau. Seul. Seul comme nous avons toujours refusé de l'être. Tu m'as déjà confié n'avoir jamais vécu un jour de célibat depuis tes quinze ans. Imagine voler seul au milieu des nuages, sans repères, suspendu parmi les fluides tourmentés de l'atmosphère.

J'ai roulé, roulé, roulé, j'ai pensé à toi, à moi, à nous deux. À ce qui pourrait en résulter. J'ai pensé à notre lit symétrique, à tes chemises éternellement rayées. À cette habitude que tu as de déposer tes lunettes au même endroit chaque soir de chaque journée de ta vie, dans un geste toujours identique. J'ai pensé à la géométrie de notre existence en me demandant ce qu'en aurait fait Picasso. J'ai pensé à tous ces livres que nous avons lus et qui ne nous ont jamais rien appris. À celui qui racontait la vie de la grenouille princière :

« La dernière observation d'un spécimen de grenouille princière remonte au XIX<sup>e</sup> siècle. La littérature scientifique nous décrit l'espèce comme particulièrement repoussante et coiffée d'une membrane cartilagineuse en forme de couronne, de laquelle on suppose qu'elle tient son nom. Son apparence ainsi que sa rareté ont engendré force mythes... »

Tu avais fermé le livre en guise de protestation contre ce mensonge manifeste, tonitruant que la publication de telles idioties était une insulte à la science. Je t'avais proposé en riant de partir à la recherche d'un

représentant de l'espèce, que j'aurais embrassé et épousé dans un château scandinave. Tu m'avais traitée d'enfant.

Ce goéland au-dessus de la mer : il a disparu. Les divagations aériennes l'ont emporté.

Alors que je ne pensais plus à toi, j'ai aperçu un homme qui faisait du pouce. C'était la première personne que je rencontrais depuis mon départ, le premier homme que je voyais depuis que je t'avais souhaité bonne nuit, la veille, une main dans tes cheveux épais et l'autre qui cherchait la fenêtre pour s'évader. Je l'ai invité à monter. Il était très beau, dans l'obscurité naissante je le voyais parce que ses yeux étaient deux lumières ambrées qui éclairaient son visage. Il était plus beau que toi. Il est monté sans dire un mot. Il tenait un carton sur lequel il avait écrit sa destination: quelque part.

« - Tu vas où ?  
- C'est écrit là. »

Il m'a montré l'inscription d'un geste vague. Il ne riait pas. Moi non plus. Je me suis penchée vers lui. Il sentait quelque chose d'étouffant, d'enrobant comme une épice brute. Il était follement attirant, je me suis sentie soudainement, impérativement, irrationnellement aimantée par sa peau granuleuse. Je m'approchais lentement de son cou. Mais la route était droite et elle recommençait ses divagations, alors je l'ai fixée avec détermination. Je me suis demandé d'où pouvait venir mon passager alors que je n'avais croisé ni ville, ni village, ni aucun signe de vie humaine avant lui. Il ne disait toujours rien, il s'est allumé un joint. La fumée se figeait dans l'air. Elle construisait une dentelle autour de son visage, de délicates broderies toxiques qui emprisonnaient mon cerveau dans un filet comme un poisson gluant.

Il est monté dans la voiture et la nuit a suspendu sa chute. Le rock est redevenu du jazz. Il regardait le paysage en fumant. Il s'appelait Alix. Je lui ai demandé son vrai prénom, il prétendait ne pas en avoir de vrai, mais que des faux. S'il n'avait pas de nom, alors je le baptisais de celui-là. Alix, c'est Alice en allemand. Un nom de femme. De petite fille. Blonde, qui suit un lapin blanc au pays des châteaux de cartes, des sentiers culs-de-sac.

J'ignore si j'ai roulé longtemps avec Alix à mes côtés, car la route était toujours semblable. Parfois il y avait une maison isolée ou alors une église dans le lointain. Mais essentiellement, j'avais toujours plus loin de toi. De notre appartement et des draps frigides. Je faisais un *road trip*, une de ces aventures qui ne se vit qu'à l'américaine, sans traduction. C'est plutôt hollywoodien, assez poétique. Comme l'amour. Tu m'aurais dit que ma poésie dégage du dioxyde de carbone. Ironique. Je ne voulais pas imaginer ces mots sortant de ta bouche. Secs, vifs, des insectes désagréables jaillissant d'entre tes lèvres.

Alix et moi n'avons pas parlé beaucoup. Chaque chose qu'il disait était un peu étrange, juste comme son nom, juste comme son apparition. Ses paroles étaient intrigantes, imagées, courtes, elles vivaient en elles-mêmes en s'échappant de sa bouche d'autant plus désirable qu'elle savait si bien enfanter. (Je n'en voulais que davantage y insérer ma langue pour que roulent sur elle tous ces mots aux saveurs délectables.) Il était fasciné par le point de fuite de cette route infiniment linéaire, cet aboutissement fugitif dont on ne pouvait surprendre les secrets au sortir d'un détour. L'homme n'est que mouvement, que désir, songeait-il. Il se demandait: pourquoi avançais-je si ce n'était par dégoût de l'immobilité, par une envie irrépressible et vaine de poursuivre l'inatteignable ? Il trouvait rassurant de savoir qu'il y avait quelque chose qu'on ne découvrirait jamais. Cela lui permettait de croire en tout. Au-delà de ce point, il pouvait y avoir n'importe quoi. N'importe quoi : des mots tellement incertains. Combler un n'importe quoi, y a-t-il quelque chose de plus difficile. Je m'y suis exercée, avec Alix qui souriait à mes tentatives. N'importe quoi : un pays où l'on danse plutôt que marcher, où l'on chante plutôt que parler. Des millions d'oiseaux qui copulent tous en chœur. Trois baigneuses aux cheveux sombres. Un désert où fondent des montres au soleil. Un brouillard rose qui s'agglutine.

Tu n'as jamais su répondre aux n'importe quoi.

« – Alors, tu vas où ?, ai-je demandé à Alix.

– Quelque part où c'est joli.

Il y a eu un silence. Et puis j'ai répondu :

– Moi aussi. »

Je ne voulais pas faire d'arrêt sur mon chemin mais sur un signe de tête d'Alix, je me suis garée à la lisière du bois qui bordait un côté de la

route, face à une station-service incongrue qui avait pied sur une plage de galets. Un néon fané annonçait le nom de l'endroit, que je n'ai pas pu lire. De la fenêtre de la cabane, une vieille femme nous regardait, Alix et moi, et nous souriait. Elle avait de longs cheveux blancs et diaphanes sous la lumière sale qui tachait sa peau. Je descendais de la voiture avec une impression de terre ferme après la navigation en eaux troubles. De petites bêtes à tête noire, issues de je ne sais où, venaient renifler la voiture de leur museau curieux. Alix ne m'a pas laissée les étudier, il m'a pris par la main et m'a entraînée dans la forêt. Il me dirigeait. J'étais perdue.

Nous avançons dans un petit sentier dont la présence n'avait aucun sens. À moins que nous nous rendissions à un quelconque chalet ? Je n'ai pas posé la question. Il y avait quelque chose d'envoûtant dans la façon qu'avaient les arbres de se courber à notre passage, dans celle qu'avaient les animaux de nous fixer derrière les buissons. Je m'abandonnais à cette folie diffuse dans laquelle ce lieu semblait prendre racine, cette folie qui se substituait à l'influx électrique dans le cœur de chaque chose qui vivait là, faisant office de force de vie.

Je n'ai jamais eu comme toi cette résistance à l'irrationnel, c'est peut-être pour cette raison que j'ai vu toutes ces choses à ce moment-là. C'est peut-être pour cette raison que j'étais avec un autre homme. Je trahissais la réalité à chaque regard que je posais et tu ne pouvais être avec moi pour prendre cet envol, car tu ne le prendras pas. Tu es de ceux qui regardent vers le bas. J'ai vu, lors de cet égarement superbe, que tout ce qui vit tend vers le haut, cherche nécessairement à échapper à la gravité : les arbres, les enfants, les fourmis gravissant les troncs des sapins nordiques, les cris s'élevant dans l'air, Icare, les hommes dans les tours de Jakarta, les dinosaures qui sont devenus des oiseaux pour se détacher de l'emprise des lois de la physique. (Tu n'es pas *vivant*.) J'ai vu ce jour-là des choses auxquelles tu ne croirais pas, des choses comparables à une grenouille qui devient un prince quand une femme a l'idée étrange d'embrasser ses pustules.

Nous avons marché comme si nous avions un but, mais nous n'en avons pas. La terre était molle sous mes pas et je la sentais respirer d'un grand souffle méditatif qui ne faisait qu'exciter les palpitations du mien. J'aurais voulu arrêter Alix à chaque instant pour qu'il me prenne là, maintenant, il me semblait qu'à l'embrasser c'est tout l'univers que j'aurais avalé, de l'élévation des arbres millénaires à la beauté incomparable de ses

yeux jaunes qui ne pouvaient pas être vrais. Plus nous avançons et plus je me sentais le désir irrépressible de ce corps dont la nature ne me paraissait pas tout à fait humaine.

*Au sommet des arbres, il y avait des cités d'oiseaux. Je ne sais pas pourquoi il a tant d'oiseaux dans mon histoire sinon parce qu'ils savent voler. Il y avait des millions de nids dans lesquels brillaient comme des lampions des œufs laissant voir de délicats fœtus translucides. Une spatule rose et égarée m'a demandé son chemin et je l'ai regardée avec une question au fond des yeux. C'est un pélican qui lui a répondu. Ensuite, celui-ci s'est tourné vers moi, patibulaire. Il a ouvert son bec immense devant mon visage : une sirène immature y pataugeait dans l'eau envahie de ses longs cheveux synthétiques. Alix m'a entraînée dans son sillage alors qu'elle ouvrait sa bouche délicieuse pour m'assaillir de quelque énigme mythique.*

Bientôt nous avons couru, je ne pourrais pas dire exactement pourquoi. De mon regard spasmodique, je ne voyais aucun animal mais j'entendais sans cesse des volatiles claquer des ailes. Je gardais serrée la main d'Alix et je suivais son parfum entêtant, j'étais comme une chienne aveugle et son odeur supplantait toutes les autres odeurs. Puis je ne crois plus que nous avons couru, mais davantage volé, volé dans l'air et des plumes d'oiseaux invisibles nous frôlaient constamment. Et nous n'avons plus volé ni couru. Nous avons fait l'amour ; la transition s'est faite naturellement.

L'herbe ondulait au rythme de mon ventre. Je voyais, pendant l'amour, des fleurs aux couleurs qui m'étaient inconnues qui éclataient dans les arbres, et leurs tiges égorgeaient les branches jusqu'à l'agonie, mais les branches ne tombaient pas, car les plantes maintenaient leur étreinte avec force et amour. J'ai vu le ciel et ses nuages qui défilaient comme une pellicule cinématographique. J'ai eu un orgasme et à l'instant précis où il m'a arraché un cri strident, je me suis sentie envahie d'une chaleur insoutenable qui brûlait mon corps. J'étais parcourue de convulsions extatiques et les yeux magnétiques d'Alix étaient le seul repère auquel les miens savaient encore s'accrocher.

Je me suis réveillée, la nuit n'achevait pas. La lune dessinait aux branches mortes de mon plaisir une silhouette délicate en contre-jour. Sous sa lumière, j'ai vu scintiller mon corps. J'ai vu ma main, mon ventre, mes cuisses, qui étaient dorés comme ceux d'une statue antique. J'étais seule. J'ai cherché Alix, mais la clairière était vide, j'étais une Aphrodite d'or en fuite. Peut-être aurais-tu su alors m'écrire des poèmes de pierre aux rimes réglementaires... J'ai enfilé mes vêtements et je suis partie. Je n'avais aucune idée du chemin à suivre pour me sortir de cette forêt. Si je peux te permettre un infime réconfort : je n'ai pas pensé à chercher Alix plus loin.

Si je retrouvais ce sentier que nous avons emprunté plus tôt, je déboucherais finalement sur ma voiture. Pour l'instant, des buissons me dévoraient les jambes à chaque pas et je pouvais aussi bien m'éloigner de la route sans m'en rendre compte. Je ne m'en inquiétais pas. J'avais la certitude que mon voyage ne se terminait pas dans une forêt, cela me semblait même évident. Il m'a semblé que les oiseaux dormaient, car il faisait silence. Je me suis demandé s'il y en avait jamais eu. J'ai par ailleurs bientôt entendu le bruit des vagues qui se déchaînaient contre le sable : la mer était proche. Je suis sortie du bois, à quelques mètres de ma voiture. Apparemment, il n'y avait plus de sentier. Il avait disparu. Je me suis rendu compte que le jour avait remplacé la nuit pendant ma promenade. Le jour sournois s'était glissé dans le ciel quand j'avais le dos tourné. J'ai jeté un regard aux alentours : la vieillarde aux cheveux blancs me souriait malicieusement derrière la fenêtre du poste d'essence, comme si elle n'avait jamais cessé de me fixer. Je me suis demandé si elle avait gardé cette même position toute la nuit, si elle m'avait entendue hurler de plaisir et si, d'un regard acide de pornographe, elle m'avait vue jouir dans la profondeur des bois. Je me suis dirigée vers elle sans trop savoir quoi lui dire, quoi lui demander. Elle ressemblait à une inépuisable source de réponses.

J'ai franchi la porte de son commerce avec hésitation, comment ne pas hésiter à me montrer alors que la brillance de ma peau trahissait ma jouissance nocturne. À deux, nous remplissions tout l'espace du poste d'essence, et je me suis subitement retrouvée, muette, franchement face à elle. Elle était assise sur un tabouret derrière une caisse antique. Il flottait dans l'air une odeur détestable de renfermé, de tabac et de ce que j'ai imaginé être l'odeur des vieux magazines. J'ai posé une tablette de chocolat sur le comptoir taché, elle ne me faisait pas le moins du monde envie,



et je n'ai toujours rien dit. J'ai longuement cherché de la monnaie dans mes poches, tête baissée, sentant son regard scrutateur sur mes mains et mes hanches. Puis j'ai croisé son regard :

« Les oiseaux ne chantent pas ce matin. Ils ont crié toute la nuit », m'a-t-elle dit.

J'avais eu peur qu'elle ne me fasse une prédiction.

Ce matin-là, j'ai trouvé ta lettre dans le coffre à gant. Elle vibrait entre mes mains de toute la fébrilité que tu y avais déversée. Ton nom ne me disait plus rien, je me demande encore pourquoi je l'ai ouverte. J'ai caressé la feuille et je n'ai lu que les passages qui étaient doux, parce que je t'avais trompé, parce que je ne t'aimais plus et que je voulais garder de toi quelque chose de neutre, d'ennuyant, quelque chose à l'image de l'existence qui avait eu cours dans nos corps débiles.

Tu ne veux pas connaître l'histoire de ma libération, puisque c'est celle de mon infidélité. Je ne t'en veux pas. Nous ne nous sommes jamais aimés. Nous aimions notre futur chien, qui aurait couru sur notre future pelouse, que nous imaginions verte et droite. [*Le vert de tes yeux, le vert du ciel, vert melon, vert pulsion, VERTIGE*] « Notre maison sera rouge brique, il y aura un arbre, un soleil et une fleur, m'écrivais-tu, le ciel sera un trait bleu au-dessus de nos têtes ». Nous n'aimions que nos rêves, ou plutôt nos aspirations – car les rêves te sont étrangers – nos aspirations qui se rejoignaient quelque part au milieu d'une banlieue insipide. Nous aimions nos paradis artificiels. Nos délires plastiques. Au mieux aimais-tu la physicité de nos contacts, le gonflement de ton sexe quand il se gorgeait de sang artériel.

Je t'avais trompé ! Le sentais-tu, mon intellectuel transi, seul dans l'appartement plein de murs, le sentais-tu, mon cadavre d'amour, chair insensible et incrédule ! Tu ne crois en rien [*aux présages, au mythe de l'androgynie originel, à Dieu, en moi, au battement d'ailes du papillon... en la beauté.*] Je t'avais trompé ! J'avais transgressé l'ultime règle, la seule qui scellait ce que nous appelions notre amour, cet amour qui ne pouvait être que charnel puisque nous ne croyions en rien d'autre qu'en la chimie et en la physique. J'avais transgressé toutes les règles. Celles que je métais écrites, celles que tu m'avais dictées. Règles de stabilité et de vérité, de

continuité et d'ennui. J'avais péché contre cette Bible que je m'étais érigée, verset par verset. Cette vie que j'avais sculptée avec le soin d'une neurologue maniaque... Elle avait eu la beauté de l'ordre et celle de la complexité.

Il n'y avait plus d'ordre maintenant, j'avais tout laissé derrière moi par ce presque matin de septembre, j'étais sortie en douce pour ne pas te réveiller, pour éviter tes questions, l'ordre paisible de nos matins communs était dès lors troublé. Je ne t'aimais plus, c'était un désordre suffisant pour faire trembler nos vies, la mienne surtout, parce qu'enfin la tienne était un roc inébranlable. Un roc gris et fade et minéral. Tu ne t'effondreras jamais. C'est bien ce qui me rendait malade, ton éternel front contre tout vent, ton absence d'organicité, de repositionnement, de doute. Si les choses avaient eu un ordre, j'aurais été à tes côtés ce matin-là comme tous les autres matins depuis que tu m'avais souri un beau jour au-dessus d'un cadavre. Comment as-tu pu penser que la vie émergerait de nous deux alors que nous sommes issus du parfum morbide d'un homme mort ? Je me demande si ce n'était pas perdu d'avance, toi et moi.

J'ai repris la route. Seule. J'avais laissé Alix dans le plus joli des endroits. J'ai roulé toute la journée, je n'ai ni mangé ni dormi. Je pensais à toi. Peut-être étais-tu assis sur notre canapé de cuir neuf, avec tes yeux hagards fixés sur le mot que je t'avais laissé. J'aurais parié que tu ne comprenais pas. Tu n'as jamais rien su comprendre que le quantifiable. J'aurais pu te calculer la masse volumique de mon âme quand j'étais avec toi : elle était considérable. J'aurais pu m'écraser sous son poids, mais j'avais choisi la fuite. J'allais à quelque part où c'était joli. Quelque part où il n'y aurait pas de plan. Où chaque chose se déterminait à chaque instant. Comme la trajectoire d'un flocon de neige qui danse dans le froid. Peut-être ignorais-tu que je ne te considérais plus comme mon amant. Et tu détestes le mot amant, il te semble traître, trop éphémère. Il aurait suffi que je te dise : « Je t'ai trompé » et tu aurais compris. Mais tu ne le savais pas, tu pensais que nous étions encore ensemble. Techniquement, tu n'avais pas tort. Tu gémissais sur le canapé en espérant ne pas l'abîmer de tes pleurs. Ou encore tu étais dans le lit, à chercher le parfum de mon corps, tel un chien perdu dans la plaine blanche de tes souvenirs. Il n'y était plus, il était parti avec moi. Mon parfum et moi t'avons quitté. Il m'a rejoint à l'instant où Alix m'a fait voir l'amour sous un angle qui était mort pour toi.

J'ai pensé à la scène que tu me ferais en apprenant ce que j'avais fait. Tu es de la trempe des hommes fidèles, des hommes qui disent « on a été heureux ensemble » et qui revoient leurs anciennes copines de façon amicale, tu es de la trempe des hommes que l'on marie et auquel on fait des enfants. Jamais une femme ne tombera follement amoureuse de toi et ne voudra que tu lui fasses un enfant, là, tout de suite, jamais une femme ne te demandera d'un coup de tête de tout quitter et d'aller mourir avec elle dans les îles du bout du monde. Pour t'aimer il ne faut pas rêver de montagnes, il faut avoir l'esprit cartésien. J'ai pensé que tu mépriserais mon geste, que tu ne serais pas le seul à le faire, que c'était toute la civilisation qui me traiterait de salope, j'ai pensé qu'on m'envierait paître avec toutes les post-féministes tyranniques de mon époque. J'ai pensé qu'au tribunal de l'amour, on me jugerait coupable. Moi-même, avant de fermer la porte de notre appartement pour la dernière fois, j'aurais pu m'enfermer dedans à la seule pensée que j'aurais pu faire l'amour avec un autre que toi, cela m'aurait semblé être un sacrilège.

*Tribunal de l'amour. Cupidon, le maître cupide des cœurs, trône au sommet d'une haute estrade de bois verni – un bois Stradivariussible de la Schwarzwald que l'on a négligemment sacrifiée à la chose. Cupidon a emmailoté de dentelle sa chair rose et tendre de porcelet aux ailes courtes. À sa droite se tient Ronsard, à sa gauche, Brontë – celle des Hauts de Hurlevent, que tu n'as jamais voulu ouvrir. Il y a partout des roses et leur odeur est si sucrée qu'elle donne la nausée. Un pianiste italien, moustache bichonnée, joue du Liszt avec tout son corps. [L'accusée est coupable de violation de l'article no 1 du code universel de l'amour : l'intégrité.] Entre deux truffes chocolatées, Cupidon me jette des regards sévères en se léchant les doigts. Ronsard me récite ses poèmes avec une violence déplacée. La foule des amoureux me crie des injures. Quant à moi... je reste muette. Lentement, très lentement, je monte dans l'air comme un moine des sommets. Je ris. J'ai les bras ouverts et aimants. Je monte si haut que mes yeux bleussent de septième ciel. Et alors je ne vois plus la cour, ni Cupidon, ni toi dans le box de la défense, ni le pianiste européen. Vous criez ma sentence, mais je suis déjà loin.*

J'étais déjà loin, j'ai roulé toujours sur cette route à la destination inconnue dont la fin s'échappait sans cesse [*principe universel de conservation de la beauté*]. Le jour s'est estompé de nouveau. Le temps aussi, maintenant, nous avait éloignés l'un de l'autre. Le temps, l'espace pare-balles qui me protégeaient des pierres de ta lapidation. Je sentais l'orage qui montait dans l'air, pour effacer de sa pluie les traces de mes pas.

Je suis arrivée au bout. Au bout de la route, simplement. Je suis restée un moment interdite : elle ne fuyait plus dans un point rassurant. Elle ne bifurquait pas, rien ne l'arrêtait. Elle s'enfonçait comme un serpent de mer dans l'eau noire et glacée. De hautes vagues s'ouvraient sur le monde comme des bouches béantes bordées d'écume qui happaient la plage, la plage infinie à gauche et à droite. Je suis descendue de la voiture. C'était peut-être le bout du monde, le bout de mon monde. Il faisait un vent à décrocher l'âme de ses amarres cervicales. J'ai vu les nuages qui se battaient contre la mer sur la ligne d'horizon et j'ai souri. Il faisait chaud et la pluie était fraîche. J'ai enlevé mes vêtements.

J'ai senti l'eau froide qui assaillait mes pieds nus telle une bourrasque de neige. J'en ai aspergé mon corps en frissonnant. Le sel de la mer entraînait avec lui la fine couche d'or qui me recouvrait la peau. J'étais bien. Il y avait ce vent et cette pluie et tout ce bruit. Je ne me rappelais pas avoir déjà entendu de bruit aussi complet, aussi assourdissant, aussi merveilleux que celui de cet orage. J'ai crié. J'ai mêlé mon cri à cette orgie de sons cavalant, j'ai crié avec toute la force de mes poumons et si fort que j'en ai pleuré. Tu n'étais plus là pour m'en empêcher. Et alors j'ai couru, j'ai crié et j'ai couru parce que je n'étais plus que mouvement, que désir, j'ai couru comme j'avais roulé sur cette route infiniment droite, je t'avais semé ! J'avais tout semé, quelque part entre cet orgasme doré et cet orage jouissif, je t'avais échappé, à toi, à nos histoires, à la réalité... J'étais libre de toi, de ton univers inlassablement physique, je pouvais croire qu'au-delà des points de fuite la vie échappe à l'insupportable gravité fondamentale des choses, que la beauté est vérité, je pouvais croire qu'à partir d'ici il n'existait plus de chemin tracé d'avance, ou alors qu'il avait sombré.

Quand j'ai arrêté de courir, haletante, j'ai senti des battements au fond de mon ventre. Je me suis arrêtée, pliée en deux, accroupie, les mains pressées contre cette douleur abdominale, je sentais mon corps s'ouvrir, j'achevais ma libération. Ma délivrance. J'ai eu un spasme de tout mon corps. Mais je n'ai pas vomi ; sans prévenir, une petite bête gluante m'est sortie du ventre. C'était un oiseau, un minuscule oiseau rose et chétif auquel collait le sable rugueux. Je l'ai regardé un instant, il se débattait dans le sang natal et contre sa vie qui commençait dans l'orage. Puis je l'ai pris dans mes mains, pour le sentir tout chaud et humide. Il avait de grands yeux.

Cet enfant que tu voulais de moi, celui qui m'a fait fuir : je crois que cet oisillon, dans mon ventre, a picoré son non-être. Je ne reviendrai pas.



# Répartition des prix

Les lauréats du concours Critère ont accepté que leur texte soit publié par les organisateurs sous forme imprimée ou électronique pour des fins promotionnelles et non commerciales. Le présent volume est le résultat de cette entente. Il est disponible à la bibliothèque de la plupart des collèges.

Cette année, le jury a décerné les prix de la manière suivante:

1<sup>er</sup> prix, 1 000\$

Katia Belkhodja, Collège Jean-de-Brébeuf

2<sup>e</sup> prix, 800\$

Christiane Vadnais, Cégep François-Xavier-Garneau

3<sup>e</sup> prix, 700\$

Mathieu Ménard, Collège Marie-Victorin

5 mentions, 500\$ (total 2 500\$)

Clémence Dumas-Côté, Cégep de Gaspésie et des Îles

Andrée Goulet-Jobin, Cégep de Sainte-Foy

Madeleine Légaré-Deslandes, Cégep François-Xavier-Garneau

Maryse Ouellet, Cégep de Sainte-Foy

Olivier Paradis-Lemieux, Cégep François-Xavier-Garneau







